This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

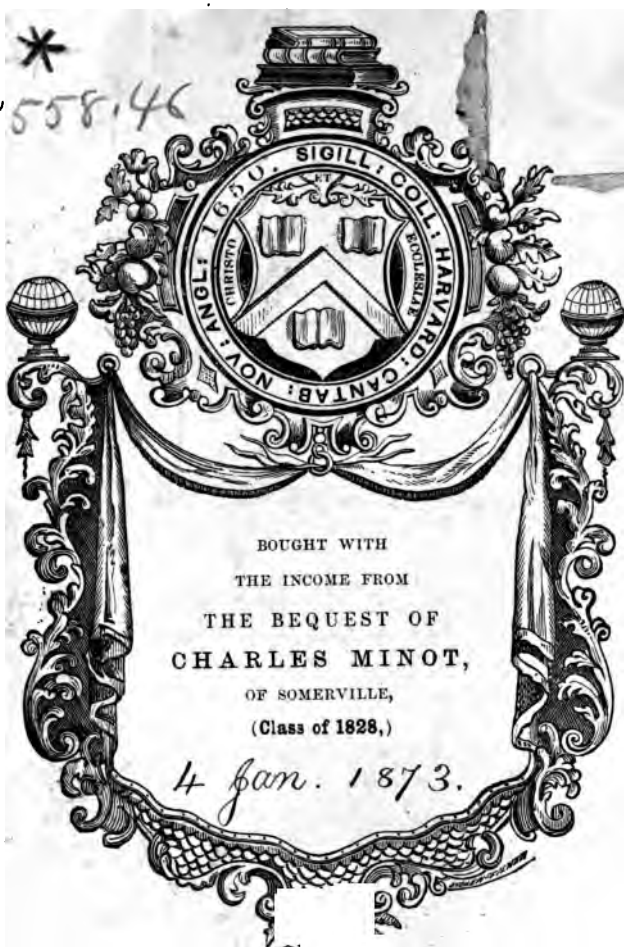
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

9½.54

*

41558.46



BOUGHT WITH

THE INCOME FROM

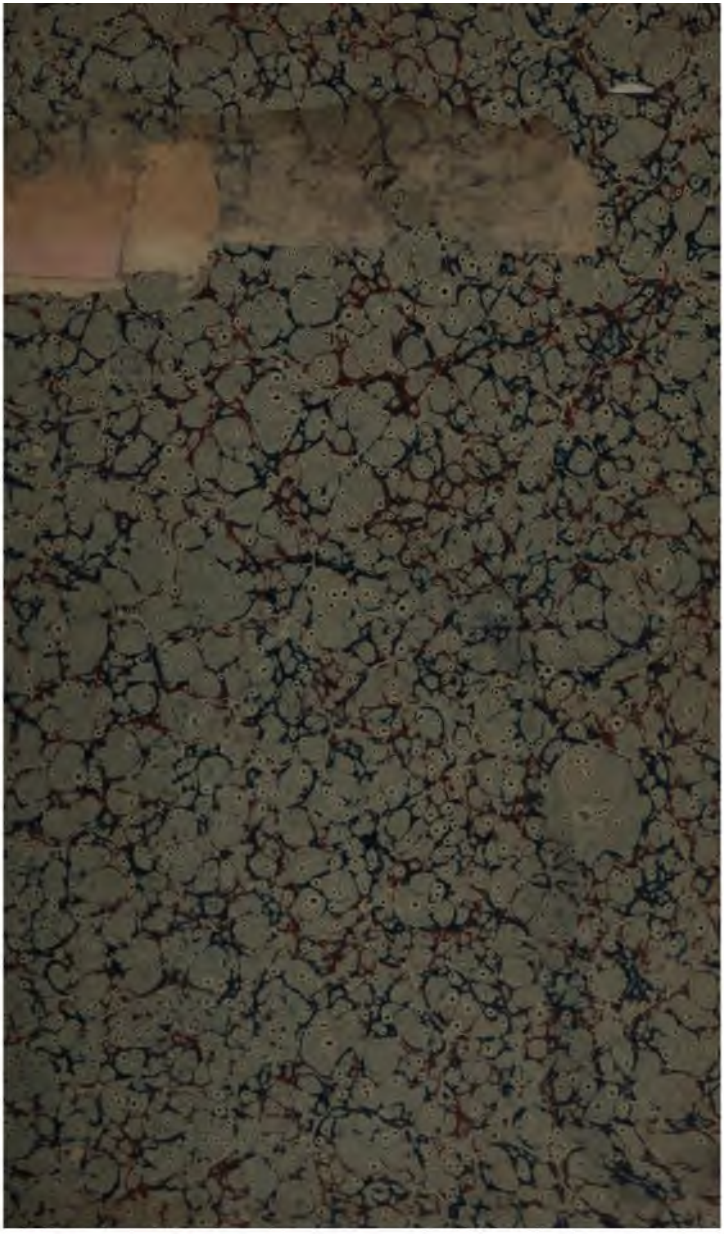
THE BEQUEST OF

CHARLES MINOT,

OF SOMERVILLE,

(Class of 1828,)

4 Jan. 1873.



COLLECTION MICHEL LÉVY

OEUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

COLLECTION MICHEL LÉVY

OEUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
ÉMILE SOUVESTRE
Publiées dans la collection Michel Lévy

LES ANGES DU FOYER	1	vol.
AU BORD DU LAC	1	—
AU BOUT DU MONDE	1	—
AU COIN DU FEU	1	—
CAUSERIES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES	3	—
CHRONIQUES DE LA MER	1	—
LES CLAIRIÈRES	1	—
CONFESSIONS D'UN OUVRIER	1	—
CONTES ET NOUVELLES	1	—
DANS LA PRAIRIE	1	—
LES DERNIERS BRETONS	2	—
LES DERNIERS PAYSANS	1	—
DEUX MISÈRES	1	—
LES DRAMES PARISIENS	1	—
L'ÉCHELLE DE FEMMES	1	—
EN FAMILLE	1	—
EN QUARANTAINE	1	—
LE FOYER BRETON	2	—
LA GOUTTE D'EAU	1	—
HISTOIRE D'AUTREFOIS	1	—
L'HOMME ET L'ARGENT	1	—
LOIN DU PAYS	1	—
LA LUNE DE MIEL	1	—
LA MAISON ROUGE	1	—
LE MAT DE COCAGNE	1	—
LE MÉMORIAL DE FAMILLE	1	—
LE MENDIANT DE SAINT-ROCH	1	—
LE MONDE TEL QU'IL SERA	1	—
LE PASTEUR D'HOMMES	1	—
LES PÉCHÉS DE JEUNESSE	1	—
PENDANT LA MOISSON	1	—
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1	—
PIERRE ET JEAN	1	—
RÉCITS ET SOUVENIRS	1	—
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS	2	—
RICHE ET PAUVRE	1	—
LE ROI DU MONDE	2	—
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE	1	—
SCÈNES DE LA VIE INTIME	1	—
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES	1	—
LES SOIRÉES DE MEUDON	1	—
SOUS LA TONNELLE	1	—
SOUS LES FILETS	1	—
SOUS LES OMBRAGES	1	—
SOUVENIRS D'UN BAS-BRETON	2	—
SOUVENIRS D'UN VIEILLARD — LA DERNIÈRE ÉTAPE	1	—
SUR LA PELOUSE	1	—
THÉATRE DE LA JEUNESSE	1	—
TROIS FEMMES	1	—
LA VALISE NOIRE	1	—

CLICHY. — Impr. MAURICE LOIGNON, et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

LES
DERNIERS BRETONS

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

TOME SECOND

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866
Tous droits réservés

558.46

1873. Jan. 4.
Minot Fund.

LES DERNIERS BRETONS.

DEUXIÈME PARTIE.

POÉSIES DE LA BRETAGNE.

CHAPITRE IV.

TRAGÉDIES.

(Suite.)

§ II. — Saint Guillaume, comte de Poitou, drame breton en sept actes et en vers.

« Je suis le comte de Poitou, seigneur tout-puissant et le plus « brave qui soit sous le ciel ; oui, je ne crois pas qu'il y ait sur « la terre ronde un homme plus vaillant et plus éhonté que « moi. »

Tels sont les quatre premiers vers que prononce Guillaume en entrant en scène. Suit un long monologue, dans lequel il se fait connaître avec une impartialité quelque peu effrontée. Les monologues sont fréquents dans les tragédies bretonnes. Nos auteurs campagnards étaient en cela présisément aussi avancés que nos poètes classiques. Ils n'avaient rien trouvé de plus simple que de constituer chaque acteur son propre héraut, de le faire s'annoncer en personne, raconter d'où il venait et ce qu'il voulait faire, par la raison sans doute que nul ne devait le savoir aussi bien que lui-même. Le comte de Poitou se conforme à l'usage. Après avoir appris qui il est, d'où il vient, il dit ce qu'il veut : il veut de l'argent,

car ses coffres sont vides ! Mais l'argent est rare. Le comte envoie vainement son trésorier sommer l'évêque, le sénéchal et le gouverneur de la ville (Dieu sait quelle ville !) de lui fournir chacun une forte somme ; tous trois s'y refusent, et les bourgeois se joignent à eux pour hausser le pont-levis de la cité. Le comte accourt furieux ; il force les portes, tue le gouverneur, et les autres tombent à genoux en criant miséricorde :

— Je vous pardonne et je vous accorde la vie, leur dit généreusement Guillaume.

En retour, les habitants reconnaissants lui donnent leur argent.

Tout cela se passe en trois scènes.

Cependant le comte de Poitou a un frère qui est duc, vertueux et marié. Ce frère se livre à d'interminables lamentations sur les crimes de Guillaume, — « qui vole, qui tue et viole dans le canton, *malgré son jeune âge !...* » Il apprend en même temps à la duchesse qu'il est décidé à aller trouver ce Nabuchodonosor et à lui faire un sermon. La duchesse l'en dissuade en vain : le mari a préparé son sermon et y tient. En conséquence il se met à genoux, invoque Dieu le père, la Vierge, le Saint-Esprit, et se rend vers Guillaume, accompagné de sa jeune épouse.

Or, celle-ci est fort jolie et le comte l'aime ! Vous jugez de sa joie quand il la voit arriver avec son mari. D'abord les deux gentilshommes s'adressent force salutations et compliments ; puis le duc entame son exhortation, à laquelle il ne manque rien, pas même les citations latines. Guillaume en paraît assez médiocrement touché. Pendant le discours de son frère, il couve des yeux la duchesse ; enfin, après une des plus belles tirades du sermonneur, il s'écrie :

GUILLAUME. Tout cela est fort beau, mon frère; la vertu vous est facile, à vous qui avez les bonnes grâces de Dieu. Rien ne vous manque, tout est selon vos désirs. Vous êtes riche, puissant, vos vœux sont aussitôt des réalités, et vous avez, pour vous donner la joie du cœur, la rose des jeunes filles !... oh ! oui, vous êtes heureux dans la vie.

LE DUC. Vous le serez comme moi si vous voulez obéir au devoir. Vous trouverez tout le monde prêt à accomplir vos désirs.

LE COMTE. Non, il n'est point d'autre femme qui vaille celle-ci, point d'autre femme aussi parfaite, point d'autre fleur sans tache, comme elle. Ah! je sens mon cœur fasciné quand je contemple ces grâces, quand je noie mon regard dans ces yeux voluptueux. (*Impétueusement.*) Il faut que je l'aie !... Je la veux. (*Il saisit la duchesse dans ses bras.*) Toi, tu es un savant, fais-toi moine et prédicateur.

LE DUC. Raillez-vous mon frère?... Plutôt mourir ! N'avez-vous pas peur de Dieu?

LE COMTE, *avec fureur*. Malédiction ! je renonce à Dieu. J'aurai la duchesse... ou la vie.

Le duc veut en vain répliquer, des gardes l'entraînent, et la duchesse reste au pouvoir de Guillaume.

Dans la scène suivante, l'époux malheureux vient raconter sa mésaventure au sénéchal, au financier et à l'évêque de la ville. Il leur demande justice. Cette scène est curieuse en ce qu'on y sent l'incisive ironie du serf qui a souvent éprouvé l'inutilité du droit contre les puissants. Il y a là comme une allusion vengeresse à quelque lâcheté de juge de canton, à quelque basse complaisance de recteur. La pensée, comme d'habitude, n'est qu'indiquée ; mais elle l'est avec énergie et amertume. L'évêque et le financier commencent par déplorer leur ruine. Ils supputent mélancoliquement les sommes qu'ils ont été forcés de payer, à plusieurs reprises, au comte de

Poitou ; le sénéchal renchérit sur leurs accusations, et accable le tyran absent de malédictions et d'injures. Paraît alors le duc.

L'ÉVÊQUE. Voici son frère que je vois venir. Il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose. — Salut à vous, noble duc. Qui vous amène ainsi seul à la ville ?

LE DUC. Hélas ! j'ai sujet de peine, monseigneur ; mon frère le comte a détruit mon bonheur.

L'ÉVÊQUE. Moi, il m'a pris une somme immense.

LE DUC. Ah ! s'il eût pris tous les biens que je possède, et qu'il m'eût laissé ma duchesse, je me serais dit heureux ! — Il m'a volé ma femme !

L'ÉVEQUE. Votre femme !... Ce crime crie vengeance à Dieu !

LE DUC. Oui, le scélérat l'a enlevée de mes bras. Et je suis venu ici, sénéchal, pour que le ravisseur soit *décrété* comme les lois l'ordonnent.

LE SÉNÉCHAL. Le *décréter ! décréter* le comte !... Et comment ? il n'y a pas dans toute la ville un homme qui ôsât seulement lui parler.

LE DUC. Sénéchal, vous devez justice à tous. Vous avez été choisi pour punir les crimes ; si vous refusez l'arrêt, on vous doit à vous-même le supplice.

LE SÉNÉCHAL. Je ne suis obligé à rien, car j'ai peur. Donnez-moi le comte dans une bonne prison, et alors vous verrez comme je sais faire mon devoir !

LE DUC. Si j'avais ce pouvoir, ma plus aimée ne serait pas à lui maintenant. Vous, du moins, évêque, vous devez prononcer sur le coupable la sentence d'excommunication.

L'ÉVÊQUE. Moi !... pas du tout... je ne m'occupe plus du comte, je ne m'en occupe plus ! Et à quoi bon d'ailleurs excommunier un homme qui ne se soucie nullement de Dieu ?

LE DUC, *en se retirant*. Messires, c'est une grave chose, dans cette vie, que de laisser un homme commettre tous les crimes sans oser le punir !

Ces dernières paroles sont dignes et solennelles ; peut-

être n'étaient-elles qu'un souvenir; peut-être furent-elles adressées, un jour, par celui qui écrivit ces vers à quelque juge qui venait de repousser sa plainte contre un coupable trop noble pour être condamné. — Ce devait être une belle puissance en 1500, que celle du poète de village qui attachait ainsi au pilori du théâtre les infamies trop haut placées pour la loi, et qui pouvait, lui, pauvre serf, caché au fond de la foule, faire rougir, sur les gradins réservés, quelque front de gentilhomme ou de juge !

Cependant le comte Guillaume est parvenu à ses fins. Il est maître de sa belle-sœur que la violence a soumise à ses désirs. L'auteur nous l'apprend dans une scène entre le comte et la duchesse que nous citons en entier, parce que c'est une des meilleures du drame.

LE COMTE, *assis, et tenant la main de la duchesse.* Eh bien ! mon âme, mon bonheur, n'êtes-vous pas heureuse maintenant ? Ne voyez-vous pas que l'homme auquel je vous ai arrachée ne vous aimait pas comme moi ?

LA DUCHESSE, *pleurant.* Il n'y aura pour moi de bonheur que lorsque je serai rendue à mon époux.

LE COMTE. Qu'avez-vous à souffrir ici ?

LA DUCHESSE. Le plus grand des maux !... Vous m'avez déshonorée.

LE COMTE. Mignonne, ne songez pas à cela, et aimons-nous.

LA DUCHESSE. Homme méchant et audacieux; homme cruel et insensé !

LE COMTE, *cherchant à l'attirer sur ses genoux.* Idole de mon cœur, ô mon tendre amour !

LA DUCHESSE. Vous tenez mon âme prisonniére, vous la perdez.

LE COMTE, *souriant avec tendresse.* O mon tendre amour, idole de mon cœur !

LA DUCHESSE. Malheureux ! mais le démon a donc pris possession de toi.

LE COMTE, *souriant*. Oui, depuis le jour où pour la première fois j'admirai vos yeux ; le démon me possède depuis l'instant où vous m'avez enchanté.

La duchesse se croise les mains avec désespoir et tombe à genoux.

LE COMTE, *voulant la relever*. Eh bien ! mon idole, qu'est-ce donc ? pourquoi ce désespoir ? Allons, venez ici, près de moi...

Il veut l'attirer à lui.

LA DUCHESSE. Malheureux ! vos paroles criminelles m'épouvantent. Oh ! j'en mourrai, oh ! j'espère mourir bientôt.

LE COMTE. Levez-vous, ma douce ; point d'emportement. Moi je n'aime et ne veux que la joie. J'aime que l'on se parle avec tendresse et bonheur. Ne le voyez-vous pas, je suis affligé comme vous de votre affliction ; j'ai le cœur amer et l'esprit triste de vos amertumes et de vos tristesses. — Duchesse, tu es toute mon espérance et tout mon plaisir, toute ma consolation dans mes peines ; tu es mon trésor terrestre, mon plus beau joyau. J'aurai pour toi, si tu le veux, un amour et une fidélité éternelle. — Madame, je vous adorerai encore au moment de mourir.

Avec ivresse et la serrant dans ses bras.

Mais écoute-moi donc ; mais tu ne m'entends donc pas ? J'en atteste les étoiles et la lune, jamais, jamais sur la terre je n'ai rien adoré comme toi. Je suis joyeux de ta présence, je t'admire, je serai ton amant fidèle, et sans cesse et toujours...

LA DUCHESSE, *s'arrachant de ses bras et tombant à genoux*. Vierge, vierge Marie, je te recommande mon âme ! prends-la sous ta protection. Mais que dis-je ? malheureuse ! Je suis criminelle devant vous, ô mon Dieu ! Ah ! délivrez-moi de ce tyran, au nom du sang que Jésus-Christ a versé sur la croix ! Ou bien, mon Dieu, envoyez-moi l'*Ancou*[1] ; que je meure et que je ne reste pas dans le péché !

LE COMTE, *la contemplant*. Jamais je ne l'ai vue si belle ! — Oh ! pourquoi résister à mes désirs ? — Oh ! je vous en sup-

1 Le fantôme de la mort.

plie, dites-moi donc pourquoi votre cœur est mal à l'aise dans la vie, pourquoi vous n'êtes pas joyeuse. Ah ! dites s'il est au pouvoir d'un homme d'accomplir vos vœux, et je les accomplirai.

LA DUCHESSE. Vous en avez le pouvoir, vous le savez comme moi ; vous qui m'avez enlevée à ma famille et à mon époux, à mon époux qui était mon plus aimé, à mon époux qui le sera toujours.

LE COMTE, *blessé*. Ne puis-je donc être aimé comme lui ?

LA DUCHESSE. Vous le seriez, comte, si vous étiez un homme qui craignît Dieu.

LE COMTE, *avec impatience*. Plus tard, plus tard... J'y penserai quand j'aurai le temps.

LA DUCHESSE. Va donc, Guillaume, noie ton cœur dans les choses de ce monde; enivre-toi de plaisirs et d'infâmes bonheurs : tu ne trouves personne qui ose te dire la vérité ; mais moi je te la dirai sans crainte. Si tu ne changes de vie, comte, malheur à toi. La patience de Dieu s'usera, et si tu n'obtiens de lui ton pardon, quelque jour, dans ton chemin, tu te trouveras face à face avec le malheur.

LE COMTE, *souriant amèrement*. Je connais déjà tous vos sermons, ma belle ; je suis un misérable, n'est ce pas ?

LA DUCHESSE. Un misérable... et le plus méchant qu'ait jamais vu la terre, car vous n'avez pas eu horreur d'enlever la femme de votre propre frère.

LE COMTE. Assez, duchesse, ma patience est à bout...

LA DUCHESSE. Ne pouvoir se faire aimer et remplacer l'amour par la violence... oh ! c'est d'un homme lâche !

LE COMTE, *furieux*. Hors d'ici, hors d'ici, femme !... Des injures a moi ! Hors d'ici ! — Des créatures comme vous, quand on n'en veut plus, on les jette au delà du seuil. (*Il la chasse.*)

Ce dernier mouvement est admirable de brutalité. Je ne sais s'il sera trouvé digne de la scène et d'un comte de Poitou ; mais il est dans le caractère du personnage inventé ! Ce Guillaume, je l'ai déjà dit, n'est autre chose

qu'une *mauvaise pensée* d'étudiant ; c'est un don Juan en *bragou-brass* qui fait l'amour les poings fermés. Et pourtant, à travers ses formes grossières, perce la passion fraîche et ardente, je ne sais quelle soif adolescente des voluptés défendues et des audaces impies. Aux plaintes, aux reproches de sa victime, Guillaume ne répond que ces mots : « Idole de mon cœur, ô mon tendre amour ! » Les plaintes et les reproches redoublent : « O mon tendre amour, idole de mon cœur ! » reprend le jeune homme, perdu dans la contemplation agaçante de cette femme qui palpite à ses pieds, qui a honte, qui a peur et qui résiste. Elle pleure, elle appelle la Vierge et Dieu à son secours : — « Quelle est belle ainsi ! » dit Guillaume, et il cherche à l'attirer dans ses bras pour boire ses pleurs, étouffer ses sanglots dans les baisers. — Certes, il y a là quelque chose de cette rage qui fait trouver parfois, dans la convulsive résistance de la femme désirée, dans ses efforts gémissants, une espèce d'excitation ardente. Avoir ainsi en son pouvoir une maîtresse belle et résistante, la voir se pâmer sous de brûlantes caresses, en dépit d'elle-même et de Dieu ; oh ! ce dut être une image ravissante pour le kloärek qui composa *Saint Guillaume* ; surtout quand le charme du péché venait s'y joindre ; quand il pouvait, dans son rêve poétique, briser le joug pesant de la religion, et crier avec le comte de Poitou : — « Malédiction ! je renonce à Dieu ! » — Car cette révolte contre le MAITRE, quelque soit son nom, est un mauvais instinct qui dort au cœur de tous, et qui cherche à se satisfaire sous tous les déguisements.

Mais revenons au drame.

Après ce premier acte, les tableaux amoureux font place aux images chevaleresques, et l'on en conçoit la raison ; c'est le complément obligé de tout roman de jeune homme.

Après avoir été un Faublas dans ses rêves, il faut bien se croire un Achille ou un Roland ! Dans la jeunesse, la force et l'imagination qui débordent cherchent une issue ; tout ce qui est puissant, incroyable, dramatique, nous enchante, rien ne nous semble difficile ; les réalités qui se montrent encore de loin paraissent de si faibles barrières auprès de l'énergie qui bout dans notre sein ! Comme des enfants, nous regardons la montagne qui s'élève si petite à l'horizon, puis le creux de notre main, et nous nous demandons, en souriant, si la montagne n'y tiendrait pas facilement. C'est alors que l'on voudrait boucler sur sa poitrine la cuirasse du chevalier errant, chercher des armées à vaincre et des châtelaines à aimer. — Heureuses chimères, dont on se souvient plus tard avec un sourire mélancolique, comme des contes de fées que l'on écoutait, les deux coudes appuyés sur les genoux de sa nourrice.

L'auteur de *Guillaume* a suivi la voie accoutumée ; après les amours romanesques viennent les guerres fabuleuses. Un roi de Turquie se présente, comme tous les rois des drames bretons, en déclarant qu'il est le prince le plus puissant de la terre. Il a vaincu les rois d'Espagne, d'Hibernie, d'Allemagne, d'Angleterre, de Candie et de Normandie. En conséquence, il fait annoncer à son peuple, à son de trompe, qu'il peut vivre en paix et en joie. Mais bientôt il est tiré de son glorieux repos par un cartel que lui envoie le comte de Poitou. Celui-ci, *en apprenant d'un de ses amis* qu'il y avait en Turquie un prince qui n'avait *pu encore trouver son maître*, a pris la résolution de le défier. Le sultan, furieux, déclare que dans sept jours il sera en Poitou. Le courrier, de retour, annonce cette nouvelle à Guillaume, en lui disant qu'il a vu les Turcs, que *ce sont des hommes laids et farouches,*

et qu'il fera bien de se tenir sur ses gardes. Le comte fait, en effet, ses préparatifs, et lorsque le roi de Turquie paraît devant son château et l'assiége à coups de canon, Guillaume fait une sortie et disperse l'armée ennemie. Le sultan reparaît, vaincu, désespéré, couvert de blessures, annonçant que de deux ans au moins il ne pourra recommencer la guerre. Ici finit le second acte.

Dans l'acte suivant, Guillaume, à peine délivré d'un ennemi, se trouve obligé de faire face à un autre. Il apprend qu'on a élu à Rome un nouveau pape, qui l'a excommunié, *lui, comte de Poitou, lequel n'avait jamais rien fait pour désobliger Sa Sainteté.* Fort mécontent, il annonce qu'il va lever une grande armée pour marcher sur Rome et changer le pape. Un héraut envoyé par lui se met donc à parcourir le pays, criant à qui veut l'entendre, qu'un seigneur *de haut lignage et de belle figure* invite tous ceux qui aiment la guerre à venir s'enrôler sous les drapeaux.

« — C'est un homme, ajoute le crieur, qui a de l'or, du vin, et qui fait bonne chère ; ceux qui le suivront seront bien traités, vivront en joie et à volonté. C'est un plaisir de servir mon seigneur. »

Cette annonce semi-burlesque donne lieu à deux scènes comiques fort bien faites.

Dans la première, on voit Allan Caro, paysan franc-tenancier, qui sort de chez lui en chantant :

Voilà le matin, et je vais aux champs,
Je travaillerai au champ de bon cœur,
Car j'ai bu, ce matin, du vin de feu,
J'ai bu du vin de feu parce que ma femme est jolie.

Allan Caro explique ensuite comment un mari philosophe, et qui ne pousse pas l'égoïsme jusqu'à vouloir sa

femme pour lui tout seul, peut se procurer mille douceurs : — « Il n'y a pas dans tout le canton, dit-il, un métier qui vaille celui de mari trompé ; l'ouvrage donne beaucoup dans le pays. « Pendant qu'il parle ainsi, sa femme se met à la fenêtre, la coiffe renversée, et ses beaux cheveux noirs ruisselant sur ses épaules blanches. Elle rit avec un gentilhomme qui la tient dans ses bras et l'embrasse sur les yeux ; Caro feint de ne rien voir, mais elle se penche et l'appelle : — « Allan, mon petit Allanic ! » — Elle a une demande à lui faire : elle veut qu'il aille lui querir de belle eau pure à la fontaine pour qu'elle puisse laver son visage et y effacer la trace des baisers. Allan, blessé malgré toute sa philosophie, refuse positivement ; alors elle l'injurie et le menace. — « Coupez-lui une corne, dit-elle au gentilhomme, pour qu'il ait l'air d'une vache folle ; » puis elle descend, elle court à Caro, appuyé sur son hoyau, lui détache quelques soufflets, et rentre en éclatant de rire. Allan reste un moment pétrifié, secoue la tête avec une triste gravité, et se retournant vers le public : — « Vous venez de voir, dit-il, un échantillon de la vie d'un pauvre vassal avec sa femme ! Ne vaudrait-il pas mieux pour moi quitter cet enfer et m'enrôler pour la guerre ? Au diable la femme ! au diable le soulier qui va à tous les pieds ? je veux vivre en gentilhomme et m'engager. »

L'autre scène est une satire moins crue, mais n'est pas moins plaisante. C'est encore un intérieur de ménage. Le paysan Lavigne rentre chez lui le front soucieux et l'œil larmoyant. Sa femme lui demande la cause de sa tristesse ; Lavigne lui apprend qu'il sort de confesse, et que le recteur lui a donné pour pénitence de rester trois jours sans boire. Le malheureux est sûr d'en mourir. — « Trois jours sans boire, dit-il, et entendre, dans les

tavernes, le tintement des verres qui rend le vin si bon! j'aimerais mieux me faire hérétique! » Sa femme lui adresse en vain une belle exhortation sur la tempérance; quand elle a fini, Lavigne, qui semble l'avoir écoutée très-attentivement, se contente de lui répondre:

— Ma femme, donnez-moi quelque argent.

— Pourquoi faire, mon mari?

— Pour jeter dans le chapeau du premier pauvre que je rencontrerai.

Mais la femme, qui sait à quoi s'en tenir sur cette charité subite, refuse, et Lavigne sort avec l'affreuse perspective d'une journée entière de sobriété. Heureusement il rencontre Allan Caro qui le conduit à la taverne. Tous deux mettent en commun leurs ennuis domestiques, leurs dégoûts, et prennent la résolution de s'engager dans l'armée du comte de Poitou. La fin de l'acte nous les montre en effet près du comte, armés pour la guerre, et faisant déjà les pourfendeurs de montagnes.

Il est bon de remarquer que les deux personnages que nous venons de voir en scène sont bien plus plaisants pour des Bretons que pour des Français. Pour eux, ce sont des types consacrés. En effet, dans ces deux scènes, nous avons vu à peu près toutes les sources comiques auxquelles puissent nos auteurs. Le théâtre celtique, comme le vieux théâtre italien, a ses personnagee plaisants fixes et invariables. Les moules sont tout faits, et et les caractères s'y coulent en fonte, comme des cloches. Ce sont le diable, l'ivrogne et le mari conduit par sa femme. J'ai déja dit ailleurs pourquoi, en Bretagne, le diable était un personnage ridicule; l'ivrogne fait surtout rire, parce qu'il parodie un vice général, un vice *apprécié*. Tous mettent une sorte d'ostentation de bon caractère à

rire des lazzis du *Mezveyer*, comme des gens bien élevés qui entendent la plaisanterie. C'est qu'en effet il n'en est peut-être pas un dans toute l'assemblée qui, en voyant le personnage, ne puisse dire comme le chiffonnier : — Voilà pourtant comme je serai dimanche. Quant au mari conduit par sa femme, c'est le Cassandre de la comédie armoricaine, c'est quelque chose de pis : c'est la personnification de la lâcheté et de la sottise. Dans les mœurs bretonnes, la femme ne doit être pour l'époux qu'une domestique sans gages qui fait le ménage, les enfants, sert les hommes à table,et mange les restes. Un mari qui se laisse conduire est un niais qui prostitue sa dignité, et qu'il faut écraser sous les épigrammes. Notez que ce *vice* (car c'en est un en Bretagne), tout méprisé qu'il est, n'y est pas plus rare qu'ailleurs. Là, comme partout, la nature s'est fait un jeu des mœurs qui lui étaient contraires.

Le quatrième acte contient beaucoup de marches, de bavardages et de combats; mais on voit que toute cette animation artificielle a embarrassé l'auteur. Son dialogue s'en ressent. Le pape Eugène débute par annoncer un jubilé universel et des indulgences pour tous les pécheurs. Le comte de Poitou est seul excepté. Mais presqu'au même instant on vient lui annoncer que ce comte marche contre Rome. En effet, on voit bientôt Guillaume paraître à la tête de son armée ; il prend la ville sainte, chasse le pape, et met à sa place Anaclet. Eugène, dépouillé de la tiare, s'enfuit, en déclarant qu'il n'a plus d'espoir qu'en saint Bernard et qu'il va se retirer près de lui.

Les scènes qui suivent forment un hors-d'œuvre inexplicable. C'est un acte entier des plus grotesques et des plus absurdes pasquinades. Un roi d'Hibernie s'allie au sultan pour faire la guerre au roi de Perse, Guillaume

arrive en chevalier errant, au moment de la bataille : il se jette au milieu des trois armées, en fait un carnage horrible et met tout en fuite. Le roi de Turquie, la rage dans le cœur, retourne chez lui pour assembler de nouvelles troupes. Il appelle à son secours — « les serpents et les lions infernaux, les dragons volants, les tempêtes et les pluies de feu. » Toute la milice satanique répond à son invocation et se range sous les drapeaux. Mais le comte Guillaume disperse cette nouvelle armée.

« — Il n'y a plus moyen d'y tenir ! s'écrie un démon en se sauvant à toutes jambes ; jamais homme sur la terre n'a autant fatigué le diable que ce comte enragé ! »

Cette phrase révèle sans doute la liaison que l'auteur a cru établir entre ce quatrième acte et le reste de son drame. Après avoir fait voler par Guillaume l'argent d'un évêque, enlever la femme de son frère, chasser un pape, il ne lui restait plus qu'à le faire se battre contre le démon et à le montrer vainqueur : c'était le dernier coup de pinceau qui devait rélever cette physionomie d'homme révolté contre tout et *plus méchant que le diable lui-même.*

Au cinquième acte, l'action reprend son cours. Nous sommes transportés devant le monastère même de saint Bernard. C'est une campagne triste et aride : une fille couverte de haillons, les yeux hagards, les bras sanglants, arrive en courant.

LA JEUNE FILLE, *se déchirant la poitrine.* Trois ans, trois ans qu'il est là, le démon ! qu'il me possède, qu'il me force à aller, à venir, à rouler, à courir, à crier !... Je vais à la mer, puis dans les campagnes, puis au sommet des arbres, puis dans les abîmes, puis dans le feu !... je vais je cours, je hurle, je tue les enfants sur mon passage !... Ah ! je veux, je veux monter

au haut d'une tour, et je m'en préciterai la tête en avant ; je veux aller près des grandes roues des moulins, et je verrai si elles peuvent dépecer mes membres. Ou bien j'irai, j'irai par le monde, nuit et jour, toujours sans cesse, sans m'arrêter. Je chercherai les lions, les serpents, les loups et les ours, et ce seront mes frères et mes compagnons, puisque je n'ai plus sur la terre ni frère ni compagnon. Le diable ! oh ! le diable ! Je l'entends qui me dit : — Prends un couteau ou une hache, et va sur la route, et tue le premier qui passera, déchire sa chair avec tes dents, et mange son cœur. — Lucifer, Lucifer... je te vois là !... tu as un grand voile sur la tête ! Tue ! tue ! tue !...

Il passe plusieurs personnes qu'elle tue successivement.

Arrive saint-Bernard ; elle court à lui ; saint Bernard lève la main, et elle tombe à genoux.

SAINT BERNARD. Jésus ! Jésus ! Jésus ! c'est Jésus, le sauveur du monde !

LA JEUNE FILLE, *se débattant*. Calvin ! Luther ! Satan ! au secours !

SAINT BERNARD. Au nom du Père, qui a créé le monde, du Fils, qui l'a racheté, et de l'Esprit-Saint, je te somme, démon, de retourner aux enfers et de quitter l'âme et le corps de cette pauvre fille.

Le diable sort du corps de la jeune fille et s'enfuit.

LA JEUNE FILLE. Homme saint, oh ! merci !

SAINT BERNARD. Allez, pauvre fille, changez de vie et ne vous donnez plus au tigre des ténèbres. Avec la grâce de Dieu, vous irez dans le paradis.

Nous ne connaissons aucune exposition plus magnifique plus majuestueuse, que cette introduction de saint Bernard qui ne paraît que pour dire au démon : — Va-t'en, — et dont la première action est une guérison surnaturelle. Comme cette figure du grand solitaire se dessine lumineusement dès l'abord ! On sent à cette scène si large et si poétique que le drame religieux arrive. Nous

voici tombés dans les légendes où les poètes bretons excellent : on s'en apercevra bientôt.

La fille guérie par saint Bernard est à peine sortie que le pape dépossédé arrive et lui raconte tout ce qui s'est passé. Le saint, plein de confiance en Dieu, promet de tenter la conversion du comte de Poitou. En effet, un messager vient annoncer à celui-ci que saint Bernard arrive, et qu'il le prie *de venir écouter ses remontrances.*

Malgré son impiété, Guillaume n'ose résister à un pareil ordre. A cette époque, il y avait quelque chose de supérieur à toutes les puissances : c'était une sainteté reconnue. Les couronnes d'or étaient humbles devant les auréoles d'étoiles. Le comte répond donc qu'il ira. Le lendemain, en effet, il arrive et demande Bernard.

— « Entrez à l'église, lui répond un moine, on y célèbre l'office, et le saint abbé est prêt à vous prêcher.

LE COMTE. Qu'il vienne lui-même ; je ne suis nullement pressé.

UN BARON. Cet abbé pense-t-il que nous soyons venus ici pour écouter la messe ?

UN GENTILHOMME. Il y aurait un moyen de faire sortir les moines, ce serait de mettre le feu au couvent.

LAVIGNE, *qui est ivre et qui n'a entendu que les derniers mots.* Je vais le mettre. Et nous verrons les moines courir les champs en retroussant leur robe comme des jeunes filles. Ce sera drôle !

Il va pour mettre le feu au couvent ; mais, dans ce moment l'église s'illumine, et l'on entend le chant des prêtres.

Pange, lingua, gloriosi
Corporis mysterium,
Sanguinisque pretiosi
Quem in mundi pretium
Fructus ventri generosi
Rex effudit gentium.

Le comte, touché de ces chants, tombe à genoux.

Le comte. Miséricorde, mon Dieu! miséricorde! retenez votre justice et ne me punissez pas encore!...

En ce moment entre saint Bernard.

— « Repentez-vous sincérement, dit-il au comte, et tout vous sera pardonné. »

Mais Guillaume veut entrer dans le monastère avec ses soldats pour y implorer la clémence du ciel, et le saint, qui doute encore de la réalité de cette conversion subite, s'y refuse. Le comte blessé se retire. Il revient pourtant le lendemain. L'impression momentanée qu'il avait reçue, en écoutant ces hymnes d'église tant de fois chantées dans son enfance, s'est déjà effacée; il revient, le rire aux lèvres, l'orgueil au front et le sarcasme dans les regards. Alors commence une immense scène entre lui et saint Bernard. Le comte a beau avoir recours successivement à la raillerie, au dédain, à la menace; il se débat en vain sous l'austère puissance du saint, le moine met le pied sur son orgueil, comme Marie sur la tête du serpent, et il le domine, il l'écrase de tout son poids.

— « Je suis au-dessus de tout ce qui est sur la terre, dit le comte.

— Tu te trompes, méchant, répond le saint; tu t'es levé de la cendre et de la poussière, et c'est là que tu as pris ton orgueil. Tu n'es le maître de rien. C'est Dieu qui commande. Tu es haut monté, eh bien! malheur à toi! Tu tomberas de plus haut, et ta chute sera plus lourde. »

Guillaume, maîtrisé, surpris, veut encore soutenir son rôle de tyran; mais son andace vient se briser comme un verre contre l'audace du solitaire. Il cherche vainement à défendre ses vices, à les légitimer; à chaque apologie, saint Bernard répond par une preuve accablante

et un anathème ; enfin, poussé à bout, le comte de Poitou se réfugie dans l'ironie ; il a l'air de céder, il affecte une humilité railleuse, il se confesse coupable, avec une sorte de fatuité insouciante, détaillant le péché et y mêlant les railleries mondaines.

Le comte. Eh bien ! pourquoi le nier plus longtemps ? je veux vous dire toute ma vie. J'ai commis tous les péchés que l'on peut commettre sur terre. Hélas ! il faut bien l'avouer, j'ai trouvé du plaisir dans ma conduite impure. Mes regards lascifs ont trompé l'innocence. Oui, j'ai aimé les tendres voix et les doux entretiens ; j'ai aimé les regards voluptueux et les brillants vêtements. J'ai aimé à contempler les belles jeunes filles, alors q e, légères, elles se rendaient au marché, ou venaient en chantant le long des routes ombrées. Je suis allé les voir dans leurs travaux ou agenouillées dans les églises ; et à leur seul aspect, il s'allumait un feu dans mon cœur. J'allais leur offrir tout mon amour, et ma voix était si persuasive, mon visage feignait si bien, que j'ai déjà eu plus de cent maîtresses. Je leur promettais le mariage, puis j'avais l'indignité de me moquer d'elles. Mais aussi, abbé, vous ne savez pas combien les femmes sont maintenant coquettes. Il suffit de leur montrer une lueur d'amour pour qu'elles viennent s'asseoir sur vos genoux. Elles ne songent qu'à plaire aux hommes. Depuis quelque temps, Satan leur a appris à se mettre du fard sur le visage pour le rendre rose, toutes sont, ou des danseuses, ou des joueuses, ou des langues à deux tranchants. — Et voilà pourtant, abbé, les êtres que j'ai aimés, les êtres, hélas ! que j'aimerai tant que la vie courra dans mes veines. »

A cette longue et railleuse tirade, saint Bernard ne répond que deux vers :

« — Comte de Poitou, revenez à Jésus-Christ, qui vous a racheté ! Comte de Poitou, dépouillez vos mauvaises hontes, ou vous êtes perdu. »

Guillaume résiste plus faiblement : il commence à com-

prendre et à trembler. Enfin le saint, qui n'a plus d'espoir qu'en Dieu pour vaincre entièrement, tombe à genoux, invoque la grâce divine, et le comte, touché d'une inspiration d'en haut, se jette à ses pieds.

Là finit le cinquième acte et la première partie du drame, la partie profane.

Dans le sixième acte, nous trouvons le comte de Poitou sérieusement occupé à réparer ses fautes. Il rétablit le vrai pape, obtient sa bénédiction, et vient, par son ordre, trouver saint Bernard pour qu'il lui enseigne la voie du salut. Il arrive encore au monastère avec une suite nombreuse, mais bien différent de ce qu'il était lors de sa première visite. Il arrive à pied, les genoux sanglants à force d'avoir prié aux mille croix du chemin et la garde de son épée entourée d'un chapelet. Il vient demander au saint abbé des consolations et des espérances, car il a le souvenirs de sept crimes capitaux qui lui plongent au cœur comme les sept épées de Notre-Dame des Douleurs. Il craint que l'éternel n'ait pas au ciel assez d'anges de pardon pour en envoyer un effacer chacune de ses fautes. Cependant saint Bernard l'encourage, et pour le rassurer, il lui raconte une vieille histoire.

« Il y avait eu autrefois un seigneur comme lui qui avait fatigué Dieu et les hommes. Un jour deux pauvres moines se présentèrent à son château et demandèrent l'hospitalité ; mais sa jeune femme leur dit :

— Hélas ! hommes de Dieu, mon époux est dur à ceux qui marchent en deuil de la joie ; je n'ose vous recevoir, car il vous tuerait. Entrez dans cette crèche abandonnée des pourceaux ; c'est tout ce que je puis faire.

Ces pauvres moines remercièrent et obéirent. Mais voilà que le soir, quand le seigneur était à table, sa jeune épouse, qui était près de lui, se mit tout-à-coup à de-

venir triste et à pleurer, et son mari lui ayant demandé ce qu'elle avait :

— Pardonnez-moi, mon maître, dit la pauvre chrétienne ; mais il est venu deux moines ici, et je n'ai osé les recevoir à cause de vous, si bien qu'ils sont à cette heure exposés au froid et à la faim, dans la crèche des pourceaux, ce qui m'est une cuisante douleur.

Et la pauvre femme se mit derechef à pleurer : ce qu'ayant vu le seigneur, par amitié et nullement par charité, il voulut qu'on fît venir les moines, qu'on leur servît du meilleur, et qu'on les logeât dans la chambre tapissée. Mais quand les hommes saints eurent mangé modestement, et qu'ils virent les grands lits qu'on leur avait préparés, ils dirent au maître :

Ne vous offensez pas, seigneur, mais nous ne coucherons point dans des lits semblables, car notre couche ici-bas, c'est la paille ou la terre.

— Qu'il soit fait à votre désir, dit le gentilhomme tout ému ; et il fit apporter pour chacun d'eux de la paille fraîchement battue, puis il se retira.

Mais à peine seul, il sentit comme mille épines qui lui entraient dans le cœur... C'était les remords des actions qu'il avait commises pendant sa vie. Tout hors de lui, il se lève, va trouver les moines, se confesse à eux, et leur dit ses repentirs, ajoutant que pour sûr Dieu lui garderait rancune éternellement.

— Ayez bon courage, lui répondirent les moines, nous allons prier pour vous, et Dieu nous inspirera.

Puis l'ayant renvoyé, les pauvres mendiants prièrent et s'endormirent.

Mais voilà que dans leur sommeil ils eurent une vision de Dieu. Ils virent Jésus-Crist sur son trône ; l'âme de leur hôte était à ses pieds, toute grelottante de peur, et

devant le tribunal se tenait le diable qui demandait l'âme, et l'ange gardien qui plaidait pour elle.

— Cet homme, disait le démon à Jésus-Christ, n'a jamais fait que vous offenser.

— Alors saint François s'avança et dit :

— Monsieur Jésus-Christ, s'il vous plaît, saint Michel pèsera les bonnes actions de celui-ci et ses mauvaises ; alors vous jugerez d'après ce qui arrivera.

— Qu'il en soit ainsi ! dit le fils de Marie. Et l'on commença la pesée.

Mais, hélas ! le plateau des crimes baissait toujours, et le diable riait ; il allait étendre sa griffe sur l'âme, lorsque saint François jeta tout-à-coup dans le plateau des bonnes actions la poignée de paille qui avait été donnée aux moines ; et le plateau, s'abaissant lentement, enleva l'autre jusqu'au bras de la balance. Alors le diable s'enfuit en poussant un cri de rage ; l'ange gardien étendit ses deux ailes sur l'âme, et les saints dirent entre eux :

Nous avons un frère de plus parmi nous. »

Cet apologue rassure un peu le comte. Saint Bernard lui persuade ensuite d'aller trouver un ermite qui habite au fond de la vallée, et duquel il l'engage à prendre conseil.

L'homme de Dieu ordonne à Guillaume de renoncer au monde, de revêtir la robe de pénitent, la hère de crin, les chaînes de fer dont les cénobites garrottaient leurs membres ; et Guillaume, ravi, renvoie ses pages et se fait ermite dans le désert.

Le septième acte nous le montre revêtu de tous les insignes de la pénitence, vivant au fond d'une forêt, avec ses terreurs et ses remords. Tous ses rêves de solitaire prennent un corps et se dressent autour de lui. Il voit l'enfer déchaîné pour le perdre, et employant tous les

moyens qui peuvent le faire tomber dans le péché. Mais parmi ces moyens, renouvelés de la tentation de saint Antoine, il en est un qui est un trait de génie de l'auteur breton. Le saint a résisté à tous les appâts que le démon lui a présentés ; vainement une jeune fille égarée, après lui avoir demandé l'hospitalité, s'est approchée de sa couche de paille, et avec de tendres et amoureux épanchements, lui a appris qu'elle l'aimait et qu'elle le cherchait depuis longtemps ; vainement lui a-t-elle dit, en caressant d'une blanche main son visage frissonnant :

— O Guillaume ! quittez ce lit de paille ; ne seriez-vous pas mieux à mes côtés dans une couche moelleuse, au fond du palais de mon père ? O Guillaume ! mes bras ne seraient-ils pas de plus doucces chaînes que ces fers qui meurtrissent votre chair ?

Le saint ermite a fait le signe de la croix, il a crié la formule de l'exorcisme, et le fantôme tentateur s'est évanoui. Alors Satan se présente sous la forme d'un guerrier du Poitou. Une visière baissée cache son visage, la poussière et le sang couvrent ses éperons.

Le démon. Guillaume ! ta patrie est saccagée, une armée ennemie assiége ta ville, et si tu ne viens la défendre, elle est perdue.

Guillaume. Que dis-tu ? ma ville prise ! mais comment ? Les habitants ne peuvent-ils se défendre ? les murailles sont fortes !

Le démon. Les habitants sont réduits à l'extrémité ; l'ennemi les presse. Je viens t'avertir de leur porter secours au plus tôt.

Guillaume, *éperdu*. Les secourir !... Et le puis-je sous cette robe ? (*Il déchire sa robe d'ermite.*) Ah ! si j'avais des armes !... le siége serait bientôt levé.

Le démon. En voici : je t'en ai apporté.

Guillaume, *les saisissant*. Ah ! des armes !...

Le démon le revêt d'une armure complète.

L'ANGE GABRIEL *paraît*. Guillaume! Guillaume! où allez-vous? vous avez promis à Dieu de rester son fidèle serviteur!

GUILLAUME. Il faut que j'aille défendre ma ville qui est assiégée.

L'ANGE GABRIEL. Ne croyez pas celui qui vous l'a dit : c'est l'esprit du mensonge.

GUILLAUME. Se peut-il! — O mon Dieu, mon créateur, pardon! (*Il tombe à genoux.*)

Je le demande, le mouvement d'Achille oubliant ses habits de femme, et s'élançant sur les armes que lui présente Ulysse, est-il aussi touchant, aussi dramatique que cet élan de Guillaume? Comme il fait bien sentir que le cœur du chevalier bat encore sous le cilice du pénitent! On comprend tout de suite combien de fois chaque jour le comte de Poitou, dans ses souvenirs tentateurs, doit prendre à deux mains son crucifix d'ermite, comme une épée de bataille! Ce trait révèle mieux les combats intérieurs du saint que ne le feraient les plus beaux monologues; on devine la plaie en voyant le sang couler.

Dans les scènes suivantes, nous retrouvons Guillaume accablé par les souffrances du corps et de l'âme, triste jusqu'à la mort, et attendant que Dieu l'appelle. Tout-à-coup une femme, belle comme une jeune vierge et sainte comme une vieille aïeule, passe devant la porte de sa cabane, s'arrête, et tourne vers lui son visage lumineux.

LA FEMME. Que faites-vous ainsi seul et malade, pauvre homme? Vous paraissez avoir une grande affliction.

SAINT GUILLAUME. Hélas! je suis un pauvre misérable qui expie ses crimes passés.

LA FEMME. Quelles fautes avez-vous commises, mon fils, pour les expier, seul, au fond d'une forêt? Votre pénitence a été dure, pauvre homme!

SAINT GUILLAUME. Je l'avais méritée.

La femme. Et vous voulez bien souffrir ainsi jusqu'à ce que la justice de Dieu soit satisfaite?

Saint Guillaume. Je le veux avec joie!

La femme. Patience, ô mon fils Guillaume! et tu ne regretteras pas ce que tu souffres aujourd'hui. J'ai vu ta peine, et je suis descendue du paradis pour te consoler. Je suis la mère de Dieu. Lève-toi de là, Guillaume, et mets-toi en prière; bientôt tu recevras la couronne parmi les anges et les saintes, tes sœurs.

Saint Guillaume. O Vierge, mère de Dieu, merci à vous de m'avoir visité. Oh! merci! voilà que mon corps est devenu fort et mon âme sereine.

Ne trouvez-vous pas quelque chose de ravissant, à force d'être naïf, dans cette forme vulgaire donnée à l'apparition de la mère de Dieu? Cette vision à apparence si humaine ne vous fait-elle pas l'effet d'un songe d'enfant? ne vous semble-t-il pas que c'est là le souvenir de quelque jeune kloärek, qui, un jour, lorsqu'il avait sept ans, et qu'il gardait ses moutons sur la montagne par un temps de gelée, en priant dévotement la Vierge dans un trou de fossé, a vu quelque grande dame, qui passait sur le chemin, se pencher vers lui, avec un doux visage, et lui adresser les paroles de consolation et de pitié? Le moyen, je vous le demande, que l'enfant devenu grand sépare maintenant ce souvenir d'une apparition céleste?.... Ne venait-elle pas réellement du paradis, cette femme qui était si richement vêtue, et qui paraissait avoir si chaud, lorsque lui, pauvre petit, grelottait sous son habit de berlinge? Certes, la mère de Dieu doit être ainsi parmi les anges; elle doit avoir ainsi, pour l'hiver, une belle robe de soie avec de douillettes fourrures!

Du reste, tout ce septième acte de Guillaume vous transporte dans un monde inconnu. Il ressemble au rêve d'un écolier se préparant à sa première communion, et qui voit, toutes les nuits, son ange gardien qui lui sourit ou

qui pleure, selon qu'il a été sage ou méchant. Il y a un charme indicible dans la situation de cette âme qui attend l'heure de prendre sa volée vers le ciel. Quoique le drame soit fini depuis longtemps, et que toutes ces scènes ne soient qu'un dialogue entre Guillaume et ses chimères, quoiqu'on n'attende plus de dénoûment, on s'intéresse jusqu'au dernier vers. Et quand apparaît cet ange *vêtu de blanc, mais dont les ailes sont noires*; quand il apprend à Guillaume que ses misères sont finies, qu'il est venu pour le conduire dans cette autre vie, *où l'on entre par une porte qui n'a que six pieds, et qui se ferme avec une pierre*, on reste le cœur à la fois joyeux et attendri, pensif et comme anéanti dans la contemplation du comte de Poitou à genoux et mort, les lèvres pressées sur un crucifix[1].

(1) Le Guillaume du drame breton n'est point un personnage imaginaire. Ce comte de Poitiers, comme on l'appelle dans l'histoire du temps, fut un des plus spirituels troubadours et l'un des plus vicieux princes de son temps. On l'accusa de sortiléges, de pacte avec le démon, ce qui était la folie du temps; mais ses exactions, ses cruautés et ses déportements sont restés trop certains. Il avait enlevé la femme d'un de ses parents, le vicomte de Chatellerault, et l'avait épousée du vivant même de son mari. L'évêque de Poitiers ayant commencé à prononcer contre lui l'excommunication, il voulut le frapper; l'évêque demanda un instant de repos, acheva la formule de l'anathème, puis lui cria :

— Tue-moi, maintenant.

— Je m'en garderai bien, répliqua Guillaume; tu irais tout droit en paradis.

Lorsqu'on prêcha la Croisade, le comte de Poitiers fut l'un des premiers à célébrer cette sainte entreprise, dans ses vers, et à prendre la croix. Il nous a laissé ses adieux, traduits par Raynouard.

« Puisqu'il m'a pris fantaisie de chanter, je ferai un chant plein de tris-« tesse; je ne tiendrai plus au Poitou ni au Limousin.

« Je partirai pour l'exil, laissant mon fils en guerre, en émoi et en péril, « exposé à la malice de ses voisins.

« Dans le regret de quitter la seigneurie de Poitiers, je laisse à la garde de « Foulques d'Anjou mon domaine et mon fils.

« Si Foulques d'Anjou et le roi, de qui je relève, ne lui donnent assistance « la plupart des seigneurs lui feront d'autant plus de mal qu'ils le verront « jeune et faible.

§ III. — Les Quatre fils Aymon. — Caractère de cette tragédie. — Jacques Riwal. — Une représentation des Quatre fils Aymon à Lannion.

Nous voilà arrivés à la seconde tragédie bretonne, *les Quatre fils Aymon*.

Qui ne connaît l'histoire des quatre fils Aymon, le seul des romans chevaleresques qui soit resté national jusqu'à nos jours? Qui n'a lu cette Iliade du peuple, que le peuple a conservée par instinct républicain, parce qu'il y avait là quatre chevaliers qui résistaient au roi, qui égorgeaient les seigneurs, et souffraient la misère et l'injustice, comme de simples manants? La tragédie bretonne n'est autre chose qu'une paraphrase poétique du roman. Quelque clerc du comté de Goëlo, enrôlé soudard par force ou par amour, rapporta sans doute cette chronique, de ses expéditions d'outre-Loire, et employa ses loisirs à en faire un drame. Il faut l'avouer, il fut merveilleusement habile à approprier ce sujet aux sympathies du peuple pour lequel il le traduisait.

A l'époque où l'histoire des *Quatre fils Aymon* fut

« S'il n'est bien élevé et brave, lorsque je serai loin de vous, ils l'abais-« seront bientôt, les traîtres Gascons et les Angevins.

« J'ai toujours été preux et vaillant; mais à présent, nous nous séparerons « l'un de l'autre. Et moi! je m'en vais vers celui à qui les pèlerins demandent « merci.

« Je quitte tout ce que j'avais coutume d'aimer, chevalerie et grandeur, et « je m'en vais, sans plus tarder, où les pêcheurs seront délivrés.

« A mes frères d'armes, si je fis jamais tort, je leur demande de me le par-« donner : j'en prie Jésus en roman et en latin.

« J'ai été mondain et folâtre : mais notre Seigneur ne le veut plus. Je ne « puis plus supporter le fardeau en approchant du terme.

« O mes amis! quand je serai en présence de la mort, venez tous près de « moi, car si j'aimai autrefois la joie et les plaisirs, je vois volontiers partir « loin de moi et joie et délices, et le vair et le gris, et la marte-zibéline. »

écrite, elle résumait l'esprit féodal ; elle exaltait la résistance du noble envers le suzerain, et donnait un bel exemple de révolte contre le roi. Ce dut être la *Marseillaise* de l'homme-lige, et sans doute que dans les soirées d'hiver, assis au fond de sa cheminée de douze pieds, le vieux châtelain la racontait à ses fils pour leur apprendre qu'un gentilhomme n'avait de maître absolu que Dieu, et pouvait tuer le neveu d'un empereur, pourvu qu'il eût l'âme et l'épée solidement trempées. Le succès de la chronique des quatre fils Aymon dut tenir beaucoup à cette cause toute politique. Ce fut pendant longtemps un ouvrage de circonstance. Mais lorsqu'elle fut traduite pour les Bretons, les temps étaient changés. Les rois avaient mis le mors à la féodalité, et, solidement assis sur elle, ils la conduisaient avec le fouet et l'éperon. Louis XI avait déjà nivelé les seigneurs, diminuant de la tête ceux qui la portaient trop haute, et les jours de Richelieu approchaient... La question ne se débattait donc plus entre le suzerain et la noblesse, mais entre celle-ci et le peuple. Le seizième siècle fut le siècle des communes. La monarchie avait jeté les gentilshommes à genoux devant le trône, et le tiers état, en se voyant l'épaule au même niveau qu'eux, commença à penser qu'il n'était point si petit qu'on l'avait fait jusqu'alors. L'auteur du drame des *Quatre fils Aymon* eut sans doute conscience de ce changement qui s'était opéré dans la société, et il y conforma son œuvre. Entre ses mains les quatre frères devinrent le symbole de la résistance au maître, qu'il s'appelât empereur ou comte. Obligé de respecter les éléments de la fable qui faisaient de ses personnages des chevaliers, il modifia assez leurs caractères, leurs langages, leurs sentiments, pour en faire des héros populaires. Il les fit descendre à la roture par la souffrance.

Bien loin de représenter, d'après la chronique, les quatre fils Aymon comme des oiseaux de proie prenant leur volée du haut de leur aire pour rançonner le pauvre peuple, ravager les campagnes et brûler les villages, il les peignit comme de généreux opprimés, doux pour tout le monde, excepté pour les seigneurs ; il les transforma en pastoureaux révoltés, et leur fit dire : *Nous n'avons point de maître, car nous sommes les plus forts.* — Terribles paroles, qui contiennent la justification de toute révolte.

Aussi la foule qui vint applaudir cette œuvre ne s'y trompa-t-elle point, et se prêta-t-elle à la métamorphose des personnages. Elle adopta, comme sien, ce rôle de l'opprimé courageux qui lutte, qui succombe et qui ne cède jamais, parce que c'était un beau rôle, un rôle qui parlait à sa pitié et à sa haine. Puis, dans cet abandon des quatre fils Aymon, chassés par leur propre père comme les loups des montagnes, vivant de racines dans les forêts, déguenillés, sordides, échevelés, et n'ayant d'entiers que leur courage et leurs armes, il y avait une allusion qui flattait à la fois l'imagination et la vanité du peuple. Ce Renaud qui tuait des princes, détruisait des armées, et qui était sûr de sa tête, pourvu qu'elle fût à l'ombre de sa lance ; ce Renaud, si dur à l'ennemi et si tendre à ceux qu'il aimait, qui, après avoir brisé avec le glaive le joug de tout commandement, se faisait humble aux pieds de Dieu, se mêlait aux derniers rangs du peuple, et se laissait briser le crâne par le marteau d'un maçon ; ce Renaud personnifiait admirablement le paysan breton du seizième siècle, si brave, si révolutionnaire, si rétif ; et pourtant si religieux et si soumis à ses prêtres.

Rien ne doit donc étonner dans l'immense succès qu'obtint, en Bretagne, la tragédie des *Quatre fils Aymon.*

Quand elle parut, elle dut produire un effet prodigieux, car elle remuait les passions qui étreignent le plus fortement les cœurs de la multitude. Ce jour-là il dut y avoir, parmi les spectateurs, bien des élans, bien des cris jetés, bien des révélations menaçantes de la haine qui travaillait sourdement les masses ; et ce serait un curieux renseignement historique que le récit de cette première représentation. Malheureusement nul ne nous l'a conservé.

A défaut de ce document, je puis raconter ici ce que j'ai vu moi-même à une représentation de la tragédie des *Quatre fils Aymon*, à laquelle j'assistai il y a longues années. Ce récit pourra servir en même temps d'instruction et de preuve pour ce que j'ai dit plus haut. Il me fournira d'ailleurs l'occasion de faire connaître un caractère extraordinaire que je fus à même d'étudier.

Je m'étais arrêté à Lannion pour voir son grand *pardon* annuel. Un *pardon* est toujours chose curieuse en Bretagne, mais surtout à Lannion, cette Venise de cinq mille âmes, où l'on danse les plus beaux passe-pieds du pays de Tréguier, et où l'on chante les plus belles complaintes ; à Lannion, où les jeunes filles sont si tendres, qu'un poète breton a osé dire *que ce qu'il y avait de plus rare dans la paroisse après les vierges, c'étaient les étoiles en plein jour et les roses en hiver*. J'étais curieux d'assister encore une fois à une fête du pays que j'allais quitter ; puis je voulais faire plus ample connaissance avec un vieux paysan qu'un ami m'avait livré comme une médaille précieuse, et qui devait passer la journée avec moi.

Ce que j'ai à raconter de cet homme va m'écarter un instant des *Quatre fils Aymon ;* néanmoins je prie la

lecteur de me permettre cette digression. Je l'ai déjà dit, j'écris ici des mémoires sur la Bretagne, et tout ce qui peut la faire connaître, dans ses caractères généraux ou dans ses individualités, se rattachent naturellement à mon sujet. Il est d'ailleurs des souvenirs qui sont jumeaux dans votre esprit, et que vous ne pouvez rappeler séparément. Tel est pour moi le souvenir de ce paysan et celui de la représentation des *Quatre fils Aymon*.

Jacques Riwal était né aux environs de Loudéac. Lors que je le vis, il était déjà vieux, mais encore vigoureux et actif. C'était un de ces êtres créés par de robustes parents, exposés tout nus, dès leur naissance, aux quatre vents du ciel, puis tannés par la bise, durcis par le froid, et qui arrivent à l'âge viril, sans chairs, sans nerfs, sans épiderme, n'ayant sur leurs os et sur leurs tendons de fer qu'un cuir imperméable à la pluie et au soleil. Le moral de Jacques répondait à sa constitution physique; son âme n'était que muscles et ossements comme son corps. Fort jeune, il avait eu à souffrir quelques injustices d'un gentilhomme, et, depuis ce temps, il avait voué à toute la noblesse une haine inextinguible. Cette animosité était devenue son idée fixe; Jacques semblait résumer toutes les velléités libérales du paysan breton; mais ce qui chez les autres n'était qu'une tendance, chez lui était devenu tempérament. Ces frissons républicains, que tous les hommes de nos communes éprouvent accidentellement, était passé pour lui à l'état chronique. C'était un vrai manant de la ligue, toujours prêt à crier le *terriben* sur les seigneurs, mais plus tenace, plus éclairé, plus philosophe, que ne l'avaient été les révoltés de Mercœur.

Lorsque la révolution arriva, on comprend qu'elle trouva Riwal prêt à bien la recevoir. La révolution était une bonne chose, puisqu'elle forçait les nobles à vider le

pays. Riwal pourtant fut triste quand il vit que les prêtres prenaient le même chemin que les nobles, car c'était un chrétien fervent. Il aimait la croix, parce que ses deux branches forment un niveau sous lequel toutes les têtes sont égales; il aimait le Christ, parce que son instinct lui avait sans doute révélé que le Christ avait été, comme le disait Camille Desmoulins, *un sans-culotte du temps d'Hérode.* Cependant, lorsque les autres Bretons, obéissant ainsi à leur amour d'indépendance, s'armèrent pour défendre leur religion et donnèrent maladroitement à leur révolte une cocarde royaliste, Jacques Riwal ne se mêla pas aux insurgés, il ne confondit pas ces deux causes distinctes de croyance et de politique; il comprit qu'il y avait là un malentendu, et que Dieu, qui n'est pas gentilhomme, pouvait très-bien vivre dans une république. Tout en restant bon chrétien, il demeura donc tranquille, laissant les chouans et les bleus engager leurs controverse à coups de fusil. Mais les circonstances vinrent bientôt le tirer forcément de son repos.

Les chouans se présentèrent à sa ferme, et, selon leur usage, le sommèrent avec menace de se joindre à eux. Riwal refusa.

— Si tu ne nous suis, dit le chef en colère, nous tuerons tes vaches.

— Cela ne ramènera pas les nobles au pays, répliqua tranquillement Riwal.

— Nous brûlerons ta ferme.

— Vous ferez bien, dit encore l'impassible paysan, car elle appartient à un gentilhomme.

Les chouans se retirèrent après quelques dégâts et quelques mauvais traitemements, mais en promettant de revenir. Le lendemain, Riwal vendit ses bestiaux, ses attelages et son ménage, ne garda qu'un lit clos pour sa

famille et pour lui ; puis il attendit. Quelques jours après, comme il revenait des champs, sa femme lui dit :

— Les chouans sont venus et ils ont brûlé le lit.

— Ils n'ont pas brûlé la terre, dit Riwal, nous coucherons sur la terre.

Un autre jour il passait sur la grande route ; un détachement de bleus vint à lui :

— Paysan, dit l'officier, sais-tu ce que c'est que cette flamme que l'on aperçoit là-bas dans la vallée ?

Riwal tourna la tête de ce côté et devint pâle.

— Ça, dit-il, après un moment de silence, c'est ma ferme où les chouans ont mis le feu.

Jacques ne s'était pas trompé. En arrivant avec les soldats, il trouva sa petite fille qui se chauffait à la flamme de l'incendie. Mais sa femme avait reconnu les coupables ! elle déclara leurs noms, indiqua leurs demeures, et plusieurs furent arrêtés. Riwal partit le jour même avec sa famille pour une paroisse éloignée. Il n'y avait plus de sûreté pour lui près de Loudéac. Il loua une cabane sur les bords du Trieux, non loin de Lannion. Nul chouan n'avait encore paru de ce côté ; pendant un mois, Jacques fut heureux et tranquille.

Un soir, il entendit dire que le lendemain, jour de décade, on célébrait une fête patriotique à Lannion. Il y avait danse au bignou, sous l'arbre de la liberté, et l'on devait y voir les dames de la ville, dans le costume de l'époque, avec le petit bonnet à cocarde tricolore, la guillotine d'ivoire suspendue en breloque à un collier de velours, les bas de laine bleue et les sabots blancs. Riwal était curieux d'assister à une semblable fête ; il y alla. Les réjouissances se prolongèrent fort tard, et quand il revint, la nuit était close, le vent était froid, le ciel chargé

d'étoiles que de grands nuages voilaient par instants, de sorte que l'on passait alternativement d'une clarté douce à l'obscurité la plus profonde. Jacques, sans qu'il en sût la raison, sentait une tristesse insurmontable qui lui serrait le cœur, et, malgré lui, il pressa le pas. Il aperçut enfin, du haut de la montagne, la cheminée de sa cabane qui se dessinait par-dessus les arbres. Cette vue le soulagea, et il se hâta de prendre l'étroit sentier qui devait le conduire chez lui; mais dans ce moment les nuages couvraient le ciel; Riwal voyait à peine à ses pieds. Il arriva ainsi jusqu'auprès de l'endroit où devait se trouver sa maison; il étendit les bras pour la chercher, et se heurta à un aubépin planté près du seuil. — C'est ici, pensa-t-il.

Il avançait la main pour trouver l'entrée, lorsqu'au lieu de la porte, quelque chose de flasque et de flottant céda tout-à-coup sous l'impulsion de cette main, puis vint le battre à la poitrine, et il sentit tomber sur son front une sorte de rosée gluante!... Riwal recula épouvanté. Dans ce moment, la lune se découvrait entièrement, et, à sa lueur, il aperçut le cadavre de sa femme suspendu au châssis de la porte, la main droite étendue vers lui, et lui présentant, dans cette main, sa langue et ses yeux qu'on lui avait arrachés! Riwal poussa un cri terrible.

— Marguerite! dit-il...

Et il regardait, les cheveux hérissés, la pendue qui vibrait encore à sa corde sanglante... Marguerite!

— Mon père! dit une voix qui venait de la terre.

Le paysan regarda à ses pieds. Sa petite fille était accroupie au dedans du seuil sous le corps flottant, pâle, les yeux fixes, et n'osant faire un mouvement. Riwal courut à elle et l'enleva dans ses bras.

— Marie ! cria le malheureux, qu'est-ce que cela Jésus ? quand donc les chouans sont-ils venus ?

Mais l'enfant était si égarée d'effroi et de douleur, qu'elle ne pouvait répondre. Riwal la fit asseoir près lui, sous l'aubépin, et tâcha de la rassurer. Enfin, après des questions réitérées, il apprit d'elle tout ce qui s'était passé. Les chouans avaient voulu venger leurs compagnons dénoncés par la femme de Riwal et donner un exemple qui jetât l'épouvante dans les campagnes. En se retirant, ils avaient dit à l'enfant :

— Avertis ton père que d'ici à huit jours nous mettrons aussi sa langue et ses yeux dans sa main droite !...

Riwal écouta tout ce récit sans prononcer une parole. Il passa la nuit près du cadavre de sa femme, couché à terre, et sa fille dans ses bras. — Cette nuit-là fut terrible, monsieur, me dit-il ; de temps en temps je sentais une goutte de sang qui me tombait sur le visage, et à chaque goutte je répétais : — Il faut que je tue autant de chouans que j'aurai de taches rouges ici demain !... Cette nuit-là je crus que j'allais devenir fou.

Le lendemain, Riwal enterra sa femme ; il amena sa fille à un de ces beaux-frères qui demeurait à Saint-Brieuc, acheta un fusil, et se mit en campagne, bien résolu de se venger.

Alors commença pour lui une existence inouïe sur laquelle il faudrait écrire un livre, et non quelques pages, une de ces existences de sauvage, comme Cooper sait les raconter, solitaire, rusée, craintive ; une vie de bête fauve, avec la prévoyance de plus. Il ne se montra que dans les villes, et seulement de loin en loin, pour acheter de la nourriture. Quant à la poudre et aux balles, pour s'en procurer, il tuait un chouan quand l'oc-

casion s'offrait belle et facile; car de peur de donner l'éveil, il économisait sa vengeance. Le jour, il restait caché dans le creux des pierrières, dans les meules de foin, dans les halliers, au haut des arbres, dans le fonds d'un puits desséché, dont l'orifice était voilé par des ronces, dans les ruines des chapelles ou les souterrains des vieux châteaux. Là il consolait sa solitude en disant son chapelet et *en se racontant à lui-même des histoires.* — Cette expression est de lui. — La nuit, il mettait sa haine à l'affût le long des sentiers parcourus par les royalistes, et il les attendait à la longueur de sa carabine. Le nombre de ceux qu'il tua fut probablement considérable, car, de son aveu, il ne laissa échapper aucune occasion. Une seule fois il épargna un chouan en prières au pied d'une croix de carrefour. — Si je l'avais tué alors, me dit-il, il serait allé en paradis.

Une nuit, Riwal, en entrant dans un vieux four en ruines qui lui servait de retraite depuis quelques jours, y trouve un homme endormi. Il lui met le bout de son fusil sur la poitrine, et lui crie : *Qui vive!* — Royaliste, dit le paysan en se réveillant. — La réponse n'était pas achevée, qu'une balle lui avait traversé le cœur. Comme les bandes tenaient la campagne, Jacques ne put sortir de sa retraite que vingt-quatre heures plus tard, et il passa tout ce temps assis près du cadavre, les pieds dans le sang.

Une autre fois, Riwal se trouve caché dans une meule de paille où deux royalistes viennent se réfugier. Des soldats passent et sondent la meule avec la baïonnette; Jacques sent le fer qui lui pénètre dans le ventre, il ne pousse pas un cri; les bleus continuent leur route, et les chouans, rassurés, s'endorment. Alors Riwal se glisse hors de la paille et y met le feu. Les deux hommes y furent étouffés.

Cette vie dura jusqu'au moment où la tranquillité se rétablit en Bretagne. Une fois la guerre civile éteinte, Jacques Riwal recommença à se montrer. Il alla reprendre sa fille à Saint-Brieuc, loua près de Lannion une petite ferme de quelques journaux et vécut tranquille. Le soulèvement des Cent-Jours fut trop court et trop peu important pour l'arracher à son repos. Mais sa haine contre les nobles ne diminua en rien, et lorque je le vis en 1825, c'était encore le chouan républicain de 1793. Je passai une journée presque entière avec lui. Dans le cours de l'entretien, on vint à parler de poésies celtiques, et Riwal m'apprit que le jour même on représentait près de la ville une tragédie bretonne : *les Quatre fils Aymon.* Je lui proposai de m'y conduire, et nous partîmes ensemble.

Le *pardon* avait attiré à Lannion une affluence immense. Toutes les paroisses des Côtes-du-Nord y avaient envoyé quelques représentants. C'étaient de roses Trégoroises, dont les bonnets élancés rappelaient la forme des pirogues américaines; d'ardentes Lamballaises, à l'œil quêteur, aux lèvres invitantes, avec leurs flots de cheveux noirs débordant de leurs coiffes italiennes; c'étaient de naïves Lannionnaises, s'épanouissant sous les barbes de leurs coiffures, semblables aux ailes répliées d'une phalène. Puis venaient des hommes du *Ménès Brée,* avec l'habit de toile blanche, les longs cheveux, et les immenses sabots durcis au feu; les matelots de Pontrieux, à la veste bleue, au petit chapeau de paille et aux escarpins à bout pointus. Parmi eux, on distinguait, de loin en loin, quelques vieux lamaneurs, reconnaissables à l'ancre d'argent pendue à leurs boutonnières. Plus loin étaient les meuniers de la vallée, habillés de drap blanc, et portant le bonnet bleuâtre; les bouchers avec leurs

vêtements bruns, leurs bas rouges et la ceinture à gaîne de cuir; les tailleurs, remarquables par leurs culottes carmélites, leurs bas violets, et les belles piqûres exécutées sur le devant de l'habit; car chaque population, chaque profession avait son costume qui la distinguait. Toute cette foule s'agitait au milieu des boutiques de colporteurs, des loteries de faïence et des marchands d'épinglettes en fil de laiton. Les enfants, groupés autour des étalages, achetaient de petits pains blancs exposés en vente sur la paille; les jeunes filles regardaient les belles images des aveugles, suspendues à de longues ficelles avec des *guerz* bretons à la marge; les jeunes mères vendaient leurs cheveux pour des mouchoirs de Chollet que leur distribuait un charlatan, et les vieilles femmes marchandaient des chapelets garnis de houppes bariolées. Au milieu de cette mêlée, on voyait passer quelquefois un carrosse du dix-septième siècle, tout bordé de clous de cuivre, tiré par des chevaux de fermes aux attelages de cuir blanc ornés d'arabesques rougeâtres, et les paysans curieux se rangeaient lentement devant la voiture du vieux gentilhomme, et ils tiraient encore plus lentement leurs larges chapeaux, en poursuivant le triste équipage de ce long regard et de ce long sourire dont rien ne peut rendre la silencieuse moquerie.

Je marchais émerveillé au milieu de cette multitude. J'avais là devant mes yeux toute une époque passée, et je croyais voir se réaliser pour moi le conte de *la Belle au bois dormant.* Il me semblait que, comme le prince voyageur, je venais de rompre le charme qui avait retenu, dans le sommeil pendant trois siècles, une population entière, et que c'était une cité d'autrefois qui se réveillait.

Cependant j'étais sorti de la ville sous la conduite de Jacques Rival, et nous arrivâmes bientôt au lieu de la

représentation. Le théâtre avait été dressé au milieu d'une vaste garenne, autour de laquelle des planches mal clouées sur les pieux enfoncés en terre formaient une triple rangée de bancs. Les spectateurs qui n'avaient pu trouver place sur ces gradins se tenaient debout par derrière ; les arbres des champs voisins, les fossés, les croix du chemin, et les toits de quelques maisons assez éloignées, étaient couverts d'enfants et d'écoliers. Le nombre total des spectateurs pouvait s'élever à trois mille. Après d'assez longues recherches, nous parvînmes à trouver place sur un banc.

La scène était vide au moment de notre entrée. Un acte venait de finir, et Charlemagne buvait dans une grange voisine avec ses chevaliers ; il fallut attendre longtemps.

J'éprouvais une impatience d'autant plus vive, que je ne connaissais point encore la tragédie des *Quatre fils Aymon*. J'étais curieux de voir quelle forme le poète avait donnée à cette svelte et féerique légende, de savoir comment il avait approprié à de rudes Bretons ces élégantes images de chevaliers à cors d'ivoire, à armures diamantées et à fines devises. Je savais par cœur mon histoire des *Quatre fils Aymon*, telle que je l'avais lue imprimée sur papier d'emballage de Limoges, dans ces bonnes éditions du peuple, sales et solides comme lui, les seules peut-être qui échapperont à la pourriture et aux vers. Cependant, en attendant que la représentation commençât, j'interrogeai mon compagnon sur ce drame.

— La tragédie des *Quatre fils Aymon*, monsieur, me dit-il, est une belle pièce en sept journées, où il y a beaucoup de marches et de batailles. J'ai joué autrefois le rôle de Renaud à Tréguier ; c'est un bien beau personnade pour un paysan. Il y a plaisir à avoir ainsi, pendant

toute une journée, des habits dorés sur le corps, des nobles à bâtonner, et des seigneurs à fouler aux pieds. Par instant on croit que c'est une réalité. Et puis on peut se révolter tout haut, et l'on entend les autres qui applaudissent. On peut dire en bon breton ce qu'on a dans le cœur, et qu'on ne saurait pas dire soi-même ; ça vous lève un fardeau de dessus la poitrine de réciter les vers comme ceux-ci.

Et Jacques Riwal se mettait à déclamer :

« Il y a dans le palais du roi bien des nobles qui méritent le nom de traîtres ; mais je les récompenserai un jour selon leurs œuvres, si je vis. Il est temps de montrer que nous avons du cœur. Oh ! je m'arracherai moi-même la chair avec les dents plutôt que de ne pas défendre ma famille contre ces hommes. »

. . . . . .

« Ah ! je comprends maintenant ce qui s'est passé. Mon oncle Beuvet a été tué ; mais ceux qui ont fait le coup en rendront compte, je vous le promets. Sire, tôt ou tard je tirerai vengeance de vos seigneurs qui ont tué mon oncle. Vous m'entendez tous ici, nobles ?... Personne ne bouge ? Eh bien ! s'il y a quelqu'un de vous à qui ces paroles remuent le sang, qu'il sorte, et nous verrons son adresse à manier les armes ! »

Jacques avait répété ces derniers vers en étendant le bras et élevant la voix, comme si, dominé par un souvenir personnel, il se fût fait l'application des paroles de Renaud, et comme s'il eût défié la foule. Il reprit presque aussitôt :

— Cela est beau, n'est-ce pas, monsieur ? Et écoutez cet autre passage encore !

« La fâcherie d'un roi, Mogis, pourquoi t'en inquiètes-tu ? La fâcherie d'un roi, j'en fais cas comme de celle d'un veau qui tette sa mère. Si notre père s'est séparé de nous devant

l'empereur, s'il nous a déshérités !... qu'importe !... J'ai du courage, et je vous en fais serment devant la Trinité, tant que j'aurai Bayard sous moi et flamberge à mon flanc, je vivrai partout en dépit du roi. »

Un roulement de tambour, qui annonçait la continuation du drame, arrêta Jacques dans ses citations. Les acteurs parurent tous sur le théâtre, et l'un d'eux s'avança pour réciter le prologue.

La première chose qui me frappa dans cette entrée fut le costume. Charlemagne avait un habillement complet de bedeau, avec la robe mi-parti d'écarlate et de violet, le jonc pour chasser les chiens, et le bâton à croix d'argent. On lui avait attaché sur la tête une couronne de papier doré, ornée de chapelets et de médailles de plomb. Les pairs de France étaient vêtus de vieilles soutanes avec des *ballins* [1] drapés en guise de manteaux, et de grands chapeaux bretons. Mogis, en sa qualité de magicien, avait un costume complet de mahométan. Quant aux quatre fils Aymon, Richard, qui sortait sans doute de la ligne, portait l'habit de petite tenue, le pantalon garance, la giberne et le briquet; Alard avait la robe d'un mage, le bonnet à poil, et les bottes à l'écuyère; Guichard, l'habit de marquis, culotte courte, perruque poudrée, souliers à boucles, et l'épée horizontale; il ne lui manquait que le claque, qu'il avait remplacé par un bonnet de police. Au milieu de cette grotesque mascarade, Renaud seul semblait avoir tenté de mettre, sinon plus de vérité historique, du moins plus de poésie dans son costume. Il était vêtu en archange saint Michel, avec le casque doré en tête, la tunique semée d'étoiles et les bro-

1 *Couverture fabriquée* avec de l'étoupe.

dequins antiques. Mais comme s'il eût voulu, sous ce fantastique déguisement, garder un symbole du pays, il agitait à la main un *bâton-à-tête*, orné d'une ganse de laine bariolée. C'eût presque été une idée de génie, si ce n'avait été une naïveté d'ignorant. Toute la création du poète était, en effet, révélée par ce bizarre rapprochement. C'était bien là le Renaud du drame breton tout entier : un brillant archange, tenant à la main, au lieu du glaive, le dur *pen-bas* du manant.

Cependant le troisième acte commença (les deux premiers avaient déjà été joués). Il prenait la légende au moment où Charlemagne, pour venger la mort de son neveu Berthelot, tué par Renaud d'un coup de damier, vient assiéger les quatres fils Aymon dans leur château des Ardennes. On y voyait les prouesses des quatres chevaliers et de leur cousin Mogis, la trahison d'Hermier-de-Seine, qui s'introduit dans la citadelle sous le voile de l'amitié, et la livre aux gens du roi ; enfin le combat du duc Aymon contre ses propres enfants, qu'il force à fuir dans les montagnes. On voyait ceux-ci, après avoir souffert toutes sortes de maux, et *être devenus si maigres qu'ils n'osaient se montrer*, prendre la résolution de se rendre à Dordonne, habitation de leur père, pour implorer sa pitié. Ils arrivent en effet devant le château. Le pont-levis est baissé; le jour commence à paraître; tout respire autour d'eux l'abondance, le calme et le bonheur ; les nobles armoiries de leur famille, gravées sur la porte d'entrée, étincellent d'or et d'azur! Tous quatre s'arrêtent timides et attendris devant ce seuil qu'ils passèrent, il y a sept ans, couverts d'armures brillantes, joyeux, florissants et aimés de leur père. Aucun d'eux n'ose le franchir.

RENAUD, *assis devant le château.* Nous voilà arrivés près de Dordonne! non, je ne puis vous dire quelle souffrance m'étouffe le cœur, quand je vois la paix et le repos que goûtent nuit et jour les hommes de ce pays! et nous qui sommes les enfants légitimes du seigneur, nous n'avons d'autre toit que la voûte des forêts! voilà le château de mon père. C'est là que j'ai été mis au monde, là que j'ai passé les premières années de ma vie, là où j'ai vécu, pauvre petit, si frêle, si gracieux, et surtout si plein de joie! Et maintenant la porte m'en est interdite, et maintenant, mon Dieu! j'en suis chassé comme un dragon farouche!

GUICHARD. Consolez-vous, Renaud; renoncez à ces plaintes, nous pourrons encore une fois posséder notre ancienne demeure.

RENAUD, *se levant.* Allons donc, au nom de Dieu et de la vierge Marie, allons voir ce qu'il y a de nouveau chez nous. Je ne sais, mes frères, si nous serons bien reçus, n'ayant pas demandé de sauf-conduit à notre père, car c'est un homme dur et grandement fidèle à la loi. Peut-être voudra-t-il nous livrer au roi.

ALARD. N'ayez pas cette pensée, Renaud; notre père n'est pas assez inhumain pour nous maltraiter. Moi je pense que lorsqu'il nous verra de retour au foyer, il en aura beaucoup de joie.

Ils s'approchent de la porte du château; des villageois les regardent par les fenêtres.

LE PREMIER VILLAGEOIS. Quels sont ces gens-ci, dites-moi, compère? Jamais on n'a vu dans le canton pareille truandaille. Ce sont des monstres ou des sauvages.

LE SECOND VILLAGEOIS. Jamais, je vous assure, je n'ai vu des êtres pareils : ils ont l'air de bêtes fauves. Certainement ce sont des Sarrasins; ne restons pas ici.

La duchesse Aymond sort, rêveuse, tandis que ses fils sont près de la porte.

LA DUCHESSE. Non, il n'est point de femme au monde portant cette lourde vie, il n'en est pas qui ait jamais eu autant sujet de pleurer que moi! J'avais quatre fils vaillants et redoutés, *les plus braves chevaliers* que l'on pût voir, et la fortune leur

est si ennemie, qu'ils ont été bannis de la maison paternelle par leur propre père, et maintenant ils vivent comme des déserteurs, Il n'est personne dans ce pays qui voulût les secourir, et leur père désespéré est allé, comme un insensé, chercher au loin des aventures. Me voilà maintenant abandonnée par le père et les fils ! (*Elle aperçoit les quatre frères sans les reconnaître.*) O Dieu ! mes pauvres malheureux, quels gens êtes-vous, que je vous vois si misérables et si brûlés par le soleil ? Etes-vous des païens ou des chrétiens ? vous avez sans doute besoin d'aumônes ? Si vous êtes nécessiteux, dites-le avec sincérité, et je vous secourrai au nom de Dieu, afin qu'il secourre aussi mes pauvres enfants, et qu'il les sauve des mains de leurs ennemis. — Se peut-il, ô mon Dieu ! que vous ne me fassiez pas voir mes quatre fils encore une fois avant de mourir !... — Oh ! je voudrais qu'ils fussent là, à la place de ces malheureux, dût-il m'en coûter tout ce que je possède dans ce monde !

Renaud, presque évanoui, se jette aux genoux de sa mère et se cache le visage dans sa robe. Celle-ci reconnaît son fils, et, noyée de larmes, jette un cri, lui prend la tête entre ses mains, et dit :

La duchesse. Renaud ! Renaud ! ah ! je vous reconnais ; vous êtes mon fils. C'est vous, Renaud ; voilà le petit signe que vous avez près de l'œil. Renaud, comment avez-vous pu voir ma douleur sans me dire que c'était vous ? — O mon fils ! mon fils ! où est allée la grâce de votre beau visage, maintenant si changé ?... Vous étiez une créature si belle et si forte. Renaud, oh ! le plus bel enfant sur le berceau duquel une mère ait jamais chanté ! que vous êtes pâle et maigri ! — Mais voilà aussi mes trois autres fils. Ah ! mon sang se calcine dans mes veines de compassion et de douleur en les voyant si misérables. — Mes innocents, mes pauvres innocents !... (*Elle leur prend les mains l'un après l'autre.*) Mais loués soient Dieu et la vierge Marie ! Venez, mes fils, je veux vous embrasser tous. Venez, je vous donnerai des habits, de l'argent et de l'or, car votre aspect me brise le cœur.

Renaud. Ah ! je savais bien, ma mère, que vous deviez déplorer notre absence ! Et nous aussi, nous avons eu lieu de la pleurer, car, depuis que vous ne nous avez vus, nous avons enduré bien des fatigues et des souffrances.

La duchesse. Mais qui donc a pu vous réduire à cet état ?

Renaud C'est toujours notre père qui nous a perdus. Il a tué tous nos gens sans en excepter un seul, et il nous en aurait fait autant, s'il avait pu. Nous avons vécu longtemps au milieu des forêts, ne mangeant que des racines amères; mais enfin nous nous sommes décidés à venir tous ensemble vous trouver, ma mère aimée, pour vous prier d'avoir pitié de nous et de nous donner de quoi conserver notre vie.

La duchesse. Asseyez-vous prés de cette table, mes quatre créatures chéries. Oh ! mon cœur éclate de douleur quand je songe à la fureur du duc Aymon, votre père, qui n'a ni pitié ni tendresse pour son propre sang. »

La duchesse appelle alors son intendant pour qu'il fasse servir à dîner à ses fils. Les quatre frères commencent à manger, quand, tout-à-coup, le son du cor et les aboiements des chiens se font entendre.

— C'est votre père ! dit la duchesse en se levant épouvantée.

Et c'est effectivement le duc Aymon qui revient de la chasse, qui entre et reconnaît ses enfants. On comprend d'avance toute la scène; elle est pleine de mouvement et de passions. Le duc repousse les prières des ses fils; il leur ordonne de sortir du château.

— Vous n'aurez rien de moi, je l'ai juré, répond-il à Alard qui lui demande des secours. Alors Renaud se lève, égaré par l'indignation et la colère.

Renaud. Adieu, et pour jamais, ô mon père ! Oh ! non, je ne croyais pas, vieillard, que vous fussiez un homme si dur; mais maintenant je vous connais. Mes frères et moi nous avions cru que nos têtes étaient à l'abri sous votre toit, nous avions cru que l'amour paternel vous ferait ouvrir vos bras à des fils, et vous les chassez avec de mortelles injures ! Et c'est parce que *nous avons* vengé la mort de votre frère Beuvet que vous avez

une soif si ardente de notre malheur! Mais il le fallait pourtant, mon père, car nous, nous ne sommes pas des lâches; nous voulons soutenir ceux qui sont de notre sang. Quant à vous, si vous tenez tant à faire votre paix avec l'empereur, père, envoyez-lui les quatre têtes de vos quatre fils, et vous deviendrez son favori! — Ou, s'il faut que nous périssions de misère, eh bien, venez, mes frères, sortons! — Nous nous assiérons par terre, devant la porte de cette maison, et là, les mains étendues vers les passants, nous crierons : Famine! famine! famine! et nous mourrons, appuyés contre la porte du château de notre père! Il pourra ajouter ce haut fait à l'histoire de sa vie. — — Venez, sortons, mes pauvres frères! (*Égaré et tirant son épée.*) Mais non... mon sang crie dans mes veines; il vaut mieux mourir maintenant.

Il marche sur son père le glaive à la main.

GUICHARD, *se jetant au devant de Renaud.* Frère, frère, au nom de Dieu, apaise ces transports de colère; respecte notre père; c'est notre maître, notre seigneur; il a droit de nous dire ce qu'il veut. S'il est injuste et violent, soyons obéissants et sages. Dieu et le monde nous condamneraient si nos mains s'abaissaient sur notre père.

RENAUD. Mon frère, je ne puis retenir ma rage quand je vois celui qui devrait nous soutenir, uniquement occupé à nous nuire. Mais, aussi vrai que je suis un bon chrétien, je lui ferai payer chèrement cette injustice! Oui, père dénaturé, si je repasse jamais le seuil de cette maison, je livrerai votre âme à la damnation, car je déchaînerai le ravage sur vos terres; je pendrai vos vassaux le long de vos chemins, et je vous donnerai encore une fois sujet de dire au roi que vous ne nous connaissez plus pour vos fils!

Le duc Aymon, qui a écouté sans répondre, se frappe la poitrine et pousse un long soupir.

LE DUC. O mon Dieu! ô mon Dieu! que vous me faites misérable! Vous avez raison, Renaud, et moi j'ai tort. Je n'aurais point dû vous abandonner en présence du roi; mais maintenant j'ai fait serment : je dois le tenir si je ne veux passer pour traître et parjure. Mais, pour remplir mes devoirs de chaque côté, voici

ce que je veux faire. Vous, ma femme et leur mère, donnez à ces enfants toutes sortes de secours ; de l'or, de l'argent, des vœux ; je les ai bannis, mais vous n'êtes pas liée par ma promesse. Adieu, mes fils, et puissé-je vous revoir ! Je retourne à la chasse et vous laisse à votre mère. Bonne fortune à vous, Renaud, à vous tous, mes enfants ! Ah ! pourquoi ne faites-vous point votre paix avec le roi !...

Il sort.

Pendant toute cette scène, d'une si antique simplicité, l'attention de la foule avait été profonde. Les femmes pleuraient, et au moment où Renaud tire son épée contre le vieux duc Aymon, un petit garçon, qui était près de moi, s'était levé tout éperdu, et s'était écrié :

— *Chesus ! ho zad, Renod !* (Jésus ! votre père, Renaud !)

Et ce cri naïf avait attendri tout le monde.

Le troisième acte était fini ; quand les acteurs eurent disparu, je me détournai vers Jacques Riwal :

— C'est bien beau, cette scène ! lui dis-je.

— Oh ! c'est l'autre acte qu'il faut voir, monsieur ! me répondit-il ; c'est dans l'autre acte que Renaud tue le plus de seigneurs du roi.

Cependant, les quatre fils Aymon, après avoir levé des troupes et s'être joints à Mogis, qui leur amène une armée, se mettent en campagne. En passant par la Gascogne, ils secourent Yon, roi de ce pays, contre Borgon, chef sarrasin, qui *considérant que les blés étaient grands et que les coursiers trouvaient à brouter sur la terre de Gascogne*, avait fait une chevauchée jusqu'à Bordeaux. Yon, sauvé par les quatre fils Aymon, leur prouve sa reconnaissance en donnant sa sœur Claire en mariage à Renaud, et lui permettant de bâtir le château fort de Montauban, où il se retire avec ses trois frères. Mais bientôt on apprend que Charlemagne donne une

course de chevaux, afin de trouver un coursier digne de son neveu Roland. La couronne d'or de l'empereur doit être le prix du vainqueur. Renaud part pour Paris avec Bayard. Il remporte le prix, et quand Charlemagne lui propose d'acheter son cheval, il lui répond :

— Si vous avez besoin d'un coursier pour porter votre neveu, cherchez-en un autre, Charles, car vous n'aurez pas le mien quand vous me le payeriez avec la prunelle de vos yeux. Moi aussi j'ai besoin d'un bon cheval, car je suis Renaud et celui-ci est Bayard. J'ai gagné votre couronne; je la ferai monnayer pour payer les soldats avec lesquels je vous ferai la guerre, à vous et à vos barons.

Dans la légende Renaud dit seulement :

— Cette couronne est un gage précieux; je veux la garder, et ferai mettre l'escarboucle au plus haut de la tour de mon château, pour servir de fanal aux passants.

Quelle différence ! Combien le héros du drame breton l'emporte en énergie ! Combien son insulte est plus audacieuse et plus poignante pour l'empereur !

Charlemagne, furieux, lève encore une armée et vient assiéger Montauban ; mais les quatre fils Aymon le défont dans une sortie, pillent le camp, enlèvent le dragon que Roland a placé sur sa tente, pour la distinguer, et en parent les girouettes du château.

Dans l'acte suivant, Charlemagne, désespérant de réduire les quatre fils Aymon par la force des armes, se résoud à les prendre par trahison. Il menace le roi Yon de lui ôter sa couronne, s'il ne réussit à les livrer, et celui-ci en fait la promesse. En conséquence, le prince gascon annonce à Renaud qu'il a réussi à faire sa paix avec le roi de France, et qu'il n'a qu'à se rendre avec ses trois frères dans les plaines de Vaucouleurs, chacun d'eux

n'ayant que son épée et portant des branches vertes dans la main. Là, ils doivent trouver le roi et les douze pairs de France qui les recevront à merci. Les trois frères de Renaud font quelques objections, et semblent craindre une trahison; mais celui-ci les décide à le suivre, et ils partent tous les quatre, accompagnés de plusieurs comtes de la cour du roi Yon. Le jour est beau, la campagne est verte, les oiseaux chantent dans l'air, et la chevauchée s'avancent vers Vaucouleurs. Cependant un fatal pressentiment semble peser sur tous ceux qui sont là; tous marchent le front baissé et l'air soucieux. Renaud dit tout bas :

— Vierge Marie, sauvez-nous de mort subite et de trahison.

Puis, se tournant vers ses frères :

— Mais vous êtes tristes, mes frères; oh! chantez, je vous en prie. »

RICHARD. Vous le voulez, Renaud? chantons alors, mes frères, chantons ensemble pour obéir à Renaud.

A nous tous joie, mes frères,
Nous allons à Vaucouleurs
Pour finir la guerre,
La guerre qui est cause que beaucoup d'hommes meurent.

Bénédiction de Dieu, du fond du cœur,
Bénédiction de Dieu au roi Yon,
Car c'est lui, c'est lui seul
Qui a jeté la paix entre l'empereur et nous.

ALARD. Ah! chantez, Renaud, chantez pour nous, car nous ne pouvons trouver l'expression joyeuse qui réjouit l'âme; chantez, Renaud, si vous voulez que nous croyions qu'il n'y a pas de trahison.

RENAUD. Écoutez donc, mes frères, écoutez,

Oh ! que ce jour a de joie pour moi !
Voilà le moment de la paix, il est arrivé ;
Quand la paix sera conclue avec le roi de France,
Adieu souffrances, adieu chagrin !
Malheur à vous, païens, ennemis de la foi !
A vous désormais tous nos coups, contre vous toutes nos lances,
Quand la paix sera conclue du fond du cœur
Entre le roi de France et les enfants d'Aymon.

GUICHARD. Quelle est cette grande lande que je vois ? Mes frères, sommes-nous arrivés à Vaucouleurs ?

LE COMTE ANTON. C'est ici qu'on vous a donné rendez-vous.

ALARD. Regardez les immenses garennes, je suis terriblement inquiet ; j'ai beau regarder, personne ne vient.

GUICHARD. Je ne vois non plus personne au loin ; retournons, mes frères, retournons sur nos pas, et ne nous arrêtons pas plus longtemps ici.

LES COMTES. Chevaliers, il faut encore attendre ; tout à l'heure le roi va venir.

RENAUD *aperçoit la bannière de Fouquet, et entend le son des trompettes.* Malheur à nous, mes frères ! il y a trahison, car je vois la bannière de Fouquet de Morillon, et, au haut de la grande lande, est Oger le Danois. Mes frères, nous sommes venus mourir ici !

ALARD. Renaud, misérable Renaud, se peut-il que vous nous ayez trahis ? Nous sommes vos pauvres frères, Renaud, nés du même père et de la même mère !

GUICHARD. Il avait tant envie de nous vendre, qu'il nous a lui-même conduits ici !

RICHARD. Allons ! Alard et Guichard, à moi ! et nous laverons nos mains dans la poitrine du traître.

Ils s'élancent sur Renaud, qui les regarde en pleurant, sans faire un mouvement.

RENAUD. Oh ! Dieu ! mes frères, et vous l'avez cru, et vous avez pu le croire ! que moi j'ai voulu vous trahir !... Ah ! si cela est, dites à la terre de m'engloutir sur l'heure ! Mes pauvres frères, que vous êtes insensés ! hélas ! mon sort ne sera ni plus doux ni pire que le vôtre ! (*Se tournant vers les comtes.*) Ecou-

tez, comtes d'Anjou, de Monbandel, d'Anton, vous avez été députés par le roi Yon pour nous conduire ici avec un sauf-conduit; on nous trahit, vous devez nous secourir!

Le comte Anton. Nous n'avons d'autre mission que de vous conduire dans ce lieu. Peu nous importe tout le reste. Débrouillez vos cartes comme vous l'entendrez, nous nous en retournons.

Renaud. Ah! scélérats, lâches et poltrons! vous étiez dans la trahison; je sais bien qu'il me faudra mourir, mais vous mourrez auparavant. A l'œuvre! Richard, Alard, tuons chacun le nôtre.

Richard. Il ne faudra pas beaucoup me prier pour cela! (*Ils tuent les trois comtes.*) Nous étions de grands fous, mes frères, de croire que Renaud nous avait trahis! Maintenant je vois bien qu'il est avec nous, puisqu'il nous venge des traîtres.

Renaud. Hélas! mes frères, mettons-nous à genoux, demandons pardon au créateur du monde et prions-le d'avoir pitié de notre âme, car je vois qu'il faudra mourir. (*Tous quatre se mettent à genoux, Renaud dit :*) Trinité adorable! regardez avec pitié quatre chevaliers chassés de leur patrie, et que l'on veut tuer au milieu de leurs péchés. Jésus, mon Dieu! faites-nous encore la grâce de sauver notre vie, que nous puissions faire pénitence, et que nous soyons dignes d'entrer dans votre paradis. (*Les quatre frères se relèvent.*) Maintenant que nous avons recommandé notre âme au Tout-Puissant, prenons congé l'un de l'autre. — Mes frères, mes pauvres frères, je vous dis adieu du fond du cœur, je vous embrasse pour la dernière fois. Puissions-nous, après notre mort, nous retrouver ensemble dans le ciel? (*Ils s'embrassent.*) Et maintenant que nous sommes prêts à mourir, attendons avec courage notre ennemi. Qu'on ne dise pas que les âmes des quatre fils Aymon étaient logées dans des peaux de lâches.

Ici la mêlée commence, les défis et les coups se cherchent, se croisent, se répondent; mais les quatre fils Aymon sont séparés par le choc des assaillants, et Richard, tombe expirant, frappé d'un coup terrible par *Gannelon*, qui s'écrie :

— Un de moins ! puisque Richard, le plus brave d'entre eux, est mort, nous aurons bientôt les autres.

Mais Richard se relève et dit :

— Ne te réjouis pas tant, Gannelon, ma mort t'aura coûté cher. Puisque je meurs, il faut que tu meures aussi, sang pour sang, vie pour vie.

Et il lui plonge son épée dans le cœur ; puis, retombant à genoux, il se penche en souriant sur le cadavre de son ennemi, et dit.

— Te voilà soldé, traître ; si je suis presque mort, toi, tu es mort tout à fait.

La chronique française ne contient rien de pareil.

« Richard, dit-elle, se leva, tenant son ventre d'une main, l'épée de l'autre, et en lâcha un coup si rude sur son ennemi, *qu'il le fendit comme un cochon*, et se recoucha, car il perdait beaucoup de sang. »

Malgré le beau coup d'épée de ce Richard, nous préférons celui du drame breton ; ici, Richard, au lieu de se coucher, regarde son ennemi, et rit de le voir mort avant lui.

Cependant Renaud, lancé dans la mêlée, n'a rien vu de ce qui s'était passé ; mais tout-à-coup, n'apercevant plus son jeune frère, il s'arrête et s'écrie :

Où est Richard ? mes frères, où est Richard ? Si nous l'avons perdu, malheur à nous ! c'était le plus vaillant de nous tous ; s'il est pris, il faut que nous mourions.

GUICHARD. Hélas ! je le vois là-bas, étendu sur la terre ; je crains qu'il n'ait succombé ; il est baigné dans son sang.

RENAUD, *courant à Richard*. Fortune horrible ! Oh ! quel malheur ! — Mon frère ! mon frère, oh ! ils vous ont blessé mortellement.

RICHARD, *retenant avec ses deux mains ses entrailles*. Vous

le voyez, Renaud, je ne pourrais vivre quand même mon âme serait de fer. Mes entrailles sont dans mes mains. Mais celui qui m'a mis dans cet état a reçu sa récompense. C'est le superbe Gannelon qui m'a frappé à mort. (*Souriant.*) Regarde, frère, il est là sous mes talons.

RENAUD. Ah! noble chevalier, le délire me vient en vous voyant ainsi égorgé. O mon frère, mon bien-aimé frère! si je pouvais souffrir à ta place, que je le ferais avec joie! Abandonne-toi, mon frère, à mes bras, que je te porte sur ce rocher; l'air te ranimera, et nous attendrons là qu'une mort cruelle ait séparé les quatre fils Aymon.

Les quatre fils Aymon sur le rocher.

ALARD. Les voilà qui reviennent à l'assaut. Hélas! Renaud, je crains bien qu'il ne faille nous rendre. J'ai une blessure cruelle, et Richard va mourir. Vous n'êtes plus que deux capables de résister; moi, je sens mes jambes qui fléchissent.

RENAUD. Ai-je bien entendu, mon jeune frère Alard!... Veux-tu qu'on te croie un bâtard! car tu n'es pas mon frère légitime, si tu as peur, Alard!

RICHARD, *se soulevant sur ses genoux.* N'est-ce pas de nous rendre que parle Alard? Oui, si vous voulez être pendus demain! Renand, mon frère, prenez dans ma poche ce mouchoir, faites-m'en une ceinture, que mes entrailles ne perdent pas ainsi, et j'irai encore au combat jusqu'à la fin. Pendant qu'il y aura un reste de vie dans ces membres, ils ne vous manqueront pas.

RENAUD. Oh! bénie soit l'heure où vous êtes né, Richard! — Entends-tu, Alard? Celui-ci est mon frère!

ALARD. Le combat donc, le combat! moi aussi je le veux, maintenant.

Le combat recommence en effet, et les quatre fils Aymon vont succomber, lorsqu'ils sont secourus par Mogis, qui arrive avec une armée. Ils retournent à Montauban, et le roi Yon, craignant leur colère, se sauve déguisé en moine. Mais il est pris par les troupes de *Charlemagne,* qui veulent le punir de ce qu'il n'a point

réussi à livrer les quatres frères, comme il l'avait promis. Renaud, en apprenant cette nouvelle, oublie, avec une générosité toute chevaleresque, les sujets de plainte qu'il a contre son beau-frère ; il attaque les troupes du roi et délivre Yon. Son frère Richard est pris dans la mêlée.

Quand le sixième acte commence, Richard va être pendu à Montfaucon par Ripus, le seul des seigneurs qui ait voulu accepter une pareille mission ; mais Renaud accourt avec une troupe nombreuse, et pend Ripus à sa place. Richard prend alors les vêtements de Ripus et se présente à Charlemagne qui lui dit :

— Approchez, Ripus ; vous avez fait une chose qui me plait, et comme je suis roi de France, je vous en récompenserai. Approchez, que je vous embrasse.

RICHARD. N'approchez pas trop, empereur, car je ne veux point agir en traître. (*Il arrache son casque.*) Je suis Richard, votre plus mortel ennemi. Ripus est resté à Montfaucon à ma place, et je suis venu ici exprès pour vous le dire.

Charlemagne s'écrie et appelle ses chevaliers. A l'instant Richard sonne du cor, Renaud paraît avec Mogis ; ils livrent un grand combat, et les quatre fils Aymon se retirent après avoir tué bon nombre des soldats du roi. Mais Mogis, qui est resté en arrière, est fait prisonnier. L'empereur veut le tuer sur-le-champ, et il ne consent qu'avec peine à retarder son supplice jusqu'au lendemain ; encore exige-t-il de lui la promesse qu'il ne cherchera pas à s'échapper ; Mogis répond *qu'il ne partira pas sans lui dire adieu.*

Le roi le fait enchaîner au pied de son lit, puis il se couche. Aussitot Mogis jette sur lui un enchantement, ainsi que sur la cour. Tous s'endorment d'un profond sommeil. Alors Mogis appelle l'enfer à son secours ; ses

chaînes tombent à ses pieds ; il se lève en se secouant et en étendant les bras.

Mogis. Oh ! oh ! me voilà gaillard ! il faut que je joue un tour à Charles et à ses pairs. Quant à dérober, autant vaut-il que ce soit beaucoup que peu. Je n'en serai pas moins, dans tous les cas, un voleur. Puisque j'y suis, j'y suis : roi, princes et barons, aucun n'y échappera. (*Il prend la couronne, le sceptre du roi, et les épées des douze pairs de France.*) Maintenant me voilà bien fourni en épées. Allons, courage, Mogis ; tu allais être pendu... et je te couronne ! (*Il pose la couronne de Charlemagne sur sa tête, s'approche ensuite du roi, et le heurte du pied.*) Je m'en vais, Charlot, roi de France ; mais n'allez pas prétexter cause d'ignorance, et dire que je n'ai pas pris congé de vous. Votre serviteur, bonjour, petit Charles, et dormez à votre aise. Je crois que tantôt, quand vous vous réveillerez, vous serez un peu étonné.

Charlemagne se réveille, et désespéré, il envoie des messagers à Renaud pour lui proposer la paix, s'il veut livrer Mogis et lui rendre sa couronne. Renaud refuse la première demande et accorde la seconde. Il se présente ensuite au camp de l'empereur pour tâcher de l'apaiser, et propose de combattre contre tel adversaire qu'on voudra lui opposer. Roland accepte le défi. Les deux chevaliers joutent longtemps avec des chances égales ; mais un orage et l'obscurité les séparent. Alors Mogis, au moyen de son art magique, pénètre la nuit dans la tente du roi, l'enlève tout endormi, et le transporte à Montauban. Les frères de Renaud veulent tuer l'empereur, mais Renaud se jette à ses pieds.

Renaud. Empereur, encore une fois, je vous en supplie, recevez-moi en grâce, ainsi que mes frères, et je vous promets pour jamais foi et obéissance.

Charlemagne. Renaud, vous vous êtes étrangement trompé

si vous avez cru que je serais plus facile à vos prières parce que je suis en votre pouvoir. Jamais vous n'aurez de paix de moi.

RENAUD. Eh bien, Charlemagne, puisque ne veux pas de paix avec nous, tu es libre.

Et il baisse le pont-levis de Montauban pour faire sortir le roi sain et sauf. Celui-ci continue le siége et affame le château. Bientôt les quatre fils Aymon sont réduits à la dernière extrémité. Leur père, qui est dans l'armée des assiégeants, les prend en pitié, et il se sert des machines de guerre pour leur lancer des vivres, au lieu de pierres et de traits. Charlemagne le découvre et en fait d'amers reproches au duc Aymon ; la réponse de celui-ci est admirable :

— Empereur Charlemagne, je ne m'excuserai pas : il est naturel à l'eau de mouiller, à l'air de refroidir, au feu de réchauffer ; il est aussi naturel au père d'aimer ses enfants. Le cri du sang ne peut se taire, ô roi ! Je vous le déclare donc devant ces princes, quand vous sépareriez ma peau de mes chairs vivantes, jamais désormais je ne ferai aucun tort à mes fils.

CHARLEMAGNE. Allez, duc Aymon, allez retrouver votre femme, et dites-lui que vous n'avez plus d'héritiers ; car d'ici à peu de jours vos quatre fils auront vécu.

Cependant ceux-ci font mentir la prédiction de Charlemagne, car ils se sauvent, sur Bayard, du château de Montauban, et se réfugient à Dordonne, dans la maison de leur père. Ils y sont de nouveau assiégés par l'empereur, qui finit par être abandonné de tous ses seigneurs, et forcé de recevoir les quatre fils Aymon à merci. Renaud s'engage à faire un pèlerinage en Palestine pour expier ses fautes envers le roi, et il part vêtu en pélerin.

Là finissait la tragédie bretonne ; elle n'avait pas suivi la légende plus loin.

Après de longs applaudissements, la foule se retira. Je la regardai sortir, assis et pensif.

La nuit commençait à tomber. Le soleil, qui descendait à l'horizon, ne laissait plus voir que les derniers plis de sa pourpre nuageuse, et la lune montrait son pâle croissant perdu dans l'océan du ciel, comme une nacelle enflammée. Le champ qui avait servi de théâtre était vide. J'entrevoyais seulement au loin les blanches silhouettes de quelques jeunes paysannes qui se perdaient dans l'ombre : j'entendais encore leurs rires frais et moqueurs qui m'arrivaient par rafales ; cela dura quelques minutes, puis tout se tut !...

Alors je demeurai perdu dans l'immense solitude qui m'entourait, je contemplais, avec une indicible rêverie, les toits aigus des manoirs qui pointaient dans la campagne ; j'écoutais le son des conques des bergers, les tintements des cloches des paroisses, un vieux air murmuré sur la montagne, et au milieu de toute cette nature confuse, ineffable, il me sembla que je me réveillais d'un songe. Je crus m'être endormi sur quelque livre de chevalerie, et avoir rêvé une histoire de la Table-Ronde. Je cherchai autour de moi mes paladins, mes enchanteurs, mes prêtres, mes empereurs, tout ce vieux monde de croyances et de romanesques entreprises, de naïves amours et d'énergies surhumaines !... Mes yeux, en se baissant, tombèrent sur le farouche Jacques Riwal, qui, penché sur son bâton, me regardait. Cette vue me réveilla et m'émut, comme si la réalité se fût personnifiée devant moi et m'eût touché du doigt. En sortant du moyen-âge, et encore debout sur le seuil du passé, je me trouvais face à face avec le présent : — la république en sabots, appuyée sur son rude *pen-bas*, et attendant !

CHAPITRE V.

DRAMES.

§ I. — Introduction. — Sainte Triffine.

Il nous reste à parler de la tragédie légendaire de *Sainte Triffine* que nous avons promis de faire connaître ; mais ici, nous l'avouons, notre embarras devient extrême. Après les deux drames longuement raçontés par nous, dans les chapitres précédents, nous craignons de fatiguer le lecteur par la répétition des mêmes formes et la monotonie de notre analyse louangeuse. L'intérêt que nous inspirent ces œuvres bretonnes ne nous aveugle pas à un tel poiut, que nous espérions le faire partager à tous. Outre la prévention patriotique, il y a pour nous, dans ces drames, un charme qui n'existe point pour tout le monde. Au milieu de notre prose flasque et sans couleur, nous entendons encore l'accent biblique du vers breton, nous entrevoyons l'original à travers notre pâle traduction, et la phrase française nous frappe comme le ferait une note qui nous rappellerait un chant de nourrice ou quelque romance rattachée à de doux souvenirs. Malheureusement, ce charme n'existe que pour nous seul. Notre traduction ne réveille aucun souvenir chez la plupart de nos lecteurs ; elle ne leur reflète pas une nature spéciale et aimée, tous les usages, toute la foi, toutes les habitudes d'un peuple fraternel ; elle no

leur apporte ni ce parfum d'ajoncs en fleurs et de blé noir, ni ce tintement des cloches de village, ni ces bruissements de la marée sur nos grèves, ni ces modulations mélancoliques des trompes d'avoines de nos pâtres, sur les montagnes bleues du pays. Si nos études sur les poésies celtiques ont éveillé quelque intérêt, nous devons l'attribuer au mouvement de curiosité et de surprise qu'a dû exciter, au premier moment, une littérature aussi inconnue, aussi singulière et aussi touchante; mais ce sentiment, nous craignons qu'il ne soit déjà épuisé, et que notre Bretagne ne produise l'effet de ces enfants présentés par leurs parents à des étrangers, et qui, après les avoir amusés un instant par leurs gracieux caprices, les fatiguent bientôt.

Cependant nous avons à cœur de compléter ce que nous avons dit du drame breton, et la tragédie de *Sainte Triffine* diffère si essentiellement de celles que nous avons déjà analysées, elle est si spéciale par son sujet, par son exécution, si supérieure de style et de logique, qu'il nous a semblé impossible de la passer sous silence.

Jusqu'ici on n'a vu, dans le drame celtique, que l'expression âpre et dure de la passion. *Saint Guillaume* et *les Quatre Fils Aymon* sont deux inspirations sauvages où les sentiments suaves n'apparaissent que par accident, comme un rayon de soleil dans un ciel d'hiver. Ce qui fait le fond de ces deux compositions, c'est une sorte de rusticité fauve, mêlée aux élans énergiques de la piété. Après ces pièces il restait à formuler l'expression élégiaque de la passion dans un cœur à plus tendre épiderme que celui du comte de Poitou et de Renaud. Les âmes humaines ont deux sexes comme les corps; les tragédies bretonnes ne nous en ont encore montré que de

mâles et de fortes, l'âme féminine reste à peindre : c'est celle que l'auteur de *Sainte Triffine* s'est efforcée de révéler dans son œuvre.

Avez-vous trouvé quelquefois, dans votre vie, une de ces femmes pieuses qui passent leurs jours entre un mari égoïste, des enfants malades, et les gênes du ménage, sans qu'un soupir tombé de leurs lèvres, sans qu'une ride plissée sur leur front protestât contre leurs souffrances? Véritables *vases d'élection* où rien n'aigrit, où les pensées et les sentiments tombent, ainsi que la rosée dans le calice des fleurs, sans y laisser d'amertume ni de lie. Si vous n'en avez pas rencontré de telles, du moins vous en avez rêvé. Eh bien! ainsi est Triffine, épouse d'Arthur et reine de Bretagne; Triffine, la pauvre jeune fille d'Hibernie, poursuivie par le démon, dans la personne de son frère Kervoura; Triffine, qui passe par toutes les hontes, par toutes les terreurs, par toutes les souffrances, et qui reste tendre, douce jusqu'à la fin. Et ne croyez pas que cette céleste résignation lui vienne d'insensibité. La jeune fille d'Hibernie aime les beaux vêtements, les pages à toques bleues et les crucifix d'or. Elle aime à s'asseoir aux pieds de son noble époux, sa tête blonde bercée sur ses genoux; elle aime la vie, car, près de mourir, elle pleure, elle crie à Dieu son effroi, elle lui dit :

« Mourir! mourir d'une mort violente! mais vous ne savez donc pas ce que c'est que mourir, Seigneur! »

Connaissez-vous rien de plus éperdu que ces paroles adressées à Dieu : *Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que mourir, Seigneur!* Et plus tard, à genoux sur l'échafaud, elle étend encore ses bras vers les jeunes filles qu'elle voit dans la foule, et leur dit :

« — Adieu, jeunes filles! adieu, heureuses jeunes filles! dans

votre joie de vivre, n'oubliez pas Triffine que les verres mangeront dans sa fosse; adieu à tous ceux qui sont ici!... Il en est un surtout à qui je dis trois fois adieu, je l'attendrai dans le ciel. »

Et Arthur, à qui elle adressa ces mots, est là, vis-à-vis; il est venu pour voir sa tête rouler à terre, et elle ne lui en veut pas, elle l'aime toujours, elle lui a dit :

« — Je meurs sans colère, car c'est vous qui me faites mourir; je meurs sans regrets, car vous ne m'aimez plus! »

Cela n'est-il pas beau et déchirant? Ne trouvez-vous point que cette Triffine est parente de Desdemona? qu'elle n'est ni moins dévouée, ni moins mélancolique, ni moins belle à voir mourir? Kervoura, par exemple, ne vaut pas Othello ; Kervoura n'est qu'un plat tyran de mélodrame ; mais aussi ne remplit-il, dans le drame, d'autre office que celui d'un pilori auquel on attache la victime qui nous intéresse ; Kervoura est le poignard qui tue ; c'est Triffine seule qui fournit le sang et les larmes.

Aux amateurs de mythes, nous pourrions dire que Triffine personnifie la femme bretonne, soumise, pieuse, façonnée au joug de l'homme, et prenant la vie avec résignation, comme une épreuve où tout ce qui n'est pas douleur est une grâce ; mais telle n'a point été la pensée de l'auteur. Triffine est une idéalité trouvée entre le paradis et la terre, dans le monde de la poésie, par quelque candide imagination armoricaine. C'est la jeune captive de Chénier, *qui pleure et espère, et qui plie et relève la tête au noir souffle du nord.*

Quant au drame d'où se détache cette touchante figure, il était fourni par les légendes. C'est une histoire comme toutes nos histoires bretonnes, où l'on trouve un enfant miraculeux, des pirates du nord que le ciel frappe de paralysie, et un évêque avec lequel Dieu entretient une correspondance suivie. Encore, dans *Sainte Triffine*,

Jésus-Christ ni la Vierge ne viennent-ils dénouer la pièce. L'auteur savait sans doute son Horace :

> Nec deus intersit, nisi dignus vindice nodus
> Inciderit.

Le jugement de Dieu suffit pour tout éclaircir et tout mettre à sa place. Ce dénoûment, du reste, n'est pas dépourvu de grandeur ; c'est un beau spectacle que cet enfant frappant de son glaive un homme fort et posant son petit pied sur la tête du méchant, en proclamant l'innocence et la sainteté de sa mère. Il y a là un dramatique commentaire des mots de l'Écriture : Dieu seul est fort ! Le plus grossier Celte devait les comprendre en voyant ce vengeur de douze ans, debout près du cadavre de Kervoura.

Mais le récit du drame de *Sainte Triffine*, présenté simplement et sans réflexions, fera comprendre tout le charme de cette composition. Nous allons le donner ici en le plaçant dans son cadre et en faisant revivre, autant que nous le pourrons, l'époque pour laquelle il fut composé. Peut-être, posé ainsi devant son siècle et entouré de son atmosphère, fera-t-il mieux ressortir ses simplicités ravissantes. Ce sera d'ailleurs, pour nous, une nouvelle occasion de faire connaître un coin de cet immense poème qu'on nomme la Bretagne. Jusqu'à ce qu'elle ait trouvé son Michel-Ange pour la peindre en pied, sur une toile à sa taille, il faut s'en tenir aux études qui peuvent la faire connaître en détail.

§ II. — Une réunion de poètes bretons au seizième siècle.

Le quinzième jour du mois de décembre de l'année 1530 fut un des plus froids qu'on eût vus, de mémoire d'homme,

à Bréhand-Loudéac, petite ville de la province de Bretagne. La neige, qui couvrait la terre depuis huit jours accomplis, avait tellement refroidi l'air, qu'à moins d'affaires pressantes, nul bourgeois ne quittait la maison, et toutes les rues étaient désertes. Quant aux grands chemins, on n'y voyait plus ni colporteurs, ni étrangers, ni soudards. On apercevait seulement, de temps en temps, dans les campagnes, un prêtre qui allait porter le viatique, un capucin faisant la quête dans les fermes, ou quelques jeunes gentilshommes vêtus de bon drap fourré, qui chassaient dans les bruyères. Mais les paysans avaient abandonné tous leurs travaux. A peine si l'on en rencontrait quelques-uns de loin en loin, allant à la ville ou en revenant, par nécessité ; et encore c'était pitié de les voir marcher le long des sentiers, les deux mains sous leurs aisselles, les jarrets pliés, cherchant le côté de la route où le soleil montrait sa lumière sans chaleur, et si grelottants, si transis, si resserrés dans leur sentiment de froid, qu'ils passaient devant les calvaires sans découvrir leurs têtes ni faire le signe de la croix.

Comme nous l'avons déjà dit en commençant ce chapitre, le quinzième jour de ce mois de décembre le froid s'était encore accru par une bise mêlée de givre. Aussi chacun était-il rentré de bonne heure, et, à la tombée de la nuit, toutes les portes étaient fermées, tous les châssis de toile écrue (qui, à cette époque, tenaient encore lieu de carreaux), avaient été baissés et les volets rabattus par-dessus. On eût dit la ville entière endormie ou morte, sans les rumeurs qui sortaient des habitations, et les clartés qui passaient entre les jointures des croisées.

Une maison surtout, située au milieu de la principale rue de Loudéac, se distinguait par la lumière qui brillait

à travers sa fenêtre sans volets et par les éclats de rire qui en sortaient fréquemment. Cette maison était celle de la veuve Flohic, qui tenait, à cette époque, l'auberge la plus achalandée de l'endroit. Une enseigne suspendue au-dessus de la porte, à côté d'une touffe de gui, avertissait les passants et les étrangers de sa destination. La veuve Flohic avait fait peindre sur cette enseigne Jésus-Christ en habit complet de gentilhomme, et l'épée au côté, montant au ciel, soutenu par deux anges. Au-dessus on lisait, en breton : *A la Résurrection de notre Sauveur ;* et plus bas, également en breton : *Dinée des voyageurs à pied : quatre sols : Couchée des voyageurs à pied : six sols.* Au haut de l'enseigne était écrit : *Auberge par la permission du roi et du parlement.*

Or, dans une salle basse de la taverne de *la Résurrection*, cinq buveurs se trouvaient, ce soir-là, joyeusement attablés près du feu, ayant chacun devant eux un *pichet* en faïence rempli de cidre nouveau. Le peu d'élégance de leur costume, uniquement composé de berlinge et de gros drap, n'aurait pas suffisamment indiqué leur condition à une époque où beaucoup de gentilshommes bretons conduisaient la charrue en habit de toile et l'épée au côté ; mais l'absence de celle-ci prouvait clairement qu'aucun d'eux n'appartenait à la noblesse. C'était en effet une réunion des gens du peuple, mais d'autant plus digne d'être observée, que ces cinq hommes résumaient alors toute la littérature du pays : les quatre plus grands poètes de la Bretagne se trouvaient là.

Le plus vieux d'entre eux, Ivon Troädec *(Ives aux grands pieds)*, était un *sonneur* [1] renommé dans les

(1) Musicien.

pays de Goëlo et de Tréguier. Il passait pour maître consommé dans l'art du *bigniou* et du hautbois. Nul ne savait comme lui conduire un branle, et sa présence seule donnait de l'éclat à un *pardon* ou à une *aire* neuve. Il était également recherché dans les châteaux, où il passait souvent des semaines entières, pendant l'hiver, jouant du rebec et donnant le bal à la jeune noblesse. Outre sa réputation musicale, il avait encore acquis une grande célébrité comme *rimeur;* on citait de lui une foule de *guerz* populaires qui se chantaient à tous les fours et à tous les moulins de la vallée. Ivon Troüdec était un vieillard joyeux et sensible, une espèce d'Anacréon de bourgade, dont l'âme sans fiel débordait dans de gracieuses compositions. Sa figure, grotesquement curieuse, portait l'empreinte de ce caractère bienveillant, dépourvu d'écorce et d'angles, qui l'avait rendu le bienvenu de tout le monde.

Le voisin qu'il avait à ses côtés formait avec lui, au physique comme au moral, le plus entier et le plus frappant contraste. C'était un homme dont l'extérieur annonçait une vigueur peu commune. Il était petit, mais large, anguleux, massif; on eût dit un buste d'Hercule soudé aux courtes jambes d'un Lapon. Ses cheveux roux tombaient en désordre sur un vaste front épanoui, tandis que ses traits confus rappelaient une esquisse grossièrement indiquée par le fusain d'un dessinateur habile. Or, ce petit homme à figure sauvage n'était autre que Ian Abalen, autrefois soudard du comte de Rieux, établi, depuis quelques années, à Bréhand-Loudéac, comme fourbisseur d'armes, et auteur du fameux drame des *Quatre fils Aymon.*

Vis-à-vis étaient asssis deux autres buveurs. L'un était Per Coatmor *(Pierre du bois de la mer)*, beau jeune

homme, tout triste et tout pâle de son génie, qui n'avait pu se faire prêtre parce qu'il était serf, et qui jetait sa douleur dans des *sônes* qui faisaient pleurer les jeunes filles aux veillées. L'autre, déjà vieux, portait un costume si particulier qu'il mérite une courte description. Une robe arménienne, faite de gros drap et doublée de peaux de lapin, l'enveloppait tout entier. Il avait pour coiffure une toque également garnie de fourrures, et sa longue barbe blanche descendait jusqu'à sa poitrine. De sa poche sortait à demi une longue écritoire de cuir, et à sa ceinture était suspendu un livre à couverture de bois et à garniture de fer, sur lequel était gravé le cachet distinctif adopté par lui et qui était un *Saturne armé de sa faux*, avec cette légende : *Virtus hanc aciem retundit.* A ces signes, il était facile de reconnaître Jacques Colinée, élève du célèbre Henri Estienne, et l'inventeur des lettres italiques. C'était le *maître ès arts d'impression* de la cité de Loudéac, et le livre qu'il portait à sa ceinture était le fameux Testament grec in-8°, dont il avait lui-même gravé et fondu les caractères, qu'il avait composé, imprimé, corrigé, annoté et relié, car, à cette époque, l'imprimerie n'était pas seulement une industrie ; c'était, à la fois, un art, un métier, une science. Il fallait réunir dans sa seule personne l'érudition de dix de nos savants, l'adresse de cent de nos ouvriers. Aussi était-ce plus qu'une profession, c'était comme une franc-maçonnerie ; quelque chose de mystérieux et d'effrayant pour le vulgaire, qui, ne pouvant comprendre tant de patience, de travail, d'intelligence, criait à la sorcellerie devant le noir appareil inventé par Guttenberg.

Enfin, plus bas que les quatre personnages dont nous venons de parler, sur un escabeau à trois pieds, un idiot était accroupi dans l'attitude ramassée et tout animale

habituelle aux êtres atteints d'une débilité mentale. Les traits d'Olivier Morvan n'avaient point cependant le caractère d'une imbécillité native. A ce front chauve et ouvert, à cette tête amincie vers la partie postérieure, à ces yeux dilatés, mais longs et délicats, à cette régularité affaissée de tous les muscles de la face, il était facile de reconnaître une nature primitivement noble et belle. Morvan, en effet, était tombé dans la vie, tout calciné de passions, et brûlant comme un métal en fusion; mais pour n'avoir point rencontré le bon côté du moule, il s'était trouvé faussé, et était devenu ce je ne sais quoi, tenant le milieu entre l'homme de génie et l'idiot; type à moitié effacé, qui faisait mal à voir et jetait l'esprit dans une sorte d'inquiétude. Il avait voulu d'abord entrer dans les ordres, mais ses excès l'avaient fait expulser des écoles. Alors il s'était livré aveuglément aux déréglements les plus frénétiques. Ballotté entre ses appétits de brute et ses scrupules de chrétien, il s'était jeté tour à tour dans les désordres et les repentirs; il s'était fait soudard, pillant les campagnes du Léonais, forçant les femmes, incendiant les fermes; puis on l'avait vu, deux mois entier, au haut du *Menez-Brée*, dans une grotte humide, couché sur la pierre, et criant ses remords à Dieu. De si monstrueuses prodigalités d'imagination, de sensibilité, d'intelligence, l'avaient épuisé; il s'était trouvé conduit, jeune encore, à cette sorte d'hébétation dans laquelle il croupissait alors, et que traversaient à peine de temps en temps quelques lueurs de son énergie d'autrefois. C'était vers l'âge de vingt-deux ans, et dans une ces crises qui secouèrent tant de fois sa vie, qu'il avait composé l'étrange drame de *Saint Guillaume*, qui avait eu dans le pays un succès immense, et que toute la Bretagne était venu voir à Guingamp, où on l'avait représenté

Mais Olivier Morvan n'était plus, au moment où se passe la scène que nous décrivons, qu'un pâle fantôme de lui-même. Incapable de tout travail, il avait songé à tirer profit de la beauté de sa voix, et il s'était fait recevoir chantre de la paroisse de Bréhand-Loudéac. Ce n'était guère qu'au lutrin, pendant les plus belles cérémonies de l'année, lorsque l'église était embaumée d'encens, les dalles couvertes de genêts fleuris, et les cierges allumés, qu'il semblait encore, parfois, se retrouver, et que l'intelligence descendait dans ce crâne vide. Alors, sa voix prenait une expression impossible à exprimer. On l'entendait dominer les chants de l'église par des accents si suaves et si terribles, par des inflexions si incisives et si enivrantes, qu'un vague saisissement courait dans la foule, et qu'on se disait à l'oreille avec une sorte d'effroi :

« — Morvan comprend aujourd'hui ! »

Mais ces élans étaient courts. Au sortir de l'office, où il avait retrouvé un sublime éclair de raison, il venait au cabaret noyer dans l'ivresse sa vague tristesse d'idiot. Les autres buveurs lui faisaient place près d'eux, en souvenir du passé, et ils remplissaient son verre comme ils eussent fait de celui d'un absent ou d'un mort, par une sorte de survivance d'amitié et d'admiration pour l'ombre de ce qui avait été autrefois un grand poète.

Au moment où nous avons introduit nos lecteurs dans la taverne de la *Résurrection de notre Sauveur*, les pichets avaient été déjà remplis et vidés plusieurs fois ; les douces fumées du cidre commençaient à exciter les buveurs égayés par un feu d'ajonc qui flambait dans l'âtre et qui les échauffait. Ils s'abandonnaient à ce plaisir égoïste qui naît instinctivement, chez nous, de la comparaison du bien-être dont nous jouissons à la souffrance que nous pourrions éprouver. La bise glaciale qui sifflait

au dehors leur rendait le cidre meilleur, l'aspect du foyer plus doux. Aussi la gaieté était elle générale. Per Coatmor, qui ne s'était point d'abord livré à la même joie que ses compagnons, était alors en butte à leurs agaceries.

— Sur ma part du paradis! s'écria Ivon Troädec, Coatmor écoute plus le vent que ce que nous disons. Le voilà la tête penchée contre la fenêtre; attend-il que la brise lui apporte quelque parole de jeune fille l'appelant pour causer avec elle derrière le pignon [1].

Le jeune maître d'école sourit doucement.

— Il fait un vent *impérial* [2], dit-il, et de ce temps les paroles des jeunes filles ne seraient pas entendues, même par l'oreille d'une taupe.

— A quoi penses-tu d'ailleurs, Troädec? dit Abelen de sa rude voix; ne sais-tu pas que Coatmor a renoncé à prendre les jeunes filles par le petit doigt? [3] Avant peu, tu verras sa tête sous un capuchon brun. Il commence déjà à prêcher contre l'amour et la danse.

— Qu'est-ce que j'entends? reprit Troädec; prêcher contre la danse, *rimeur!* et les *sonneurs*, que deviendront-ils? Tu veux donc que l'on me promène avec une ceinture de paille autour du corps [4]?

— L'armurier ment comme un tailleur, dit le jeune poète en riant.

— Je mens! reprit Abelen, vous allez voir, vous autres!

(1) Les Bretons, en parlant des conversations secrètes des amoureux, se servent de cette expression. C'est en effet *derrière le pignon* que le mystère de ces entretiens court le moins de risques, puisque c'est le seul côté de la maison sans fenêtre d'où l'on puisse les épier.

(2) Expression bretonne.

(3) En Bretagne, lorsqu'on voit un jeune homme et une jeune fille se tenir par le petit doigt, c'est une preuve qu'ils se font la cour.

(4) *Kemered ar gouriz plouz*, pour dire : faire banqueroute, parce que dans le moyen âge on conduisait, en Bretagne, les banqueroutiers autour de la paroisse avec une ceinture de paille autour des reins.

Dis-nous donc le dernier *sône* que tu chantais l'autre jour à Margarite Kérennor.

Le maître d'école rougit et voulut se défendre, mais tous les buveurs crièrent à la fois :

— Dis-nous ton *sône*, Coatmor ; vas-tu faire comme les demoiselles nobles quand on les prie de chanter un noël ?

Le jeune poète ne put s'y refuser longtemps, et après s'être recueilli un instant, il commença le *sône* qui suit, de cette voix haute et prolongée particulière aux chanteurs bretons.

SONE.

« — Je n'irai point avec vous jusqu'à Paris, mon doux ami, ni jusqu'à Rouen non plus. Qu'irais je voir parmi les hommes du haut pays ? Une glace qui est souvent trompeuse, à ce qu'on dit.

« Non, je n'irai avec vous que jusqu'au reliquaire du village, mon doux ami ; jusqu'au reliquaire, pour voir les ossements, car un jour il faut mourir !

« Les ossements sont là, placés nuit et jour. Ils ont perdu leur vêtement de chair ; ils ont perdu leur peau si douce et leurs mains blanches, et leurs âmes aussi ! Où sont-elles allées, leurs âmes, mon doux ami ?

« Quand les prédicateurs sont dans la chaire, vous riez d'eux. Vous dansez dans cette vie !... Oh ! vous danserez aussi dans l'autre !

« Car dans l'enfer il y a une grande salle tapissée pour les danseurs, tapissée de pointes de fer en dedans et autour.

« Et là, nu-pieds, joyeux ami, vous danserez, et les démons avec une fourche rougie vous exciteront et vous diront : — Danse encore, jeune homme ; danse, jeune homme qui aimais les *pardons*.

« — Taisez-vous, jeune fille, avec vos railleries, et aimez-moi, car je vous aime. Prenez-moi pour votre époux, et la vie sera

douce pour nous, et je n'aimerai plus ni la danse ni les pardons.

« — Je n'avais que quinze ans achevés, mon doux ami, quand j'allai au coin de l'église. Mon bon ange était là, et il m'annonça qu'il fallait aller au couvent... au couvent pour me faire religieuse, et laisser les souffrances du monde de côté.

« — Ma jolie maîtresse, croyez-moi, oubliez le couvent, mariez-vous à moi ; je vous abriterai dans la joie, comme Dieu dans son couvent, ma maîtresse ! Je vous abriterai dans mon amour, comme Dieu dans son couvent, ma maîtresse jolie.

« — Non, non, jeune homme, cherchez une autre jeune fille. Vous êtes un homme beau et corpulent [1], vous trouverez quelque autre qui sera aussi bien que moi et mieux aussi, grâce à Dieu.

« — Je n'en veux ni de mieux, ni de semblable ; il faut que je vous aie ou que je meure. Je n'en veux ni de mieux ni de pire ; mais je veux que vous me preniez à merci.

« Tenez, ma maîtresse, voici une bague ; mettez-la à votre main gauche.

« — La bague de Dieu me conduira ; je ne mettrai point d'autre bague à mon doigt que l'alliance de Jésus-Christ. Celle-la ne nous quitte pas.

« — Oh ! ma maîtresse, que de temps j'ai passé près de vous sans profit, si ce que vous dites est la vérité !

« — Jeune homme, le temps que vous avez perdu près de moi, je vous en récompenserai en priant jour et nuit, pour que vous alliez dans le paradis !

« — Adieu donc, ô jeune fille ! adieu. Hélas ! maintenant je le sais, on a tort de rire quand on est petit enfant, car la vie est triste ; on a tort de trouver doux le lait de sa nourrice, car la vie est amère. »

— Bien chanté, Coatmor, crièrent tous les buveurs ; tu es un beau rimeur.

— *Diis pietas tua et musa cordi est*, ajouta Collinée avec son sourire distrait et bienveillant.

(1) En Bretagne, aux yeux des paysans, la corpulence est une grande beauté ; c'est un signe de distinction, de richesse, de loisir, comme chez nous, dans la classe élevée, le potelé des mains et la blancheur du visage

Un gémissement sourd se fit entendre aux pieds de la table, et une voix vibrante, une voix pleine de tristesse et d'accent, répéta doucement :

— *On a tort de rire quand on est petit enfant, car la vie est triste ; on a tort de trouver doux le lait de sa nourrice, car la vie est amère !*

Tous les yeux s'abaissèrent sur Morvan l'idiot. Son visage pâle s'était levé au niveau de la table ; un éclair d'intelligence douloureuse brillait dans ses regards, et deux larmes coulaient le long de ses joues affaissées.

— Olivier a entendu, dit Abalen. Quand on lui parle il ne sait plus ce qu'on lui dit ; mais les vers, il les comprend encore. Il est comme les rossignols en cage, qui ne chantent que lorsqu'ils entendent un autre rossignol chanter.

Puis, comme s'il avait pitié de cette raison momentanément rappelée :

— Ton *pichet*, chantre, dit-il à Morvan.

L'expression intelligente quitta à l'instant les traits de l'idiot. Il avança machinalement son vase de faïence, et laissa éclater un rire stupide en voyant que l'armurier le lui remplissait.

Après un moment de silence, tout le monde parut avoir oublié l'incident qui venait d'avoir lieu.

— C'est grand dommage, mon jeune *ludi magister*, reprit Collinée en s'adressant à Coatmor, que toi et tous ceux-ci vous ne soyez point nés dans Rome ou dans la belle Grèce ; peut-être bien aurais-tu été un Horatius, celui-ci un Eschyle, et ce sonneur le beau chantre de Téos ; mais Dieu vous a fait naître sous un ciel inclément, parlant la langue des barbares, et c'est grande pitié de voir ainsi les perles de votre imagination enchâssées dans le plomb grossier de votre langage celtique.

— Ne dis pas de mal de la Bretagne, Collinée, s'écria Abalen. J'ai été soudard dans tout le haut pays jusqu'à la Seine, et je n'ai point trouvé d'autres contrées où l'herbe fût si verte, les landes si fleuries et les clochers si hauts. Quant au langage, il est noble et fort, ainsi qu'il convient à des hommes. Les mots disent ce qu'ils veulent dire; ils touchent l'esprit comme une main et lui font sentir l'objet. La langue bretonne est la langue de nos pères; et Dieu fasse paix à ceux qui l'ont parlée avant nous! ajouta l'armurier en découvrant sa tête.

Le vieil imprimeur sourit.

— C'est ainsi qu'ils sont tous, dit-il; ainsi que j'étais aussi, moi, il y a vingt ans. Le jeune imagier Kernewote, qui m'est arrivé avant-hier, et qui veut faire son apprentissage dans l'art d'impression, est comme toi, Abalen; il croit que la langue bretonne est celle qui se parlait dans le paradis terrestre. Et cependant il sait le latin, lui!... Mais je crois qu'il fait aussi des vers bretons.

— Par la vierge Marie! maître, pourquoi ne lui avez-vous pas dit de venir ce soir avec vous? il nous aurait chanté des *guerz* de Cornouailles.

— Il viendra, répondit Collinée.

Ce fut une exclamatien générale de joie.

— Apportez du cidre, veuve Flohic, cria Abalen, je veux boire et chanter jusqu'à l'heure des *poulpiquets*. Que Dieu te bénisse, Collinée, pour cette bonne pensée! Et quand viendra le jeune gars?

— Je crois que le voici, répondit l'imprimeur en penchant l'oreille.

En effet, le bruit de sabots criant sur la neige glacée se faisait entendre au dehors; bientôt on heurta à la porte, et l'hôtesse alla ouvrir.

— Bénédiction de Dieu à cette maison et à ceux qui y sont ! dit l'étranger en entrant.

— Et à vous, répondirent les buveurs.

— Nous vous attendions, Tanguy, ajouta Collinée.

Le jeune homme s'avança en s'excusant et le chapeau à la main. C'était un beau garçon de vingt-quatre ans, de taille petite, mais souple et élégante. Sa figure mobile était encadrée dans des flots de cheveux noirs qui tombaient des deux côtés sur ses épaules. Un costume complet de *Kernewote*, de couleur violette et garni de ganses écarlates, serrait sa taille. Ses larges culottes de toile piquée, à demi échappées de dessus ses hanches, descendaient jusqu'à ses genoux, et s'y réunissaient à des guêtres brunes boutonnées sur le devant. Au moment où il s'approcha, tous les yeux se tournèrent sur lui, et il y eut parmi les buveurs un échange de regards, un mouvement de bienveillance qui indiquaient clairement que la première vue avait été favorable au *Kernewote*. Troüdec et Abalen lui firent une place entre eux et l'engagèrent à s'asseoir.

— Venez au feu, mon jeune homme, lui dit le premier, car le *remplisseur de coffres* [1] est dur cette année, et je pense, ajouta-t-il, que, pour vous rendre dans notre ville, vous avez dû trouver, par les chemins, plus de bécassines que de pèlerins. Le soleil ne gêne pas la marche par le temps qu'il fait.

— Madame la Vierge a filé sa quenouille [2] pendant tout mon voyage, répondit Tanguy, et je n'ai trouvé dehors que des cacous qui cherchaient des bêtes mortes et les pendus qui brandillaient aux potences. Tous les honnêtes gens étaient à la maison.

(1) *Ar rax arc'h*, nom que les Bretons donnent à l'automne.
(2) Expression bretonne pour dire qu'il tombe de la neige.

— Et vous avez marché longtemps ainsi?

— Trois jours entiers. De Kerné[1] ici, le chemin est long, et je doute que celui du paradis soit plus difficile. . sans compter les soudards qui ravagent le pays.

— Les soudards! les avez-vous rencontrés? demandèrent à la fois toutes les voix.

— Non, par la protection de saint Corentin; mais j'ai vu de leurs œuvres. Les fossés de la route sont couverts de croix des deux côtés, et de Carhaix à Vannes on dirait un cimetière.

Tous se regardèrent en hochant la tête, et il y eut un moment de silence.

— Cela doit être ainsi, s'écria enfin Abalen, en frappant la table du poing avec violence, cela doit être ainsi. Le moyen que nous soyons tranquilles, maintenant que nous n'avons plus notre maître à nous, et qu'on nous a faits français? Les deux yeux d'un homme ne peuvent voir de Paris dans le bas pays, et nous avons beau crier, ses oreilles n'entendent pas de si loin.

— Ah! où est notre bonne duchesse? reprit Troädec en soupirant; que ne sommes-nous encore au jour où je la faisais danser, au son de mon *bigniou*, lors de son passage en Goëlo? car elle ne méprisait pas la musique du pays, et elle ne préférait pas les vielles criardes d'Auvergne, comme nos gentilshommes d'à présent.

— Nous avons le Parlement pour défendre nos droits, compère, dit Collinée avec douceur.

— Ah! oui, le Parlement! le Parlement s'occupe bien de vilains comme nous! le Parlement sait qu'on nous emprisonne pour payement de subsides qui ne font point partie de nos fouages, le Parlement sait qu'on nous em-

(1) Ancien nom de Quimper.

ploie à des corvées indues ; il sait que les gens de guerre exigent de nous du blé, de la paille, du foin et le reste, et pour remédier à tout cela, qu'a-t-il fait? qu'a-t-il ordonné?

— Il a ordonné reprit Coatmor, qu'on ne jouerait plus les tragédies qui amusaient le populaire de Goëlo et Tréguier.

Ce souvenir, jeté ironiquement par le maître d'école, sembla faire une impression extraordinaire. Le jeune homme venait de rappeler un des actes les plus impopulaires du Parlement de Bretagne, un de ceux qui avaient le plus excité de récriminations et de résistances. Les hôtes qui se trouvaient alors réunis à la taverne de *la Résurrection* avaient dû nécessairement, en raison de leurs goûts et de l'intérêt d'amour-propre tout spécial qu'ils y avaient, s'irriter encore plus vivement que les autres d'une pareille défense; aussi s'éleva-t-il un chœur général de malédictions contre l'ordonnance en question.

— Et pourquoi messieurs du Parlement ont-ils fait cette défense? demanda Tanguy.

— Ah! pourquoi? répondit Abalen en ricanant; pour l'honneur des mœurs et de la sainte religion, à ce qu'ils disent. Parce qu'ils ne veulent pas que les serfs portent, même par plaisanterie, des habits de seigneurs et de prélats, de peur qu'ils ne les trouvent plus commodes que leurs *chupens*; parce qu'ils disent que c'est offenser le bon Dieu et les bonnes mœurs que de montrer sur le théâtre des prêtres et des nobles qui leur ressemblent.

— Puis, reprit Collinée à voix basse, c'est une occasion pour les manants de se réunir, de se compter, et cela aura semblé dangereux! Le populaire pourrait bien penser à la fin qu'il est assez grand pour faire ses affaires tout seul, et qu'il n'a plus besoin d'une nourrice qui lui

donne sa bouillie, en en mangeant les trois quarts. Les dents nous ont poussé depuis quelque temps. Bientôt le jour pourra venir pour ceux qui sont puissants, de méditer l'Évangile.

Et le vieillard frappa doucement sur le livre qui était sussuspendu à sa ceinture, en murmurant : Οὐαὶ ὑμῖν οἱ ἐμπεπλησμένοι, ὅτι πεινάσετε. οὐαὶ ὑμῖν οἱ γελῶντες νῦν, πενθήσετε καὶ κλαύσετε [1].

— Ainsi, dit le jeune Kernewote, je ne pourrai voir aucune de vos belles tragédies? Quand je suis parti de Kerné, on m'avait bien promis cependant que je serais témoin de merveilleuses représentations au pays de Tréguier. Nous n'avons pas entendu parler, dans notre Cornouailles, de la défense de messieurs du Parlement.

— Vous êtes heureux d'être loin de Rennes, dit Troädec; mais jouez-vous aussi des mystères dans vos montagnes?

— Nous en jouons. Outre les belles tragédies de *Saint Guillaume*, des *Quatre fils Aymon*, de *Sainte Barbe*, qui sont de la langue de Tréguier, nous avons aussi des mystères écrits dans le breton du Léonais, qui est le plus doux de tous, et d'autres en langue de Cornouailles faits dans le pays même.

— Et quelles sont ces pièces?

— Il y a le *Comte de Gouesnou*, *Jacob*, la *Vie de Sainte Barbe*, *Sainte Triffine*, et beaucoup d'autres.

— Par le ciel! dit Abalen en frappant sur sa cuisse, je donnerais pour connaître ces tragédies une des meilleures arquebuses de ma boutique.

— Je puis vous en raconter une, répondit Tanguy; j'ai joué le rôle d'Arthur dans *Sainte Triffine*.

(1) Malheur à vous qui êtes dans l'abondance, car vous aurez faim; malheur à vous qui riez maintenant, car vous serez dans le deuil et vous pleurerez.

— Malo! Malo! crièrent tous les buveurs, et Abalen pardessus tous les autres. Noël au *Kernewote!* du cidre, veuve Flohic, et une bonne fascine dans le foyer. Nous allons entendre une tragédie de Cornouailles!

L'aubergiste apporta du cidre, réveilla le feu, et, après s'être recueilli un instant, Tanguy commença, avec une sorte de timidité qui ne ressemblait pas mal au trouble d'un auteur risquant sa première pièce devant des juges habiles et sévères.

§ III. — Tragédie de Sainte Triffine et de Kervoura.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Ce que je vais vous raconter est la vie de Sainte Triffine et de Kervoura, tragédie en neuf journées, avec prologues. Je prie Dieu le Père, Dieu le Fils et l'Esprit-Saint de m'assister et de me donner une voix aussi douce que celle de la tourterelle dans les ifs des cimetières.

Voici ce qu'on voit dans la première journée :

On est en l'an de grâce cinq cent huit. Arthur porte la couronne de Bretagne; il a épousé Triffine, princesse d'Hibernie, « qui est une femme sainte s'il en fut sur la terre, qui se plie à toute chose avec une humilité sincère, et dont toutes les actions sont inspirées par une douce charité. » Kervoura, son frère, est, au contraire, un homme dont le cœur est plus noir et plus profond qu'une nuit d'hiver, et qui a pris Satan pour son ange gardien. Il a quitté sa sœur; il parcourt le pays, cherchant la puissance et les richesses. Il arrive ainsi près d'Abacarus, roi d'Angleterre, dont la fille n'a point encore choisi d'époux. Abacarus, après beaucoup de victoires, a été frappé par la maladie; il est au lit, accablé de langueur et de poison.

« — Je suis un roi puissant dans la vie, s'écrie-t-il ; je voudrais être pauvre et trouver la santé. »

Il demande ensuite à Kervoura, qui est venu le voir, s'il ne pourrait pas lui trouver un homme capable de le guérir. Lui, jeune homme, qui a vu la France et la Bretagne, il doit avoir rencontré de grands physiciens qui savent remonter le corps comme des ouvriers habiles le font des machines et des engins de guerre. Kervoura lui promet de trouver un remède à ses maux.

« — Si vous faites cela, dit Abacarus, vous êtes un jeune homme et j'ai une *pennères ;* je ferai de vous deux un roi et une reine. »

Cette promesse allume l'ambition de Kervoura ; « dût-il tomber au feu éternel, il veut guérir le roi pour obtenir la couronne. » Il va donc trouver une sorcière habile, « qui regarde les étoiles du ciel comme un alphabet, qui sait tout, et que les jeunes filles malades d'amour viennent souvent consulter. » Kervoura lui demande les moyens de finir les maux d'Abacarus ; la sorcière invoque Jupiter et Satan. Satan apparaît avec grand bruit de tonnerre, et déclare qu'il faut prendre un garçon premier-né, de sang royal, et âgé de six mois ; le tuer, faire manger sa chair rôtie à Abacarus, et lui faire boire son sang ; qu'alors celui-ci redeviendra fort comme un jeune homme, et qu'il pourra encore serrer la hache d'armes dans sa main, et les jeunes filles dans ses bras. Kervoura, qui a tout entendu, reste bien embarrassé.

Cependant il part pour la cour du roi Arthur. Arrivé là, il s'aperçoit que sa sœur Triffine est enceinte. Il envoie aussitôt un messager à la magicienne. Celle-ci est occupée à lire Agrippa et Cornélius, « qui sont les deux plus grands auteurs dans l'art magique ; et elle arrive de la *terre*

nouvelle, où elle peut aller dans un instant, quand il lui plaît. » Aussitôt que le messager lui a fait connaître le désir de Kervoura, elle regarde dans un verre d'eau, et y voit Triffine enceinte d'*un garçon*. Le messager rapporte cette nouvelle à Kervoura, qui se décide aussitôt à prendre toutes ses précautions pour s'emparer de l'enfant que sa sœur va mettre au monde, afin de guérir Abacarus et d'arriver au trône.

« — Ce que je vais commettre est épouvantable, dit-il, mais il est honorable d'être roi ; ainsi il faut que je rompe avec la conscience pour m'avancer dans le chemin de la cruauté. »

Il annonce alors à la cour qu'il veut bâtir un palais à Kerfuntun. Un page va trouver de sa part des picoteurs, et leur ordonne de venir travailler pour son maître ; mais ceux-ci refusent en le raillant. Kervoura, averti, arrive plein de colère.

KERVOURA. Écoutez ici, mercenaires, que vous me contiez vos raisons ! On vient de me dire que vous étiez terriblement beaux parleurs ! Je veux voir si vous aurez maintenant la hardiesse de me répondre avec autant de respect qu'à mon page. (*Éclatant.*) Comment, cacoux ! vous avez eu l'effronterie d'insulter mon page, et vous avez cru que je souffrirais cela ? et vous avez cru que je baisserais la tête sous vos insultes ?

LE MAÎTRE PICOTEUR, *tirant son bonnet*. Monseigneur, excusez notre ignorance : il n'était point dans notre pensée de vous offenser ; mais nous avons dit que nous étions placés ici pour achever un travail commencé depuis longtemps.

KERVOURA. Je t'excuserai, coquin, comme tu le mérites. Quand le bâton t'aura parlé, alors tu me reconnaîtras. Si tu ne me respectes pas quand je suis ailleurs, lorsque j'arriverai tu t'en trouveras mal. (*Il le frappe.*) Tiens, fils de prêtre.

LE SECOND PICOTEUR, *avec humilité*. Monseigneur, nous sommes prêts à vous suivre ; ayez la bonté de laisser mon compagnon, et nous vous bâtirons un château où vous le direz.

KERVOURA. Toi, ribaud, je te traiterai un de ces jours comme ton compagnon. Tiens ton corps en arrière ; mon bâton est lourd. Et vous tous, venez avec moi ; je veux vos services. (*Leur montrant un terrain.*) Voici la place où il faut m'élever un château. Ainsi prenez vos dimensions. On me fera de écuries, des cuisines, des salles, des chambres, et quant tout sera fini, peut-être payerai-je !...

(Il sort.)

LE MAÎTRE PICOTEUR, *le regardant s'en aller*. Ces seigneurs sont les fils du diable... Et nous, sommes les damnés de la terre !

Les ouvriers se mettent à travailler en chantant leur chanson de métier.

CHANT DES PICOTEURS.

PREMIER PICOTEUR. Il n'est personne dans cette vie, quelque vaillant qu'il soit, qui ne trouve quelque part son maître.

DEUXIÈME PICOTEUR. Pour nous, pauvres gens de métier, il y a assez de souffrances !... Travaillons-nous, on nous frappe ; sommes-nous oisifs, on nous frappe encore.

TROISIÈME PICOTEUR. Avec de méchantes gens, nul homme de métier ne trouve son compte. Souvent, pour tout paiement, il reçoit des coups et des injures.

QUATRIÈME PICOTEUR. Mais la misère rend plus fort, et les mauvais traitements plus dur à la peine. Celui qui se promène souvent devient plus agile à la course.

Le chateau est enfin construit, et Kervoura en est content. Il éloigne Arthur, en le faisant inviter par Abacarus à l'aller voir à Londres, et il amène sa sœur Triffine à sa nouvelle maison de Kerfuntun. Arthur arrive à la cour d'Albacarus avec une suite nombreuse.

ARTHUR. Maître souverain, monarque prudent, je me sens rempli de joie en votre présence ; je voudrais vous témoigner à quel point je suis touché. Je sens mon cœur bondir dans ma

poitrine. O roi ! j'ai laissé pour vous ma femme et ma famille sans balancer, et je suis venu à la terre d'Angleterre pour vous consoler dans vos peines par mon ardente affection.

ABACARUS. Souverain des Bretons, vous avez obligé un homme. Si j'en pouvais encore trouver l'occasion, je voudrais verser pour vous tout mon sang. Votre seul aspect m'a mis tant de joie dans l'âme, que je me crois guéri en vous voyant dans ma maison.

Abacarus donne ensuite l'ordre de faire faire bonne chère à Arthur et à sa suite.

Mais Kervoura poursuit toujours ses projets. Triffine accouche ; il lui soustrait son enfant, en lui faisant accroire qu'elle a avorté, et il envoie celui-ci en Hibernie avec une nourrice. L'enfant s'embarque sur la grande mer, pauvre agneau qui ne sait pas qu'on le conduit au loin pour mourir.

Ici finit la première journée.

— Et c'est une belle journée, *Kernewote*, dit gravement Abalen en lui versant à boire.

Les seigneurs sont les fils du diable, et nous, nous sommes les damnés de la terre.

Maître Collinée devait graver ces deux vers-là en bonnes grosses lettres, et les afficher à sa porte aux yeux de tous, au lieu de ces grandes feuilles couvertes de grimoire qu'il expose derrière ses châssis. Ce Kervoura est un vrai seigneur. Par saint Briec ! je voudrais savoir ce qu'il deviendra.

— Et Triffine, ajouta Coatmor, la sainte et douce femme.

— *L'enfant s'embarqua sur la grande mer*, murmura la voix de l'idiot ; *pauvre agneau qui ne savait pas qu'on le conduisait au loin pour mourir !*

— Silence, Morvan ! dit Troädec.

L'idiot se tut. Tanguy reprit aussitôt.

Le navire qui porte l'enfant et la nourrice vogue sur les flots : on ne voit plus partout que le ciel, qui est noir, et l'eau, qui est plus noire que le ciel. Les matelots ont perdu leur route, et la petite voile blanche flotte, égarée, comme la feuille d'une rose sauvage sur un étang. — « Ce vent est fou, dit le maître ; il brisera le mât, si nous ne baissons les voiles. » Les matelots s'apprêtent à obéir ; mais voilà que tout-à-coup un vaisseau flamand paraît ; il arrive comme un goëlan, les voiles étendues. Le navire breton veut en vain fuir et se défendre, il est bientôt atteint ; les pirates l'abordent.

LE CAPITAINE FLAMAND. Ah ! ah ! paysans manqués, nous voici bord à bord. Quand on n'est pas le plus fort, il ne faut point se défendre. Mais maintenant vous voilà pris ; votre cargaison est notre propriété, et vous, vous êtes celle des poissons.

LE PREMIER MATELOT, *à genoux*. Tout ce que nous possédons vous appartient, disposez-en ; mais laissez-nous la vie ! Nous nous sommes rendus, ne nous tuez pas.

LE CAPITAINE. Tu te rends après que tu es pris, toi ? Va à la mer ; un plongeon sur la tête. (*Il le tue et le jette à la mer.*) Aux autres maintenant. (*Les Flamands tuent tous les matelots. Le capitaine flamand s'adresse à la nourrice.*) Et toi, jeune fille, avec ton petit oiseau, lève-toi ; tu étais la ribaude de ceux-ci, n'est-ce pas ? Jette ce bâtard à la mer, si tu ne veux être invitée à la même fête que tes amants.

LA NOURRICE. Tuer un pauvre enfant innocent !... Oh ! cela est un crime sans cœur. Il y a de la pitié en moi ; vous me faites horreur.

LE CAPITAINE. Jette à la mer cet enfant, te dis-je, et nous te laisserons vivre ; et si tu es une belle fille, tu nous serviras comme tu servais les autres.

LA NOURRICE. J'aime mieux mourir que de perdre mon âme. Il se trompe celui qui croit que je lui livrerai ainsi mon honneur pour rançon. Je ne jetterai pas non plus mon pauvre innocent dans la mer ; ma vie est à vous, mon honneur est à moi.

Les Flamands furieux veulent la frapper de leurs haches, mais leurs bras restent immobiles et paralysés. Effrayés de ce miracle, ils tombent à genoux, et le navire, sans conducteurs et jouet des vagues, disparaît sur la mer bleue.

La scène suivante se passe à Saint-Malo. Un ange apparaît à l'évêque de cette bonne ville. Il lui dit que Dieu *lui fait ses compliments* et lui annonce qu'un navire de pirates flamands vient d'aborder au rivage, qu'il faut aller querir un enfant qui s'y trouve avec sa nourrice. L'ange a ajouté :

— C'est un rejeton de haute lignée, et l'Éternel le réserve pour un grand miracle.

L'évêque obéit. Il se rend au navire d'où il ramène la nourrice et l'enfant

Ici finit la seconde journée.

Dans la suivante, on voit Arthur de retour près de Triffine, et Kervoura qui part pour l'Hibernie. En y arrivant, celui-ci demande la nourrice et l'enfant envoyés il y a un mois, mais on lui répond qu'on ne les a point vus. Kervoura devient pâle et s'asseoit ; puis tout éperdu, il s'écrie :

— Le malheur est sur tous mes projets. Il suffit que je désire une chose pour qu'elle échoue. Je ne sais pourquoi je me tiens dans cette vie : pourquoi ne pas mourir plus tôt ? — La corde ou l'eau !... — puisque l'enfer ne veut pas s'ouvrir pour moi ! Démons qui brûlez, je suis plus malheureux que vous, car l'ambition est la plus brûlante des flammes. Oh ! je le sens, le désespoir me rendra fou ; je deviendrai semblable à un chien enragé. Cet enfant, qu'est-il donc devenu ? où l'a-t-on conduit ? qui l'a pris ? Berit, Astarot, venez à moi ! Je renonce à Dieu ; je me livre à vous, je me donne à vous sang et âme, yeux et oreilles, je me donne à vous pour toujours si vous voulez me dire où est l'enfant !

Les démons paraissent, et Bérit dit à Kervoura qu'il a

été trompé par Triffine, que l'enfant est en son pouvoir. Le méchant entre en fureur, il jure dans son âme de se venger, et écrit pour cela en Bretagne.

Cependant Triffine ne se doute de rien.

« La sainte femme est dans son oratoire aussi joyeuse qu'un ange, » lorsqu'une de ses servantes entre précipitamment.

LA FILLE DE CHAMBRE. Triffine, Triffine, reine de la petite Bretagne, malheur à vous ! Je viens d'un endroit où j'ai entendu une horrible discussion que les princes avaient entre eux dans la salle du conseil. Ils ne pouvaient me voir. J'ai entendu, tout entendu... et je suis tombée sans force sur la terre !

TRIFFINE, *émue*. Ma fille, je vous en supplie, dites-moi ce que vous savez. Que disaient-ils dans le conseil ?

LA FILLE DE CHAMBRE. Ma maîtresse, avant ce soir, vous serez prisonnière.

TRIFFINE, *étonnée*. Ce soir, prisonnière ? qu'est-il donc arrivé ? A quel sujet ? Grâce à Dieu, je suis innocente, je ne mérite pas que l'on me chagrine...

LA FILLE DE CHAMBRE. Croyez ce que je vous dis, et écoutez-moi. Votre frère Kervoura est cause de tout. Il a écrit de sa main, de sa propre main, il a écrit !... des crimes abominables ! Oh ! à leur pensée mon cœur se soulève. Il a écrit que vous aviez eu un enfant et que vous l'aviez tué, par haine pour votre époux. Ensuite il a dit que vous alliez soudoyer des gens pour tuer celui-ci. Les princes, les barons, à la lecture de cette lettre, ont conclu qu'il fallait vous jeter en prison pour vous juger.

TRIFFINE. O Jésus ! ce coup m'a frappée... je ne puis me lever. (*Elle veut se lever et tombe à genoux.*) Vierge et anges du paradis, ayez pitié de moi, car je suis accusée sans raison.

LA FILLE DE CHAMBRE. Ma maîtresse, ma maîtresse, au nom du vrai Dieu, prenez courage et relevez-vous. Il n'y a point de temps pour les larmes ; car si l'on vous surprend, votre malheur sera bien plus grand encore.

TRIFFINE. Hélas ! ma fille, que voulez-vous que je fasse ? s'ils veulent me perdre, je suis perdue. Et c'est mon frère Kervoura, mon frère ! ô mon Dieu ! que lui ai-je fait ?

La fille de chambre. Hâtez-vous, puisque vous en avez encore le temps ; changez vos vêtements, prenez un simple habit de paysanne, et vous pourrez sortir du palais comme une servante. Voici une jupe et un corset. Habillez-vous avec courage ; sauvez-vous ; et, au nom de Jésus-Christ, ne dites pas un mot de moi ; car, s'ils savaient ce que je fais, ils me tueraient.

Triffine, *quittant ses vêtements.* Voici le triste habit que prennent les reines ! Voici la toile qui couvre les princes ! Que Dieu me soit en aide, puisqu'il faut que je les quitte ; puisqu'il faut vous dire adieu, noblesse et couronne ! O mon Dieu ! sortir seule ainsi ! une femme ! la nuit ! Oh ! j'ai peur !

La fille de chambre. Maîtresse, il est temps de fuir, le terme fatal approche. Je voudrais pouvoir vous conduire sur le chemin et vous consoler ; mais le roi des anges est un bon pasteur ; invoquez-le dans les dangers.

Triffine, *en pleurant.* Ceci est le départ d'une femme pure qui, du rang de reine, est tombée à la condition d'une pauvre fille. Adieu donc à mes douces habitudes, adieu à mes pompes, adieu à ma royauté. (*Elle embrasse les portes et les murs.*) Adieu au palais de mon époux, adieu à mon crucifix d'or qui recevait mes confidences de joie ; maintenant les croix de pierre des carrefours seront baignées de mes larmes.

Triffine sort ; elle marche longtemps dans la nuit, comme une femme qui va à la mort, aussi frissonnante que les feuilles des buissons. Toujours, derrière elle, elle croit entendre des voix qui crient : — Triffine, Triffine !... Et quand le bruit des traquets de moulins s'élève dans la vallée, elle se penche pour écouter si ce n'est pas le galop des cavaliers qui la poursuivent. Souvent, au milieu de la nuit, il lui semble qu'il passe dans l'air des rumeurs, que des flammes scintillent au loin sur les bruyères. Alors elle se dit : — Ce sont les kourils qui dansent, et elle presse le pas, tout éperdue. D'autres fois, elle entend de grands coups qui font retentir les pierres blanches des *doués* dans les prairies, et elle se dit encore :

— Ce sont les lavandières de nuit qui lavent leurs draps mortuaires; et elle court plus pâle et plus éperdue. Elle marche ainsi jusqu'au jour. Quand l'aube vient, elle se trouve devant un grand calvaire, au milieu de plusieurs routes qui se croisent. Elle s'assied sur les marches de pierre.

Triffine. Je vais m'arrêter ici : mes pieds sont gonflés et ne peuvent plus me soutenir; la douleur a brisé les forces de mon courage; je suis trop faible pour continuer. (*Elle s'assied, et se met à pleurer.*) Pauvre Triffine! tu te croyais heureuse à jamais, et ton sort a changé sans que tu l'aies mérité. A quoi t'ont servi tes honneurs? A quoi t'ont servi tes beaux vêtements des dimanches? Hélas! quand je me regarde, je me fais pleurer. Me voilà vêtue comme la plus pauvre des esclaves. J'ai quitté tous ceux que j'aimais, et encore je suis criminelle à leurs yeux. O mon frère Kervoura, que n'es-tu à cette place pour entendre mes plaintes! quelque dur que soit ton cœur, il s'ouvrirait à mes larmes. O Kervoura, tu m'as perdue! et pourtant nous avons été élevés tous deux sur le même cœur... Mais il faut que je continue ma route. (*Elle se lève.*) O Jésus-Christ! cœur triste comme moi, sois mon protecteur contre les méchants, et guide-moi.

Triffine reprend sa route. Bientôt elle arrive dans une ville et entre dans une église.

Triffine. Entrons dans cette église pour faire ma prière à la reine de la vie; c'est elle qui m'a préservée et qui me préservera toujours. (*Elle se met à genoux.*) Vierge Marie, glorieuse protectrice des hommes, vous êtes le soulagement des orphelins; consolez, oh! consolez cette pauvre reine qui vous prie. Après bien des souffrances, il ne lui reste rien. (*Cherchant à se lever.*) Mon corps est accablé de fatigue; les jointures de mes membres sont brisées; je ne puis plus ni me lever, ni marcher. Ma tête, flottant sur mes épaules, est tout étourdie, et je ne sens plus ni mon corps ni mon esprit. (*S'affaissant sur elle-même.*) Voici la fin de tout. Je n'ai plus de courage. Ma place est marquée

ici, je ne la quitterai plus. Après tant de peines et d'inquiétudes, mon cœur se rend à la douleur : je n'en puis plus.

(Elle tombe dans un sommeil d'accablement.)

Là finit la troisième journée.

Voici ce qu'on voit dans la quatrième.

La duchesse qui gouverne Orléans arrive avec une suivante dans l'église où Triffine est endormie. Elles la réveillent, lui demandent qui elle est et ce qu'elle fait là. Triffine leur répond qu'elle est une pauvre étrangère, et que, victime de la haine d'hommes puissants, elle a été forcée de fuir son pays. La duchesse lui propose de la prendre à son service, Triffine accepte, mais sans lui dire qui elle est ; car la duchesse est la tante d'Arthur, et, si elle connaissait Triffine, elle pourrait peut-être la rendre à son neveu pour la faire mourir.

La scène suivante se passe à la cour du roi de la petite Bretagne, qui déplore la disparition de sa femme, et qui pleure amèrement, parce que le doux visage de Triffine n'est plus là pour le réjouir.

Arthur. Mes princes, gens de ma maison, j'ai une grande mélancolie dans le cœur de ne savoir ce qu'est devenue ma femme. Hélas ! je crains que dans son trouble elle ne se soit jetée à la mort. Triffine, Triffine, as-tu pu être si prompte à t'effrayer, si prompte à fuir d'auprès de moi ? Étais-je donc si terrible avec toi ? ne savais-tu pas bien que je n'aurais pu te perdre, et que la corde du gibet que je voulais passer à ton cou se serait bien vite changée en deux bras caressants ? Si tu n'avais péché, que ne restais-tu à la maison ? Mes gens, oh ! je vous en supplie, cherchez-moi Triffine, et tirez-moi de peine. Oh ! mes gens ! donnez-moi des nouvelles de Triffine, car il y a dans mon âme un grand chagrin à cause d'elle.

Mais les gens d'Arthur ne savent rien de la reine. Le roi se résout à envoyer un messager pour la chercher

dans toute la Bretagne. Le messager va par le pays, assemblant les hommes au son de la trompe, et demandant à tous s'ils n'ont point vu Triffine, la reine de la petite Bretagne.

— Elle est petite, dit-il; elle a les yeux noirs et plus doux que ceux d'une brebis; elle est rose, et tout son visage est si beau, qu'on le dirait doré par le reflet d'une étoile.

Mais nul ne peut dire qu'il ait vu la femme que cherche Arthur, et le messager revient tristement vers le roi, qui est seul et qui pleure toujours.

Triffine aussi est bien malheureuse chez la duchesse d'Orléans. Il y a là une vieille gouvernante qui la bat, et qui finit par l'envoyer garder les pourceaux. Triffine arrive à l'endroit où est le troupeau, et elle parle à celui qui le conduit.

Triffine. Venez ici, jeune garçon; retournez à la ville, et moi je resterai à votre place près des pourceaux, pour les garder toujours.

Le garçon. Comment, vous voulez rester ici seule? une belle fille comme vous, garder ces pourceaux! Il vous faudrait trouver un bon ami pour vous garder vous-même. (*S'approchant de Triffine.*) Moi, j'aurais un grand désir de rester avec vous. Le temps nous paraîtrait plus court à tous deux. Lorsque le ciel serait bleu, nous pourrions nous amuser dans les campagnes, et quand il sera triste, nous irons causer dans le creux de quelque rocher. (*Il s'approche encore davantage.*) Écoute-moi, jeune fille, si tu veux nous ferons une convention. Tu consentiras à ce que je désire, et moi je ferai dès l'aurore ton travail et le mien.

Triffine repousse avec indignation ces propositions, et elle reste seule exposée aux loups et aux soudards qui désolent le pays.

« — Moi qui ai été la première princesse et la plus riche de

l'Hibernie, dit-elle, voyez-moi maintenant ! Mon corps a porté l'or, l'argent, les diamants et les perles ; mon front s'est épanoui sous la couronne des reines, et maintenant me voilà gardienne de pourceaux immondes ! »

Cependant elle prie pour alléger ses souffrances. La duchesse, qui se promène dans la campagne, l'aperçoit de loin, et, en la voyant ainsi à genoux, si doucement désolée devant Dieu, elle dit à sa suivante :

« — Mademoiselle, la priére de cette jeune femme m'a rendue triste, et je me sens épouvantée. Je crois que c'est quelqu'un de qualité. »

Elle s'approche alors, et, après avoir cherché à consoler Triffine, elle lui dit qu'elle sera désormais sa femme de chambre.

Dans les scènes suivantes, on voit l'intendant d'Arthur qui arrive chez la duchesse d'Orléans. Il se rend à la cour du roi de France, Louis, et, en passant, il est venu saluer la tante de son maître. La duchesse lui fait grande joie et grande chère.

Ici finit la quatrième journée.

Voici ce qu'on voit dans la cinquième journée.

La duchesse se promène dans son jardin avec l'intendant d'Arthur ; tous deux parlent de la reine, de la reine douce et malheureuse, qui dort sans doute dans quelque tombe inconnue, sans avoir sur ses os une pierre qui demande les prières de ceux qui passent, sans avoir à ses pieds une croix pour avertir qu'elle a été chrétienne. Tout-à-coup Triffine entre, elle-même, dans le jardin. *pour cueillir une salade.* La duchesse va lui parler. L'intendant la suit des yeux. Il croit reconnaître ses traits pâles et charmants ; il commence à soupçonner la vérité, et demande à voir de plus près cette jeune fille qui sert

les gentilshommes. Mais Triffine, avertie, refuse de venir; elle quitte la salle et se renferme dans sa chambre. Alors la duchesse, à qui l'intendant a fait part de ses soupçons, vient elle-même la trouver. Après quelques questions, elle lui dit :

La duchesse. Dites-moi, jeune femme, si vous êtes Triffine, reine de la Petite-Bretagne, comme on m'en donne l'espérance. Je m'épouvante à cette pensée, car si vous êtes Triffine, certes, j'en ai le cœur brisé.

Triffine. Je n'ai rien à vous dire, rien qu'à vous supplier, au nom de Jésus-Christ, de me secourir dans cette vie, car j'ai été accusée injustement, et le cœur me manque à l'idée du châtiment.

La duchesse. Je vous fais serment que, lors même que vous seriez coupable, pas un cheveu ne tomberait de votre tête : vous n'avez rien à craindre; mais, au nom du ciel, dites votre nom.

Triffine. Puisqu'il faut tout vous découvrir, je suis Triffine, noble femme et reine, depuis six ans servante dans votre palais !

La duchesse. Sauveur de ma vie! Princesse, je vous demande pardon des insultes qui vous ont été faites. Dieu ! vous ici, servante des servantes! gardienne de pourceaux ! Que tout ce qu'il y a de gens dans maison vienne pour demander pardon à la reine, comme je le demande moi-même. (*Elle se met à genoux.*) Reine de la Petite-Bretagne, je vous en prie, au nom même de vos souffrances, pardonnez à votre tante !

Triffine la relève et pardonne à tout le monde. L'intendant, de retour, apprend à Arthur que sa femme est retrouvée, et le roi arrive avec empressement. Mais quand il se présente au palais de la duchesse, celle-ci l'arrête à la porte et lui demande ce qu'il cherche. Il dit qu'il vient voir la rose qu'il aime, la souveraine de son cœur. La duchesse lui présente successivement plusieurs femmes, comme on fait aux nouveaux mariés de Cornouailles, et

Artur dit toujours que ce n'est point celle qu'il demande. Enfin Triffine paraît, et le roi s'écrie :

— Là voila! maintenant je suis content! Voilà Triffine, reine de la Basse-Bretagne. Pardonnez-moi de vous avoir causé de la douleur, madame! Oh! j'ai bien souffert pour vous, croyez-moi!

TRIFFINE. Arthur, j'ai essuyé bien des peines; mais je ne m'en plains pas, puisque Dieu le voulait, et que je suis toujours votre plus aimée. Arthur, regardez-moi! Oui, je suis bien la jeune fille d'Hibernie que vous avez conduite chez vous avec la couronne royale au front. Voilà un voile d'or que j'ai conservé. Regardez-le, Arthur! je le portais le jour où nous promîmes l'un à l'autre de vivre ensemble avec bonheur.

ARTHUR, *attendri*. Cela est vrai; voilà nos noms brodés là, en or pur... Triffine, oh! croyez-moi, je ne livrerai plus mon oreille aux faux rapports, je ne croirai plus que mes propres yeux. Viens avec moi, femme choisie, et, avec la grâce de l'Esprit-Saint, nous vivrons encore heureux, malgré les méchants qui voudraient troubler notre joie.

LA DUCHESSE. Gloire à Dieu et à la vierge Marie, puisqu'ils ont réjoui les cœurs de tous les Bretons! Arthur, vous m'aviez envoyé ma nièce en mendiante; je vous la rends vêtue en reine! Allez donc, et soyez, jusqu'à la fin de vos jours, doux et bons, l'un envers l'autre. Un miracle a été fait en votre faveur; délassez vous maintenant dans la douce présence de votre épouse, ô Arthur! et songez que si vous faites encore couler ses pleurs, vous pécherez.

TRIFFINE. Venez, Arthur, mon roi; venez et je serai votre reine fidèle.

Arthur part pour la Bretagne avec Triffine, et ici finit la cinquième journée.

Le *Kernewote* s'arrêta encore une fois pour vider son pichet, que Collinée avait rempli. Ses auditeurs, émerveillés, le regardaient avec une véritable admiration. C'était chose toute nouvelle pour eux que cette adroite contexture d'un drame qui se déroulait sans épisodes étran-

gers, sans lacune, sans divagations. Ils suivaient cette série logique de scènes soumises à une pensée unique, et et qui ressemblaient à autant de fils conduits par la même navette pour former une trame serrée ; ils éprouvaient un croissant intérêt ; puis, tout à coup, des points d'arrêt venaient agacer leur attention, ou bien une chute subite du drame (comme celle ou Tanguy venait de s'arrêter, à la fin du cinquième acte) coupait en deux l'intrigue, arrêtait les prévisions, et donnait à tout ce qui allait suivre le charme de la nouveauté et de l'inattendu. Ils sentaient tout cela sans pouvoir l'exprimer. Et puis leurs esprits, habitués à l'obscure confusion des tragédies habituelles, étaient tout à coup saisis, devant l'œuvre qu'on leur présentait, de je ne sais quel sentiment de lucidité, comme il arrive toujours en face des œuvres empreintes d'un beau caractère d'unité.

— Celui qui a fait cette tragédie connaissait son Horatius, dit Collinée. *Simplex dundaxat et unum*. Il a suivi la marche d'Homérus dans ses belles rapsodies :

> Semper ad eventum festinat, et, in medias res,
> Non secus ac notas auditores rapit.

— Je ne sais pas le latin, maître, reprit Troädec ; mais la tragédie du *Kernewote* me fait l'effet de nos beaux airs du pays quand je les joue sur ma bombarde. On ne pourrait y rien changer, ni s'arrêter en route : c'est tout d'une pièce, comme la croix de Saint-Michel en Grève.

— La suite, la suite ! s'écria Abalen, avec une curiosité brusque ; le public parlera quand les acteurs auront fini.

Tanguy reprit.

Voici ce que l'on voit dans la sixième journée.

Kervoura est dans le désespoir, parce que sa sœur est

rentrée en grâce près d'Arthur. Il envoie demander pardon à celui-ci, et il s'excuse, en disant qu'il avait été trompé lui-même. Le roi de Bretagne, après avoir balancé un peu, veut bien qu'il revienne la cour.

— Il m'a fait du mal, dit-il, mais maintenant mon bonheur est si grand, que je voudrais que tout le monde fut heureux. Ce qui est passé est oublié. Dites-lui de venir. Il n'y a rien pour moi désormais dans la vie, rien au delà de mon intérieur si doux.

Kervoura arrive à la cour, et s'excuse encore près d'Arthur. Il lui annonce que Triffine accouchera, dans trois mois, d'une fille.

— Vous verrez, dit-il, par la vérité de ma prédiction, si je mérite que l'on me croie.

Cette prédiction s'accomplit en effet. Mais Kervoura est tourmenté nuit et jour par sa haine; elle bat incessamment son cœur, comme une mer furieuse. Il est malade du bonheur de Triffine. Enfin, lassé de ses tortures, il s'endort un moment. Alors les démons paraissent et l'entourent. Astarot dit :

— Il dort, mais son esprit veille toujours dans les tourments; je vais lui souffler un nouveau moyen de perdre Triffine.

Il s'approche ensuite de son oreille, prononce quelques mots à voix basse, et, quand le prince s'éveille, il s'écrie qu'il a trouvé le moyen de se venger, et il est tout joyeux de sa mauvaise pensée.

Cependant Triffine ne soupçonne rien. On vient lui dire que son frère veut lui parler, et qu'il la prie d'aller le trouver dans un bois qui est peu éloigné du palais, parce qu'il a un secret à lui confier. La reine se rend à l'endroit indiqué, mais des soldats qui ont été placés là par

Kervoura l'entourent aussitôt, la prennent dans leurs bras et l'embrassent de force. Arthur, averti, arrive en ce moment. Il voit de loin la reine dans les bras des soldats, et, croyant que c'est de son consentement, il entre dans une grande colère, et jure de punir son épouse infidèle.

Cependant il rencontre un prêtre et veut le consulter. Celui-ci, qui est un serviteur de Kervoura, apprend au roi que Triffine lui a avoué, en confession, qu'elle le trahissait. Arthur n'a plus de doute et se décide à se venger. Il fait saisir la reine par des gardes qui la conduisent dans un cachot creusé sous la terre, et où il fait si noir qu'un ange gardien n'y verrait pas l'homme qu'il protége. L'un des soldats dit à Triffine :

— Entrez, madame, voilà le palais et la chambre dorée que vous méritez; voici de la paille pour votre lit, et ces fers entoureront votre corps jour et nuit, comme des ornements royaux.

Quand la journée suivante commence, Triffine est dans sa prison, maigre et désolée.

TRIFFINE. Dieu, qui donnes la force, console mon cœur déchiré ! Hélas ! avec le temps, je sens qu'il faut céder. Voilà neuf mois que j'habite ce trou obscur. Neuf mois ici, sans feu, sans un rayon de lumière ! Oh ! si je voyais seulement une étoile ! Une étoile, mon Dieu, au milieu du ciel bleu ! Ah ! roi des astres, donne-moi un changement, car je ne puis plus rester dans cet abîme. Pauvre femme ! j'étais accoutumée aux duvets moelleux, aux courtines de soie, et depuis neuf mois la paille est sous mes membres, les lézards et les crapauds me servent de courtines ! mes membres se sont endurcis dans la douleur. Nuit et jour mon corps se gerse sous les morsures du froid. Jésus, secourez-moi ! Justice et torture, s'il le faut ; j'aime mieux mourir que de rester ici.

Mais le parlement est assemblé pour juger Triffine. Arthur entre et s'adresse au chef des juges.

Arthur. Salut, président, votre roi est venu à votre palais pour vous porter sa plainte contre une femme. Elle est en prison maintenant. Vous aurez pour agréable que je parle moi-même pour ma cause ; je me choisis en Bretagne pour mon avocat... Et si cela vous déplaît !... je suis votre roi.

Le président du tribunal répond que le parlement lui est soumis. Arthur rapporte alors les accusations qui s'élèvent contre Triffine. On interroge des témoins, qui tous sont gagnés par Kervoura, et qui répondent de manière à faire condamner la reine. Les juges font paraître celle-ci devant le tribunal.

Le président. Reine de la petite Bretagne, Triffine, avancez : voici que nous sommes venus pour faire connaître le contenu de l'accusation portée contre vous.

Triffine. Je suis prête, messieurs ; je ne me défendrai pas. Parlez à votre fantaisie devant la pauvre femme que voici ; je sais bien que je n'ai pas de défense contre les raisons que vous chercherez.

Le président. D'abord, pourquoi avez-vous fait périr l'enfant que vous avez mis au monde ?

Triffine. Je n'ai rien à vous répondre, messieurs ; j'ai dit déjà que je n'avais pas eu d'enfant.

Le président. On a dit aussi que vous vouliez faire mourir votre époux.

Triffine. Arthur !... Dieu voit la vérité et sait si je l'aime encore !...

Le président. On vous accuse enfin d'avoir été trouvée avec des amants dans un bois.

Triffine. Si vous saviez la vérité, messieurs, aussi bien que ces hommes que je vois là et qui m'accusent !... (*Elle montre les témoins.*) Mille remords sur eux ! Mais, messieurs, je vous ai dit ma volonté ; ma vie est mon corps sont à vous ; à Dieu le reste !

Le président, *faisant avancer Arthur qui s'est tenu à l'écart.* Madame, voici le roi votre époux. Je vous supplie, au nom de Dieu, de lui parler comme à un homme loyal et de lui dire la vérité.

Triffine, *à l'aspect de son mari, se lève, et s'écrie avec amertume* : Je suis criminelle, et il est un homme loyal ! Je me suis donnée à la Vierge sainte, qu'elle réponde pour moi si elle le veut ; je n'ai rien à dire. (*Tendant les bras au roi, avec un élan d'amour.*) O Arthur !... Arthur !... (*Le roi reste immobile, Triffine se couvre le visage.*) Adieu, adieu, mes gens, je veux la mort !

Le parlement va aux voix ; Kervoura opine pour la mort de la reine ; un conseiller lui dit :

— Il est bon de penser, monseigneur, que c'est votre sœur ; et vous auriez le courage de l'envoyer mourir !... Je n'ajouterai rien à ce que j'ai déjà dit ; Dieu soit en aide à ceux qui sont affligés !

La sentence est enfin portée ; le président, avant de la lire, pose la main sur les dépositions, et dit :

— D'après ces charges-ci, nous avons délibéré et condamné Triffine à mort. Nulle considération ne peut empêcher l'arrêt ; il faut qu'elle périsse. Je suis maintenant son juge souverain. La reine de Bretagne est sous ma volonté, car je suis le président de ce parlement, et tout le monde doit courber la tête devant la sentence que je rends. En conséquence, vu les crimes de la reine de Bretagne (*il les énumère*), nous la condamnons à être dépouillée de son habit de reine, de sa couronne, à demander pardon au roi Arthur, puis à avoir la tête coupée sur un billot. Voilà l'arrêt. La mort sans rémission, et je signe de ma propre main cette sentence de rigueur. Après, je donne cette femme au bourreau pour qu'il prenne sa tête.

L'arrêt est annoncé au peuple. Un messager tout habillé de noir va par les villes et les campagnes ; il marche nuit et jour, et il s'arrête à tous les carrefours ; il sonne de la trompe et il crie :

— Par ordre du parlement, Triffine, reine de Bretagne, va mourir; priez Dieu pour son âme.

Puis il passe plus loin, et sa voix retentit ainsi par toute la Bretagne, et tous les cœurs sont frappés de crainte; chacun dit tout bas :

— On tue les reines maintenant comme de simples femmes; que va devenir le monde? Voilà que le billot rouge sert d'oreiller aux têtes couronnées.

Cependant Triffine a été reconduite dans sa prison, où elle attend l'heure; la pauvre femme est triste, car, au moment de mourir, la vie lui devient plus douce. Elle est jeune, elle est belle, elle est pleine de jours, et elle voudrait vivre; elle voudrait entendre encore une fois le bruit lointain des fléaux dans les aires des métairies, voir encore une fois une *Fête-Dieu* pour chanter avec les prêtres, et jeter des fleurs sur les petits enfants habillés en saint Jean-Baptiste. Elle touche ses mains qui sont chaudes, qui sont fortes, et elle pleure en songeant que bientôt elles pourriront dans la terre, froides et desséchées; elle les embrasse, folle de douleur, et elle crie à Dieu pour demander qu'il ait pitié d'elle.

TRIFFINE. Oh! comme mon cœur est triste! Mon temps est fini, mon temps est fini, je le sais! Dieu éternel! ne viendrez-vous, pas à mon secours? Ah! quand j'aurais abattu, brisé sous mes pieds vos temples saints, quand j'aurais brûlé vos églises, profané vos sacrements, alors encore je trouverais en vous de la miséricorde en présentant à vos yeux ce que j'endure. Roi des étoiles, ô mon Dieu! serai-je la seule à ne pouvoir obtenir pitié? Vous êtes plein de charité pour toute la nature; tout l'univers vous doit sa conservation; les anges chantent nuit et jour votre gloire; le poisson dans la grande mer, le ver dans sa maison de terre crient votre nom; à chaque créature vous donnez sa part de joie, et à cette pauvre femme-ci vous ne donnez que tourments! Christ! pourquoi suis-je humiliée? pourquoi condamnée à mou-

rir ? A mourir, mon Dieu ! à mourir ! à mourir d'une mort violente ! Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que mourir, Seigneur ? Voyez, Christ, je n'ai point péché, vous êtes bon, et je suis punie ! Oh ! je deviens folle à cette pensée ; je deviens folle en songeant que vous aussi vous m'abandonnez. — Triffine, Triffine, pauvre chère insensée, que veux-tu ? Te venger de Dieu ? O Jésus ! pardon, pardon, mon Sauveur ! c'est ma souffrance qui crie et accuse, et non ma volonté.

La voix de l'ange Raphael. Courage, fidèle Triffine !

Triffine. Ah ! donnez-moi du courage, Seigneur, donnez-moi du courage ! que je souffre jusqu'à ce que vous soyez satisfait !

L'ange. C'est la peine qui donne la gloire. Dieu a dit : — Gloire pour tourments !

Triffine. J'obéirai. Oui, j'obéirai. Je ne me damnerai pas pour la torture de la chair.

L'ange. Il faut que ce soit ainsi.

Triffine. Oui, oui, je n'écouterai que vous. Il faut gagner l'auréole ; il faut chercher le ciel et dépouiller la terre. Vous serez mon maître, ange que j'entends, et vous enlèverez, avec vos ailes, les souillures qui flétrissent encore mon âme. Mais je suis abandonnée depuis si longtemps ; je souffre tant, ô mon ange gardien ! voyez mon corps affaissé sous les chaînes ! Vierge, Vierge, détournez un instant vos regards de votre fils pour soutenir mon cœur.

L'ange. Courage, femme, Dieu écoute ta prière : rappelle-toi Jésus-Christ. Celui-là versa jusqu'à la dernière goutte de son sang, quand il était dans votre vie, et nulle plainte ne tomba de sa bouche, car il était content de souffrir pour les pécheurs. Et vous, Triffine, vous êtes impatiente de vos maux ! vous jetez à Dieu vos plaintes pour un peu de douleur !... Ma sœur chérie, oh ! par combien de douceurs sera payé votre amertume ! Regardez ici, ma sœur ! celui qui vous parle vous consolera. (*L'ange devint visible.*) Je prendrai votre âme, et j'irai la poser aux pieds de la Vierge sainte ! — Sois fidèle jusqu'à la dernière heure, ma sœur, et ne tarde pas plus longtemps au milieu des langueurs de ce monde obscur.

Triffine. Ange de lumière ! que vous êtes beau ! Votre amie a été consolée par votre voix. Je suis à Dieu seul maintenant.

Plus de larmes ! Justice, presse tes supplices. Je veux souffrir. Oh ! quand arrivera l'heure de la mort ? Oh ! quand verrai-je le reflet de mes yeux dans la hache du bourreau ?

Mais pendant que Triffine se résigne ainsi à la mort, l'évêque de Saint-Malo, averti par Dieu, part pour Rennes avec le fils de Triffine et sa nourrice. L'enfant est armé comme un cavalier, il a une épée à la main, des pistolets ! Ceux qui le voient passer s'émerveillent en remarquant son regard fier, et ils se découvrent devant lui en disant :

— Celui-ci est un jeune saint ou un ange déguisé qui va faire quelque miracle.

Là finit la septième journée.

Voici ce qu'on voit dans le huitième et dernière journée.

Tous les juges sont assemblés, et le peuple regarde. Triffine entre, ses beaux cheveux épars. Elle s'arrête devant Arthur, qui est debout entre ses soldats, pâle comme un fantôme. La pauvre femme tombe à deux genoux devant lui.

Triffine. Pardon, Arthur, de n'avoir pas été assez douce à votre cœur, de ne vous avoir pas rendu la vie comme un jour de paradis ! Voilà les fautes dont je suis coupable ; voilà l'amende honorable que je vous fais. Je n'ai point commis d'autre crime. Adieu, mon Arthur, je meurs sans colère, car c'est vous qui me tuez ; je meurs sans regret, car vous ne m'aimez plus.

Après avoir dit cela d'une voix qui fait pleurer tout le monde, Triffine se lève comme une reine, la tête rejetée en arrière, et elle marche vers l'échafaud. Quand elle est arrivée, deux soldats la prennent et la font monter près du billot.

Le premier soldat. Agenouillez-vous là, donnez vos deux mains que je les attache avec cette corde.

LE DEUXIÈME SOLDAT. Il faut couper sa belle chevelure pour pouvoir trancher plus facilement son cou délicat. (*A Triffine.*) Femme, dites adieu maintenant à la vie et à ceux que vous aimez; regardez-vous à votre dernière heure. Vous ne vous lèverez plus vivante de la place où vous êtes.

TRIFFINE, *avec ferveur*. Dieu, donnez-moi le courage de pardonner à tous mes ennemis. (*Etendant la main vers la foule.*) Adieu donc au monde! adieu à vous qui m'avez vue vivre couronnée et heureuse! Je meurs votre princesse et votre reine, car c'est sans raison que l'on me traite ainsi. Au jour du jugement dernier, je me présenterai devant Jésus-Christ avec ma tête dans mes mains, et il la fera voir à ceux qui m'ont condamnée, et il les maudira. Adieu, jeunes filles que je vois là-bas; adieu, heureuses jeunes filles! Dans votre joie de vivre, n'oubliez pas Triffine que les vers mangeront dans sa fosse. Adieu, beaux enfants, qui venez me voir mourir, hélas! vous ne savez point ce que c'est, vous qui ne faites que de naître. Adieu à tous ceux qui sont ici. Il en est un surtout à qui je dis trois fois adieu. Je l'attendrai dans le ciel.

LE DEUXIÈME SOLDAT, *pleurant*. Je suis si triste, en entendant cette femme, que je n'aurai jamais le courage de la frapper. Certes, elle est innocente.

LE PREMIER SOLDAT. Ne dis pas cela, ou tu seras puni. Tu parles de ce que tu ne connais pas. On nous a ordonné de la tuer, il faut le faire.

LE DEUXIÈME SOLDAT. Coupe-lui la tête si tu le veux; pour moi, je ne le ferai pas. Quand je regarde son visage, mes membres deviennent sans force.

LE PREMIER SOLDAT. Te voilà devenu bien tendre! J'ai vu un temps où tu n'étais pas si sensible, quand tu éventrais les femmes enceintes, et que tu mettais leurs enfants au bout de ta pique.

LE DEUXIÈME SOLDAT. Quelle différence!... C'était en pays étranger.

TRIFFINE. Au nom de Dieu, mes gens, exécutez l'injuste sentence, car je n'attends plus rien que la fin de ma vie.

LE DEUXIÈME SOLDAT. Nous faisons aussi trop de façons avec elle. Puisque la main te tremble, à moi.

Il prend la hache.

LE DEUXIÈME SOLDAT. Attends. Écoute : quelle est cette trompette? Regarde, voilà des cavaliers qui galopent vers nous ventre à terre.

L'enfant, l'évêque et leur suite paraissent.

L'ENFANT, *aux soldats*. Arrêtez, soldats, ne frappez pas trop vite : celui qui le ferait ne serait pas sûr de sa vie. Si quelqu'un fait un pas, si quelqu'un touche cette femme, je lui brûle le cœur d'un coup de pistolet. — Je défends ma mère! Elle aura justice contre ses ennemis et contre les faux témoins. (*Se tournant vers les juges et les témoins.*) Faux prêtre, j'aurai ta vie devant tous les princes. Qu'on saisisse cet homme et qu'on le mette en prison. Justice, parlement! Si on le laisse échapper, on s'en repentira. (*Aux soldats qui sont sur l'échafaud.*) Venez ici, misérables, avec vos cordes ; jetez à terre ce faux témoin et ce Kervoura; liez-les comme des sangliers furieux. (*Aux juges.*) Juges, il faudra que vous rapportiez aujourd'hui votre arrêt, car ces trois misérables doivent être pendus.

ARTHUR. Quelle preuve apporte cet enfant de ce qu'il avance?

L'ENFANT. Vous le saurez, Arthur. (*Il court vers l'échafaud.*) Mais il faut que je délivre cette sainte. Courage, vous vivrez, me voilà venu à votre secours. (*Il la prend par la main, et s'avance avec elle vers Arthur.*) Arthur, roi de Bretagne, celui qui vous parle ici est votre fils. Oui, je suis l'enfant que Triffine a mis au monde, et c'est à cause de moi qu'elle a souffert tant de tourments. Sauvé par la grâce du Seigneur, j'ai été élevé par l'évêque saint que vous voyez. Je ne suis pas venu sans preuves. Voici ma nourrice que Kervoura connaît; voici des gens qui sont vivants et que vous pouvez interroger. (*Se jetant dans les bras de Triffine.*) Ma mère, ô ma mère! jamais vous n'avez vu de fils rempli d'autant de joie.

TRIFFINE. Un fils, un fils... J'ai un fils! (*Elle le regarde.*) Comme il a une belle chevelure, mon fils! (*Au roi.*) Arthur, oh! ne cherchez pas d'autre preuve que le cri de mon sang. (*Elle étend la main sur la tête de l'enfant.*) Je le bénis ; c'est mon enfant.

KERVOURA. Comment peut-on écouter les mensonges d'un singe de cet âge? C'est sans doute un fils de prêtre qui cherche

aventure. Et vous donneriez, Arthur, la couronne de Bretagne à l'enfant de quelque ribaude? Si je ne me retenais, je l'écraserais sous mes pieds.

L'ENFANT. Je ne suis pas le fils d'une ribaude, Kervoura; je vais te le prouver, car je te connais. C'est toi, tyran, qui m'as enlevé dès ma naissance pour me faire mourir lorsque j'aurais eu six mois, afin de guérir Abacarus et de gagner une couronne; le démon t'avait donné ce conseil, et l'ange du Seigneur me l'a fait connaître. Tu vois, Kervoura, que je te connais.

KERVOURA. Tu mens.

L'ENFANT. Pourquoi pâlis-tu alors?

KERVOURA, *égaré de colère*. Je n'y puis plus tenir. Je quitte ces lieux si l'on ne chasse ce bâtard. Va-t-en, drôle, et tiens ce soufflet.

Il donne un soufflet à l'enfant.

L'ENFANT, *tirant son épée*. A moi, la loi! à moi, mon père et ma mère! Princes et barons, je veux vengeance. J'ai été insulté par ce méchant; le combat! je demande le combat!

ARTHUR. Que Dieu juge; j'en croirai ce qu'il décidera. Laissez combattre cet enfant.

Kervoura et l'enfant descendent alors dans la lice; mais l'ange saint Michel combat à côté du fils de Triffine. Kervoura se sent comme frappé d'aveuglement, et l'enfant lui perce le cœur. Le pied sur son cadavre, et appuyé sur son épée qui est debout dans le corps du traître, il dit:

— Arthur, celui-ci était un méchant; je suis ton fils, et ma mère est une sainte.

Le roi ouvre ses bras à la reine et à l'enfant, et tout le monde s'en va heureux.

Ainsi finit la vie de sainte Triffine et de Kervoura, tragédie en huit journées.

Que Dieu protége l'honorable assemblée qui a bien voulu l'écouter jusqu'au bout, et qu'il donne place dans son saint paradis à tous ceux qui sont ici! — Amen.

§ IV. — Les poètes bretons.

Un applaudissement général suivit le dernier mot prononcé par Tanguy ; toutes les voix s'élevèrent en même temps.

— Malo ! Malo ! *Kernewote*, c'est une belle tragédie.

— Une tragédie à vous faire éclater le cœur dans la poitrine, ajouta Troädec. J'avais froid dans mes cheveux blancs en entendant les soldats parler à Triffine sur l'échafaud, et dire :

— *Il faut couper sa belle chevelure pour pouvoir trancher plus facilement son cou délicat. Femme, vous ne vous lèverez plus vivante de la place où vous êtes.*

— Et toi, Morvan, dit Abalen en frappant sur l'épaule de l'idiot, que penses-tu de la tragédie du *Kernewote*.

L'idiot releva la tête. Il jeta sur l'armurier un long regard d'une intelligence et d'une douleur indicibles, et, avec un accent dans lequel l'égarement de la passion se mêlait étrangement à l'interrogation naïve et enfantine :

— Où est Triffine? dit-il, où est Triffine? Mon Dieu ! moi j'aime Triffine.

Puis, d'une voix harmonieuse, il murmura ces vers de son *Saint Guillaume*.

« *Non, il n'est point d'autre femme qui vaille celle-ci, point d'autre femme aussi parfaite, point d'autre fleur sans tâche comme elle.* »

— Sur le salut de mon âme, l'idiot a raison, s'écria Abalen ; il n'y a point de Triffine dans tout le pays jusqu'à la Seine. C'est plus qu'une sainte, c'est une vraie femme, et je donnerais ma part de paradis pour vivre mes jours avec sa pareille. Oh ! ce Kervoura ! si j'avais

été Arthur, je lui aurais brûlé les entrailles ! Pourquoi meurt-il de la main de cet enfant ? Il aurait fallu le faire déchirer à quatre chevaux comme Hernier de Seine, et exposer les quatre morceaux de son corps aux quatre vents du ciel.

— C'eût été une mort vulgaire, dit Coëtmor, et il fallait que, dans sa punition, on sentit la main du Tout-Puissant. Il y avait bataille entre Dieu et le diable ; le diable avait pris un homme fort, et Dieu n'a voulu prendre qu'un enfant pour tuer l'homme fort, afin de faire comprendre que son bras était assez long pour n'avoir pas besoin d'une grande épée au bout. Cela est habile et beau.

— Et vous, mon maître, dit Tanguy en s'adressant à Collinée, la tragédie vous a-t-elle dit quelque chose au cœur, quoique écrite dans la langue des barbares ?

— *Le roitelet aime toujours les toits de chaume où il est né, et la voix de ses frères* [1], répondit le vieillard, et cependant, *Kernewote*, cette pièce n'obéit guère aux règles d'Horiatus.

> Ficta voluptatis causa sint proxima veris ;
> Nec, quocumque volet, poscat, sibi fabula credi.

Il eût mieux valu pour celui qui a fait la tragédie qu'il eût connu la belle antiquité et qu'il eût traité quelque sujet du temps des Hellènes. *Iliacum carmen deducit in actus*. Au lieu de cet enfant, il aurait pu faire descendre de l'empyrée Minerve, aux bras blancs, θεὰ λευκώλενος ou bien Iris, la prompte messagère, ὠκεῖα Ἶρις ἄγγελος C'eût été noble et grand.

— Laissez l'enfant, laissez l'enfant, cria Coëtmor. Que me font à moi vos Minerve et vos Iris, maître Collinée ?

(1) Ar laouenanik a gar atao ar touën pe leach e voüe ganet ag ar mones eus e breudeur (Proverbe breton).

Je ne suis point un païen, par saint Briec ! Mais l'enfant !... Oh ! comme cela fait du bien de le voir délivrer sa mère ! comme cela console ! comme cela fait croire à la providence ! Mon Dieu ! c'était bien beau ces temps où l'on voyait des miracles. Oh ! comme j'aurais voulu vivre alors et être un saint pour causer avec les anges, parler à la mer, à la flamme, à la terre, et voir qu'elles m'entendaient ! Mais ces grands jours sont passés ; il ne vient plus d'anges en Bretagne ; tout se perd ; les beaux miracles, les beaux usages, la foi de nos pères ; nous ne voyons plus de saints chez nous, depuis que les Français sont venus. La Bretagne s'en va, et bientôt notre langue sera oubliée.

— Ne dis pas cela, Coatmor ; foi d'Abelen, cela ne sera pas. Vois-tu, quand un peuple a ses saints à lui, son langage à lui, ses chansons et ses tragédies à lui, ce peuple-là ne change pas de nom aussi facilement qu'une fille qu'on marie. Les seigneurs peuvent se faire Français, s'il leur plaît, mais nous, nous resterons ce que nous sommes. Nous n'apprendrons pas la langue de ceux du haut pays, et s'ils veulent que nous les entendions, il faudra qu'ils parlent la nôtre. Nous resterons avec nos grands chapeaux et nos longs cheveux, pour nous reconnaître entre nous, et quand l'occasion viendra, Malo ! pour la Bretagne ! nous nous lèverons avec l'arquebuse et les fourches à la main, en jetant notre cri : *Liç dar pot callet euz en Armorik* (place aux durs garçons de l'Armorique) ! Il se trouvera bien encore, de par le monde, un pauvre gentilhomme qui consentira à être duc de Bretagne ; qu'en dis-tu, *Kernewote?*

— Je dis que le jour où il faudra chasser les Français de nos paroisses, les hommes de la Cornouaille prendront leurs habits du dimanche avec leurs *pen-bas* les plus

lourds, et que nos gentilshommes ne seront pas longs à sangler leurs chevaux des montagnes. Tous ont gardé leurs anciennes pensées, et le seigneur de Pont-l'Abbé a laissé sur la porte de son grand château l'écusson de Bretagne, avec la levrette et la devise [1].

— Que la sainte Trinité vous entende ! dit Coëtmor, alors les beaux jours reviendront pour notre pays.

— Et les *jabadäos* et les *passe-pieds* reprendront dans les châteaux, fit observer Troâdec.

— Et le parlement n'empêchera plus de jouer les tragédies, dit Abalen.

— Et moi, ajouta Tanguy, je deviendrai expert dans l'art de maître Collinée, et j'imprimerai les belles poésies de la Bretagne, et nous aurons nos livres, comme nous avons nos clochers, nos rivières et nos montagnes !

Un cri général de joie répondit au jeune homme.

— Béni soit le jour ou tu es venu parmi nous, Tanguy, dit Abalen en étendant vers lui sa large main ; tu nous as fait aimer mieux notre pays et notre langage ; tu es un brave compagnon. Si quelqu'un te voulait du mal rappelle-toi que tu as, dans ce corps-ci, une douzaine de *pichets* de sang prêts à couler pour toi.

— Les *Kernewotes* n'ont pas moins de sang dans les veines que ceux du pays de Tréguier, répondit Tanguy, touchant la main d'Abalen et en s'inclinant avec une courtoisie toute chevaleresque ; j'ai un crâne à faire défoncer à ton service.

— Je voudrais voir comme je te vois, ajouta l'armurier, l'auteur de *Sainte Triffine*, car celui-là aussi est un chrétien et un Breton.

— Tu le vois comme tu me vois, Abalen, car l'auteur de *Sainte Triffine*, c'est moi.

(1) Il fallut un ordre exprès du roi et des menaces pour le lui faire retirer.

Une exclamation de surprise s'éleva à ces mots, et les regards se tournèrent vers le *Kernewote*, qui, rouge jusqu'au front, baissait les yeux et penchait la tête avec un mouvement à la fois fier et modeste ; bientôt les applaudissements éclatèrent de toutes parts.

— Malo! malo! Noël au *Kernewote!* Noël à *Sainte Triffine!* Noël à la Bretagne et aux auteurs bretons! du cidre, une mer de cidre, veuve Flohic, c'est aujourd'hui fête.

— Il est minuit, mes gens, dit une voix sèche qui sortit du fond de l'âtre ; les chrétiens doivent rentrer chez eux maintenant.

En prononçant ces mots, la veuve Flohic s'était levée du banc qu'elle occupait dans le fond de l'immense cheminée, et, tenant à la main une chandelle de résine retenue entre les deux branches d'un bâton fendu, elle s'avançait vers la table pour enlever les *pichets*.

— Est-il vraiment l'heure des morts? demanda Troädec.

— Écoutez, dit la veuve.

Les buveurs firent silence ; le son triste et clair d'une cloche arriva distinctement jusqu'à la salle de l'auberge ; tous se découvrirent et se signèrent. Bientôt une voix lugubre s'éleva dans la nuit :

> Réveillez-vous, gens qui dormez,
> Priez Dieu pour les trépassés.

— Qu'est-ce que cela? demanda Tanguy avec terreur.

— C'est le *sonneur des âmes*, dit Coatmor [1]; il est venu nous surprendre comme la mort au milieu de la

(1) Dans toutes les villes du pays de Tréguier, on avait conservé, jusqu'à la révolution de 1789, l'usage de faire parcourir les rues par une espèce de watchman chargé de demander des prières pour les morts. On appelait, en breton, ce sonneur de nuit *le sonneur des âmes*.

joie et des espérances, pour nous avertir que ceux qui sont dans les cimetières lèvent maintenant leurs tombes et attendent des prières.

S'il y en a parmi vous, ajouta-t-il, qui ont des parents ou des amis dans le purgatoire, ils n'ont qu'à se mettre à genoux avec moi. Voici un *innocent* [1] qui demandera pardon à Dieu pour les âmes en peine.

Tous les buveurs s'agenouillèrent, et il se fit un grand silence. On entendait au dehors le vent qui soufflait dans les toits anguleux et qui faisait grincer la poulie de fer du puits banal; la cloche du *sonneur des âmes* tintait au loin, et son cri monotone arrivait avec le bruit confus des moulins et des cascades. Tout à coup, au milieu de ces mille rumeurs funèbres, la voix de l'idiot s'éleva douce, triste et suave; elle psalmodiait le *de Profundis* pour le repos des âmes de ceux qui étaient morts.

§. V. — Conclusion.

Peu d'années après la scène que nous venons de rapporter, la Bretagne était en feu, et l'effort de nationalisation qu'Abalen avait annoncé était tenté par elle. La ligue, cette croisade religieuse dont les communes avaient fait si vite un mouvement provincial, la ligue avait pris en Bretagne un caractère tout spécial d'insurrection populaire. Un ambitieux secondaire, espèce de doublure des Guise, Mercœur, s'était mis à la tête des turbulences bretonnes, et il s'efforçait de rajuster les débris du trône ducal. Mais trop d'éléments inconciliables travaillaient

(1) *Innocent* est le nom donné en breton aux idiots. Nos paysans les regardent comme spécialement agréables à Dieu, par l'impossibilité dans laquelle ils sont de mal faire, aussi font-ils grand cas de leurs prières.

alors notre province pour qu'il pût les atteler utilement à son ambition. Le peuple et la noblesse tiraient en sens inverse. Le premier, lassé du bât féodal, avait décidément pris le mors aux dents, et faisait tous ses efforts pour se débarrasser du cavalier qui l'écrasait depuis six cents ans. La seconde, tout en se divisant en partis hostiles, tout en sollicitant les secours des communes, pour se déchirer elle-même, n'en voulait pas moins conserver ses prérogatives et son pouvoir absolu sur le corvéable. Il résulta nécessairement de ces prétentions contraire un désaccord radical entre le populaire et les gentilshommes, désaccord qui les empêcha de travailler utilement à l'affranchissement du pays. Bientôt même les paysans firent cause à part, et commencèrent à courir sus aux seigneurs et à leurs hommes d'armes, quel que fût leur gonfalon. Mais cet élan révolutionnaire était prématuré; ce n'était qu'une de ces crises de fièvre auxquelles un peuple, malade de son état social, s'abandonne de temps en temps; indispositions passagères, qu'un peu de sang tiré apaise bien vite et que nos vieux historiens désignaient sous l'expression poétique d'*émotion du populaire*. L'émeute de la Bretagne eut le résultat de toutes celles qui n'ont pas l'esprit de naître viables et de grandir jusqu'à la révolution. On tua ce que l'on put de rebelles, on pendit ce que l'on prit, et, comme il fallait quelqu'un qui payât les frais de la guerre, on pardonna au reste. La noblesse bretonne fit ensuite sa paix avec le roi, qui lui accorda toutes sortes de faveurs pour se l'attacher, et tout alla comme devant. Ce fut la dernière tentative de la Bretagne pour s'isoler, et le dernier rêve d'indépendance de nos communes. Le peuple, détrompé de ses espérances, se replongea dans son indifférence politique, et n'opposa plus à la conquête française que la résistance d'inertie de

ses coutumes, de sa langue et de ses superstitions. Ces moyens, si faibles en apparence, ont seuls suffi pour lui conserver, pendant trois siècles, sa physionomie spéciale, et ce n'a pas été, à notre avis, un spectacle sans intérêt que cette lutte silencieuse et héréditaire de quelques milliers de familles contre l'influence étrangère, lutte que prolongeront encore quelque temps les croyances et l'amour du sol, mais dont on peut prévoir la fin prochaine, et dont nous consignons ici l'expression dernière.

Ainsi, trois siècles auront suffi pour renouveler les pensées de la race la plus énergique, la plus volontaire; d'une race dont la tenacité a reçu la plus incontestable de toutes les confirmations, celle d'un proverbe populaire. Trois cents ans, jour pour jour, après cette soirée où nous avons représenté une réunion d'auteurs bretons écoutant la tragédie de *Sainte Triffine*, se berçant de l'espoir prochain de redevenir un peuple indépendant, d'avoir une langue spéciale, une littérature, un théâtre, moi qui suis peut-être le descendant d'un de ces manants poètes, moi, Breton francisé, je déchiffre avec peine, sur un manuscrit rongé des mites, cette même tragédie; je déroule ses vers comme les bandelettes des momies d'Égypte, cherchant à y découvrir le mystère d'une civilisation perdue. Fils si différent de mes pères, j'étudie la pensée de ces vieux poètes comme une œuvre morte, sans être sûr de toujours la comprendre! — Et trois fois cent années ont pu effectuer de si prodigieux changements! Et dans nul autre lieu de l'Europe, peut-être, le mouvement civilisateur n'a été plus lent, plus insensible qu'en Bretagne! Nulle part ailleurs le passé n'est aussi près du présent, et pourtant ce passé est déjà si éloigné, qu'il faut l'étudier, comme les planètes du ciel, avec l'induction et l'analyse! Quel pas ont donc faits partout ces trois

siècles qui viennent de passer? Qu'était-ce donc que ces géants qui ont emporté avec eux, si loin, dans les plis de leurs robes, les idées, les croyances, les espoirs de nos ancêtres, pour que ces idées, ces croyances, ces espoirs soient devenus des problèmes à résoudre, des thèses d'antiquaire à soutenir? N'y a-t-il pas quelque chose de rafraichissant et de sain pour l'âme dans la contemplation de cette prodigieuse marche du genre humain, au milieu des obstacles et des piéges? En regardant la route déjà faite par cet infatigable Ahasverus, qui oserait douter de sa force pour celle qui lui reste à faire? Quelques incrédules peut-être qui calomnient le progrès auquel ils doivent ce qu'ils sont, comme les abbés du dix-huitième siècle riaient de la religion qui les faisait vivre; quelques prêtres du désespoir qui voudraient nous faire prendre le monde pour un manége, et l'humanité pour un cheval aveugle, tournant autour de la meule de la nécessité! Mais pour celui qui cherche la verité de bonne foi, il ne peut y avoir de doutes. En voyant disparaître ces natures saillantes dont la Bretagne nous offre un reste si curieux, en apercevant cette action lente, mais irrésistible du temps sur les nationalités, il comprendra que l'œuvre providentielle s'accomplit. Et qu'il ne s'inquiète pas si, dans cette tendance générale vers l'association, les sociétés lui paraissent sans ordre, sans raison, sans poésie; il faut qu'il regarde notre siècle comme un grand déménagement du genre humain, dans lequel, idées, foi et sciences se trouvent confondues. Placée entre un passé démoli et un avenir pour lequel on commence seulement à rassembler les matériaux, notre société couche à la belle étoile, mal protégée par de vieilles toiles arrachées à l'ancien édifice et à grand'peine recousues; mais ce bivac n'est point la demeure définitive. Après de longues et pé-

nibles marches dans le désert, après avoir vaincu les obstacles, commis bien des fautes, oublié bien des fois son Dieu et adoré le veau d'or, le genre humain arrivera enfin a la terre promise (nous l'espérons fermement !) et, plus heureux que les Hébreux, il n'y trouvera point d'ennemis à combattre.

LES DERNIERS BRETONS.

TROISIÈME PARTIE.

INDUSTRIE, COMMERCE ET AGRICULTURE DE LA BRETAGNE.

Nous avons montré jusqu'à présent le Breton dans ses rapports avec la vie morale ; il nous reste à le faire voir dans ses rapports avec la vie matérielle. Nous avons dit ce qu'était l'homme poétique, nous allons voir ce qu'est le travailleur. Notre étude intellectuelle ne cessera pas, mais elle prendra une nouvelle forme ; nous en demanderons les éléments à des faits positifs, nous la poursuivrons à travers les réalités de la vie. Ce sera même, peut-être une chose curieuse que ce côté psychologique cherché dans la statistique, science jusqu'à présent réduite à des formules algébriques. La statistique ne devrait point être seulement ce que l'ont faite les géomètres de notre temps. Vaste étude qui résume la situation d'un peuple. elle devrait en embrasser toutes les faces, en chercher les motifs moraux ou physiques, en déduire les conséquences philosophiques ou mathématiques Les chiffres seuls ne sont que des résultats muets qui ne nous apprennent point leurs causes. La statistique ainsi faite n'est autre chose que le grand-livre d'une nation ; elle lui dit si elle

est sur le chemin de la banqueroute ou de la fortune, mais elle ne lui apprend pas le *pourquoi*. Le *pourquoi* est plus haut que les formules chiffrées, plus haut que les relevés d'administration et que les recensements publics; le *pourquoi* est tout entier dans l'être multiple qu'on appelle *peuple ;* dans ses coutumes, dans sa foi, dans son intelligence, dans son caractère. Toute statistique largement comprise devrait procéder par l'étude des mœurs. Vous m'avez dit combien ce pays comptait de chevaux, de manufactures, de loteries, c'est bien ; mais dites-moi aussi ce que c'est que l'homme qui l'habite, car tout vient de lui et y retourne. C'est seulement quand je le connaîtrai que vos chiffres auront de la valeur pour moi, que je pourrai trouver un remède au mal et aviver la source du bien. Les quatre règles sont une belle chose ; mais me diront-elles pourquoi l'Espagne, cette belle contrée, est descendue au dernier rang des Etats, tandis que la dure et petite Angleterre occupe la première place? Là, comme partout et toujours, l'homme a fait son sort, en dépit de la terre et du soleil, car l'homme est l'instrument qui donne à la matière la valeur et le mouvement. Décrivez donc l'instrument si vous voulez que je sache quels sont les changements à apporter, les améliorations à accomplir.

Or, ce que nous tentons ici est un essai de ce genre. Ce qu'on va lire est de la statistique psychologique. Heureusement resserré dans un cadre étroit, nous espérons que notre travail en sera plus exact et plus complet. L'objet à mesurer est petit et par cela même plus à longueur de notre bras. A d'autres d'essayer cette analyse sur un plus vaste sujet.

CHAPITRE I.

INDUSTRIE.

§ I. — Cause du peu d'importance de l'industrie en Bretagne. — Ouvriers du seizième siècle. — Caractère de l'ouvrier breton. — L'horloger de Paimpol.

Trois choses sont à considérer dans la statistique morale dont nous nous occupons : *l'industrie, le commerce, l'agriculture.* Ce sera la matière de trois chapitres distincts :

L'industrie de la basse Bretagne est peu de chose ; elle se borne, à peu près, à la production d'objets de consommation locale. A part un petit nombre de grandes exploitations, l'industrie propre du pays se réduit à quelques poteries grossières, à quelques tanneries, à quelques pauvres papeteries à marteaux, semées çà et là dans les vallées, et qui se transforment chaque année en moulins à blé. Ajoutez à cela la fabrication des toiles, dont nous parlerons plus tard, et vous aurez une idée générale de l'industrie du pays.

Quant aux métiers, ils sont pauvrement exercés par des ouvriers isolés, et, à de bien rares exceptions près, on ne trouve ni grands ateliers, ni usines importantes dans lesquelles ceux-ci puissent s'instruire des perfectionnements apportés à leurs professions. Il en résulte que les états manuels sont généralement pratiqués sans habileté.

Mais parmi toutes les causes qui ont arrêté en Bretagne l'élan de l'industrie ouvrière, il en est une plus puissante et qui tient à un préjugé tout-à-fait local : nous voulons parler de l'espèce de mépris qui, dans nos campagnes, frappe l'ouvrier et le place dans une situation presque honteuse. Il nous serait difficile d'expliquer l'origine de ce dédain pour *l'homme de métier ;* mais elle est fort ancienne. Dans le moyen âge, beaucoup de nos gentilshommes se trouvèrent trop pauvres pour se maintenir dans une noble oisiveté ; il fut décidé qu'ils pourraient conduire la charrue sans déroger, mais non exercer des métiers, *parce qu'il était indigne d'hommes nobles de se livrer à de vils travaux.* Peut-être le mépris pour les professions mécaniques vient-il de ce que beaucoup d'entre elles furent primitivement exercées, en Bretagne, par des étrangers, des Bohêmes et des Juifs, que l'on désigna sous le nom détesté de *cacoux.* Quoi qu'il en soit, ce mépris s'enracina fortement, et il s'est maintenu partout jusqu'à nos jours.

Cependant, il faut le reconnaître, ce préjugé ne fut pas toujours un obstacle à l'avancement des arts manuels en Bretagne. La preuve en est dans les clochers, les cloîtres, les chapelles qui étalent, sur le sol breton, leurs opulentes dentelles de granit. Mais l'époque où ces édifices furent bâtis explique les merveilles de leur construction. Tous s'élevèrent au commencement du seizième siècle, au moment où la Bretagne entrait dans une de ces inspirations poétiques, plus rares encore chez les nations que chez les individus, et auxquelles on doit les chefs-d'œuvre. Ce siècle fut, dans l'Armorique, un siècle de virilité pour le géant populaire. Tourmenté depuis longtemps d'une ardeur comprimée, il se mit à transporter des rochers et à remuer des montagnes afin d'essayer ses forces. Un

besoin de mouvement, une crise d'imagination saisit subitement les masses, qui, par une réaction puissante qu'avait amenée la *francisation* de la noblesse, tendaient à se nationaliser davantage. Les croyances encore vivantes favorisèrent cet élan et lui donnèrent une direction religieuse. Alors les ouvriers, sortis momentanément de l'abjection dans laquelle ils croupissaient, conçurent une pensée de réhabilitation. Des confréries de *picoteurs*, de menuisiers, de forgerons, de couvreurs, de maçons, etc., se formèrent de toutes parts ; quinze mille ouvriers parcoururent la Bretagne, leurs outils sur l'épaule et le chapelet à la main, mêlant des cantiques populaires au son du *biniou* qui marchait à leur tête. Ce fut comme une sainte croisade de travailleurs auxquels l'exaltation donnait des forces, une adresse et une patience que l'on attendrait vainement de l'habileté moderne. Alors s'élevèrent, au bruit des hymnes et des prières répétées en commun, ces églises miraculeuses qui dominent les villages du Finistère ; alors le granit, pétri comme de l'argile, se déroula en arabesques flamboyantes ; le chêne ; découpé au ciseau, tapissa les chœurs mystérieux ; alors, sous chaque assise, sous chaque poutre, contre chaque angle, le long de chaque corniche, on vit naître ces myriades de saints, de dragons, de démons, de grotesques ; et dans ces vastes compositions, mélange de pensées terribles ou plaisantes, saintes ou obscènes, tout fut admirablement exécuté, parce que chaque ouvrier trouva nécessairement à rendre l'expression de son individualité. Chacun eut son ouvrage de goût à accomplir ; chacun put, après l'achèvement, voir à découvert sa part de travail, s'admirer et se complaire dans son œuvre. Puis, l'honneur de l'ouvrage entier retombait sur tous. A cette époque, l'architecte n'était pas, comme maintenant, un homme

isolé, vivant dans une autre sphère, auquel revenaient toute la gloire et tout le profit : l'architecte n'était qu'un maître maçon, le premier entre les autres, mangeant à leur table, heurtant son verre aux verres de ses ouvriers, et prenant leurs conseils.

D'ailleurs, une cause plus puissante que toutes celles que nous indiquons surexcitait les facultés de l'ouvrier breton : il cherchait une réhabilitation. En élevant des églises, il faisait à la fois une œuvre glorieuse et méritoire, il acquérait une importance qu'il n'avait jamais eue auparavant. Son travail le purifiait. Il devenait le *logeur du bon Dieu*, et, à ce titre, il appelait sur lui quelque chose du respect et de l'admiration qu'inspirait son ouvrage. Aussi lui permettait-on de dresser un autel dans une des plus belles églises de Bretagne (le Folgöat), et d'y graver sur la pierre, comme un gentilhomme, son écusson roturier, composé de la truelle, de la règle et de l'équerre. Certes, le métier dut alors lui paraître beau et attrayant. L'ouvrier avait une mission. La foi vint illuminer son ignorance. Il se sentit prêtre à sa manière, et toutes ses aspirations pieuses, toutes ses prières, se traduisirent sur le Kersanton en caractères indélébiles.

Cette vigueur de volonté dura tant que la crise populaire qui ébranlait le pays eut son cours, et que les grands travaux entrepris avec l'or de la reine Anne se multiplièrent. Mais lorsque Louis XII eut perdu *sa Brette moult regrettée*, et que la réaction nationale se fut ralentie, les grands ouvrages cessèrent tout-à-coup. Rendus à leur obscurité et au dédain public, les ouvriers sentirent l'enthousiasme leur mourir au cœur. Ils se dispersèrent tristement dans les villages, s'y établirent, et, se résignant aux vulgaires labeurs qui s'offraient seuls désormais pour les faire vivre, ils oublièrent, comme un rêve de jeunesse,

les jours d'exaltation et d'espérance auxquels ils avaient assisté.

A ces causes matérielles, qui expliquent la décadence des arts manuels en Bretagne, il faut en joindre d'autres plus intimes et non moins puissantes. Beaucoup d'obstacles, venant de lui-même, s'opposent à l'avancement industriel de l'ouvrier breton. Au premier rang il faut placer sa répugnance pour les déplacements. Ailleurs, le campagnonage, cette franc-maçonnerie du prolétaire, facilite à l'ouvrier les voyages, et lui en fait même une obligation. Chaque compagnon doit faire son tour de France, et, dans cette instructive pérégrination, se trouvant en contact avec un grand nombre de méthodes nouvelles, il dépouille nécessairement une partie de ses préjugés ; il s'inspire dans les grands ateliers d'industrie, comme l'artiste dans les galeries de Rome ou de Florence ; il s'initie à mille procédés ingénieux ; il étudie la manière des maîtres, l'imite et l'égale parfois. Peut-être même n'arrivera-t-on à une vaste éducation industrielle qu'au moyen de ces voyages de travailleurs à travers les nations civilisées. Ce sera une belle époque que celle où l'on pourra voir, au lieu de ces tristes groupes de conscrits allant livrer leur chair aux boucheries nationales, de joyeuses bandes d'ouvriers traverser les villages, portant dans un mouchoir noué à leur bâton toute leur fortune, toutes leurs espérances, et répétant gaiement leur chanson de métier. Plus tard, ces pélerins travailleurs reviendront, rapportant, au lieu de reliques saintes destinées à guérir les maladies de l'âme et du corps, quelque invention utile, toute-puissante pour guérir la plus terrible de toutes les maladies humaines : la misère !... Ils reviendront en rapportant surtout l'oubli des haines nationales, car le prolétaire étranger aura frapp

dans leurs mains, il aura sué et chanté, ri et souffert avec eux.

Mais en attendant que ces utopies dorées se réalisent, il reste encore bien des vieilles empreintes à effacer dans les mœurs. En Bretagne surtout, la rénovation ne pourra avoir lieu qu'au moyen d'une transformation presque complète du caractère de l'habitant ; car outre les habitudes casanières de l'ouvrier armoricain, qui nuisent tant à ses progrès, il faut reconnaître qu'il n'a point cette activité remuante que l'on retrouve chez d'autres races. Sa nature ne le porte point à l'ambitieuse et incessante recherche du bien-être, si propre à hâter l'instruction industrielle. Il ne court après la fortune ni ne l'attend : c'est la seule superstition populaire à laquelle il soit demeuré étranger. Le pain noir de chaque jour, l'ivresse du dimanche et un lit de paille pour mourir vers soixante ans, voilà son existence, son avenir et il l'accepte comme définitif. Sa misère est, à ses yeux, une maladie héréditaire et incurable. Ajoutez que son imagination vient à chaque instant à la traverse de son industrie ; que ses préjugés, son caractère, ses poétiques inclinations, brisent sans cesse l'édifice naissant de sa fortune. Position, intérêt, il sacrifiera tout à une tradition pieuse ou à un mouvement du cœur. Nous pouvons citer à l'appui de l'opinion que nous émettons un fait qui s'est passé, il y a quelques années, presque sous nos yeux. Quoique ce soit un évènement exceptionnel, il donnera une juste idée de la prépondérance des facultés poétiques sur la faculté industrielle, dans l'ouvrier breton.

Paimpol est une ville du département des Côtes-du-Nord, un peu moins grande que la moitié d'une rue de Paris ; mais son port lui donne une certaine importance. Elle en a eu beaucoup surtout pendant les guerres de l'em-

pire. C'était, ainsi que Roscoff, Camaret, le Conquet, un lieu de relâche pour les corsaires bretons. On y voyait alors cinquante tavernes et trois horlogers ; et ce n'était point trop, car les corsaires avaient besoin des uns et des autres. Le dernier mousse réservait toujours, sur sa première part de prise, de quoi acheter une montre à breloques, qu'il ne montait jamais, mais qu'il suspendait coquettement à son cou, avec un filin goudronné. Malheureusement pour les horlogers de Paimpol, la paix ruina leur industrie. Quelque temps encore les relâches des caboteurs (rendues plus fréquentes par l'activité momentanée du commerce, dans les premières années de la restauration) les aidèrent à vivre ; mais cette ressource diminua peu à peu et leur manqua bientôt presque entièrement.

Parmi ceux que frappa le plus cruellement ce désastre, se trouvait un jeune homme nommé Pierre. Il avait choisi la profession d'horloger à une époque où cette industrie prospérait à Paimpol ; mais à mesure qu'il avait avancé en âge, ses espérances s'étaient affaiblies. Enfin le maître chez lequel il travaillait lui déclara un jour qu'il n'avait plus d'ouvrage à lui donner, et Pierre se trouva sur le pavé de Paimpol, sans emploi et sans ressources.

La nécessité de quitter son pays et de chercher ailleurs du travail était déjà bien pénible pour Pierre ; mais ce qui la rendait insupportable, c'était la pensée de se séparer d'Yvonne avec laquelle il avait grandi et qu'il aimait depuis sa première communion. Yvonne était une jeune couturière de Paimpol qui travaillait tous les jours pendant douze heures à sa fenêtre, près d'un vieux pot ébréché dans lequel elle avait planté une giroflée jaune ; qui se confessait régulièrement tous les mois, et dont la voix douce ne chantait jamais que des *sônes* mélancoliques ou

des noëls pieux. Elle vivait avec sa mère, qui gagnait péniblement sa vie à porter de l'eau et à laver pour les bourgeois. Tous les soirs Pierre venait causer avec la mère et la fille, et le dimanche, en été, il les conduisait, après vêpres, dans les champs pour recueillir des mûres ou des noisettes. L'hiver, il leur faisait, tout haut, une lecture dans un *Guide du chrétien*. Ils menaient ainsi une vie pure, charmante, sans ennuis, sans regrets et sans impatience; une vie de foi et d'amour comme on en voit encore décrites dans les livres, mais comme on n'en trouve plus guère dans le monde.

Les deux jeunes gens savaient qu'ils devaient se marier un jour, quoiqu'ils ne se le fussent jamais dit. C'était un de ces engagements tacites que l'on contracte par des habitudes plutôt que par des paroles, mais qui n'en sont pas moins sacrés. Aussi, lorsque Pierre vint annoncer à Yvonne qu'il était renvoyé de chez son patron, et qu'il lui fallait quitter Paimpol, la pauvre fille resta frappée d'une douloureuse stupeur. Pendant quelque temps les deux enfants ne surent que pleurer ensemble, sans songer à autre chose qu'à l'affreuse pensée de se quitter. Avec la nonchalance habituelle à tous les caractères faibles qui fuient moins la souffrance que l'action, ils restèrent sous la couronne d'épines, songeant aux blessures qu'elle leur faisait au front, et non au moyen de s'en délivrer. Par bonheur, la mère d'Yvonne était une femme pratique qui avait mis son cœur à l'abri sous la rude écorce de son bon sens et qui ne se désolait qu'en dernier ressort. Après avoir laissé quelque temps les deux enfants pleurer, elle vint jeter brusquement sa parole positive au milieu de leurs plaintes, et les avertir qu'il était nécessaire de prendre une résolution. Enfin, à la suite de beaucoup de débats et de projets, il fut convenu

que Pierre partirait au plus tôt pour trouver du travail, et qu'il reviendrait dès qu'il gagnerait assez pour se charger d'une femme. Trois années étaient jugées nécessaires pour atteindre ce résultat.

Deux jours après cette résolution, l'horloger se mit effectivement en route pour Rennes. Il y eut beaucoup de larmes versées au moment de la séparation. Cependant la tristesse des deux jeunes gens conserva quelque chose de serein. En se quittant, ils gardaient dans leurs cœurs une sève d'espérance qui devait les nourrir. Yvonne avait confiance en Dieu, et Pierre dans son courage; tous deux étaient sûrs de se revoir bientôt.

Mais Pierre ne fut point heureux. Il parcourut une partie de la France, ne trouvant à se placer que momentanément, vivant au jour le jour, pauvre et découragé. Trois années s'écoulèrent sans qu'il pût songer à revenir en Bretagne : enfin, après une série d'événements qu'il serait inutile de rapporter, il passa en Irlande, arriva à Dublin avec un Anglais dont il avait fait la connaissance, et entra, comme ouvrier, chez l'horloger Smith, à des conditions avantageuses.

Maître Smith était un homme de cinquante ans, d'un extérieur froid, avare de paroles et de mouvements. Jeune, il avait été simple ouvrier, avait beaucoup souffert, et s'était habitué à cette impassibilité de bronze, derrière laquelle il cachait sa nature sensible. Longtemps froissée, son âme s'était retirée en elle-même et ne se montrait plus que dans de rares occasions. Maître Smith passait généralement pour sévère et bizarre, mais sa probité était renommée. Une fortune assez considérable avait été la récompense de cette probité et d'une économie laborieuse. Depuis plusieurs années il était veuf et vivait avec sa fille unique miss Fanny.

Pierre s'habitua bien vite au tranquille intérieur de l'horloger irlandais. C'était une bonne et douce créature à laquelle il fallait peu de place et peu de bruit pour être heureuse. Maître Smith, qui n'avait eu jusqu'alors que des ouvriers grossiers ou vicieux, s'attacha au jeune Français dont l'assiduité silencieuse et la bienveillance timide le charmèrent. Une maladie assez grave dont il fut atteint, et pendant laquelle Pierre lui donna des marques d'un intérêt reconnaissant, acheva de le lui rendre cher ; le jeune Breton finit par acquérir, dans la maison, la position d'un associé plutôt que celle d'un ouvrier.

Une seule chose jetait de la gêne dans les rapports qui existaient entre la famille Smith et Pierre, c'était la difficulté de s'entendre. Le Breton s'exprimait en anglais avec beaucoup de peine, et sa timidité augmentait encore l'embarras qu'il éprouvait à parler. Il en était résulté, dans la maison, une habitude de silence presque continuel. Pierre, Smith et sa fille s'entendaient le plus souvent par le geste ou le regard, et ce mode singulier de se communiquer leurs pensées avaient imprimé à celles-ci quelque chose de plus vague, mais en même temps de plus expressif et de plus affectueux. Pierre s'était habitué aux formes caressantes de miss Fanny, sans y voir autre chose qu'une sorte de télégraphie rendue nécessaire par la différence des langues. Lorsque, assise au comptoir, sa tête blonde appuyée sur son bras nu que recouvrait à moitié une mitaine noire, elle oubliait ses regards sur le jeune ouvrier, Pierre ne voyait dans cette attention rêveuse qu'un encouragement amical ; lorsqu'elle lui demandait quelque chose par un geste, en prononçant son nom avec l'accent profond et musical qu'une voix de femme ne sait donner qu'à un seul nom entre tous, Pierre ne voyait là que l'expression d'une bienveillance qui cachait le commandement

sous la douceur de l'inflexion. D'ailleurs il éprouva longtemps auprès de miss Fanny une sorte de crainte respectueuse dont toutes ces marques de bonté ne pouvaient le guérir. Miss Fanny, qui devina sa timidité, n'en devint que plus pressante dans ses avances ; elle finit enfin par l'enhardir et par le placer à son égard sur un pied d'égalité entière.

Il s'établit par suite entre les deux jeunes gens une intimité tendre, qui se transforma bientôt, chez la jeune fille, en un amour secret. Pierre la vit devenir triste, inégale, souffrante, sans deviner la cause de ce changement. Deux ou trois fois il crut l'entrevoir ; mais il repoussa aussitôt ce soupçon, en rougissant, comme d'une suggestion de l'orgueil. Enfin, un jour pourtant, ému d'une profonde pitié pour miss Fanny, dont la douleur avait redoublé depuis quelque temps, il osa lui demander ce qu'elle avait. Sans lui répondre, la jeune fille fondit en larmes et se sauva dans le parloir, placé derrière la boutique. Pierre l'y suivit et l'y trouva à genoux devant une chaise, le visage caché dans ses deux mains et sanglotant amèrement. Tout troublé, il s'approcha en l'appelant, voulut écarter ses mains, et lui répéta mille noms tendres que la pitié lui inspirait.

— Confiez-moi votre peine, dit-il enfin ; ne savez-vous pas que je vous aime ?

— Vous m'aimez ! s'écria Fanny en jetant un cri de joie...

Et elle laissa son front tomber sur l'épaule du jeune homme, qu'elle entoura de ses bras. Elle venait de prendre pour un aveu d'amour ce qui n'avait été qu'une expression d'amitié fraternelle.

Pierre, éperdu, se trouva engagé sans le vouloir, sans l'avoir prévu. L'émotion, la surprise, la timidité, la diffi-

culté de s'exprimer, lui ôtèrent toute présence d'esprit. Il ne put que rendre machinalement à miss Fanny ses étreintes. Maître Smith entra en ce moment; sa fille s'élança vers lui et se jeta dans ses bras; il comprit ce qui s'était passé, et tendant les mains au jeune ouvrier, qui demeurait les yeux baissés, et dans un embarras mortel.

— *You have then at last understood yourself!* dit-il en souriant, *It is well children, what day the wedding?* [1]

Pierre babutia quelques mots entrecoupés; Smith, mit son trouble sur le compte de la joie, et n'y prit pas garde. Le jeune breton se retira désespéré.

Pendant plusieurs jours, il se crut le jouet d'un rêve : mais tout se préparait pour son mariage; Fanny travaillait déjà à son trousseau. Elle était redevenue gaie et chanteuse. Pierre comprit qu'il ne pouvait plus reculer; il se résigna. Ce n'était point un de ces fermes caractères qui ne sentent jamais les angles d'un obstacle, et qui le heurtent jusqu'à ce qu'ils l'aient brisé. Pierre était craintif, et, comme la plupart des hommes, incapable de protester contre les événements accomplis. Qui sait d'ailleurs si l'espèce de violence qui lui était faite n'éveillait pas en lui quelque sensation chatouilleuse? A son insu, peut-être, il se laissait prendre à la pensée de devenir riche, indépendant, honoré. Il se voyait, lui jusqu'alors pauvre ouvrier loué à l'heure, travaillant enfin pour son compte, marchant dans sa volonté et dans son indépendance. Puis la douce figure de miss Fanny passait au fond de ces vagues tableaux de bien-être, avec ses longues boucles de cheveux blonds et son sourire caressant; la figure de miss Fanny, si bonne, si charmante, qui l'aimait tant, et *qui*

(1) Vous vous êtes donc entendus à la fin? C'est bien, enfants : à quand la noce?

était une dame! Le moyen de ne pas se laiser aller, par instants, à de consolantes pensées? le moyen de ne pas se résigner à dormir dans ce nid d'amour que l'on sentait d'avance si doux et si abrité?

Mais ces rêveries de bonheur, Pierre ne s'y abandonna pas longtemps. Sa conscience l'avertit qu'au fond de cette prétendue résignation il y avait une lâcheté. Depuis qu'il devait épouser Fanny, le souvenir d'Yvonne lui revenait sans cesse. Il se la représentait à sa fenêtre étroite, près de son pot de giroflée jaune, travaillant d'un air joyeux et confiant en attendant son retour, et cette pensée lui faisait couler les larmes des yeux. Une circonstance vulgaire en apparence, la mort d'une jeune fille qui habitait près de maître Smith et qui se noya parce que son fiancé l'avait abandonnée, l'émut singulièrement. Tous ses souvenirs d'enfance et de Bretagne se ranimèrent en même temps pour l'accuser. Il devint sombre et malade. Maître Smith crut que sa tristesse n'était autre chose qu'une impatience d'amant, et les préparatifs du mariage furent hâtés. Mais la préoccupation douloureuse du jeune ouvrier ne fit que s'en accroître. Chaque soir les voix qui lui parlaient de Paimpol, d'Yvonne, de ses anciennes promesses, se faisaient entendre plus menaçantes; son chagrin était devenu du désespoir. Il se voyait infâme sur la terre et damné dans le ciel pour avoir trompé sa compagne d'enfance. Enfin, une nuit qu'il était couché dans sa mansarde, et que dévoré par la fièvre, il s'était assoupi un instant, voilà qu'un son de cloche le réveille : il prête l'oreille... ô merveille! il reconnaît ce son! c'est l'accent frais et lointain des cloches de Paimpol! le même qui se faisait entendre le jour de sa première communion, le jour où il vit Yvonne pour la première fois! Mais maintenant ces cloches ne tintent plus joyeusement comme alors; c'est

un glas funèbre qu'elles font entendre; elles sonnent une agonie! Pierre, éperdu, se soulève dans son lit : il écoute encore; le bruit des cloches s'affaiblit, s'éteint dans l'espace; il se fait un silence!... — Tout-à-coup, du milieu de la nuit, une voix s'élève plaintive et connue. C'est la même voix qu'il a tant de fois entendue le soir à une fenêtre de la *rue de l'Église;* et la voix chantait le sône de la *Fiancée*, si célèbre au pays de Tréguier[1].

« Ma mère, oh! dites-moi pourquoi l'on parle bas dans la maison; ma mère, oh! dites-moi pourquoi les domestiques sont en deuil; ma mère, oh! dites-moi pourquoi vous avez les yeux rouges? »

« — Mon fils, on parle bas parce que vous êtes malade; mon fils, le noir convient à tout le monde; mon fils, j'ai les yeux rouges parce que j'ai pleuré sur vous. »

Pierre écoutait fasciné, perdu dans sa vision. Il lui semblait qu'il était à Paimpol, qu'il revenait de cueillir des fleurs d'aubépine au bord de la mer, qu'il entendait Yvonne chanter à sa croisée; et par une habitude machinale et involontaire, par souvenir, il se mit à chanter à demi-voix le second couplet de la chanson.

(1) Voyez dans *Barzas-Breiz*, vol. 1, p. 21, des strophes qui ont quelque rapport avec celle-ci. M. de la Villemarqué cite une imitation française que nous avons entendu, comme lui, chanter dans la haute Bretagne.

Oh! dites-moi, ma mère, ma mie,
Pourquoi les cloches sonnent ainsi?
— Ma fille, on fait la procession
Tout à l'entour de la maison.
— Oh! dites-moi, ma mère, ma mie,
Quel habit mettrai-je aujourd'hui?
— Prenez du noir, prenez du blanc;
Mais le noir est plus convenant.
— Oh! dites-moi, ma mère, ma mie,
Pourquoi la terre est rafraîchie?
— Je ne peux plus vous le cacher,
Votre mari est enterré.

« Ma mère, oh ! dites-moi pourquoi j'ai le cœur douloureux aujourd'hui ; ma mère, oh ! dites-moi pourquoi les chiens hurlent si tristement ; ma mère, oh ! dites-moi pourquoi le soleil ressemble dans le ciel au visage d'une veuve.

Il lui sembla qu'on lui répondait :

« — Mon fils, le cœur est douloureux quand il se brise quelque affection ; mon fils, les chiens hurlent quand ils sentent la mort mon fils, le soleil est pâle pour les enterrements. »

Le jeune homme reprit en tremblant :

« Ma mère, oh ! dites-moi pourquoi les cloches sonnent ; ma mère, oh ! dites-moi pourquoi j'entends le bruit des marteaux dans la maison voisine ; ma mère, oh ! dites-moi pourquoi les prêtres chantent dans la rue ? »

La voix repliqua aussitôt :

« — Mon fils, c'est que les cloches sonnent pour le repos d'une âme ; mon fils, c'est que l'on cloue une châsse dans la maison voisine ; mon fils, c'est que les prêtres portent en terre votre fiancée. »

Ici le chant s'éteignit, les cloches tintèrent encore un instant au loin, puis tout se tut, Pierre était resté à genoux près de la fenêtre, presque évanoui.

Il n'en doutait plus ; ce qu'il venait d'entendre était un avertissement ainsi que Dieu en envoyait souvent à ceux de la Bretagne ; c'était un *intersigne !* Il ne pouvait résister à cet appel sans commettre un sacrilége. Une voix était venue de son pays pour lui rappeler ses promesses et lui dire d'y retourner. En vain le souvenir de Fanny, la noce déjà préparée, se dressèrent devant lui comme des obstacles invincibles ; il entendait toujours le rétentissement de ces cloches et de cette voix. Cette cloche et cette voix l'appelaient ; il fallait partir.

Après une nuit de délire, de larmes, de combats intérieurs, il écrivit à maître Smith une longue lettre dans laquelle il lui racontait sincèrement toute son histoire. Il

lui disait comment une erreur l'avait rendu le fiancé de miss Fanny, lui parlait de l'avertissement qu'il avait reçu de Dieu et lui annonçait sa résolution de quitter Dublin. Il envoya sa lettre et attendit avec anxiété la réponse.

Le soir, il reçut un paquet renfermant une somme plus forte que celle que lui devait l'horloger, avec un billet qui contenait seulement ces mots :

You might have spoken before. Your silence has made us all unhappy for a long time ; but it must be so. There is a letter for a fellow-member from Edinburg. A workman shall gain by him sufficiently to live with a woman [1].

SMITH.

Une lettre de recommandation pour un horloger d'Édimbourg était effectivement jointe au paquet.

Pierre partit le jour même. Il arriva à Paimpol où il trouva Yvonne pauvre, malade et bien changée. Sa mère était morte depuis quelque temps, et, en rapprochant les époques, le jeune ouvrier trouva qu'elle avait dû rendre le dernier soupir au jour et à l'heure où il avait entendu une voix chanter sous ses fenêtres le sône de la *Fiancée*. Le mariage se fit sans bruit, et les deux jeunes époux partirent aussitôt pour l'Écosse.

Avec la lettre de maître Smith, Pierre trouva à se placer à Edimbourg, et ses affaires prospèrent. Il gagnait beaucoup et dépensait peu. Aussi, au bout de quelques années, put-il acheter un petit fonds d'horlogerie, qu'il exploita pour son propre compte.

Mais tout réussissait vainement au gré du jeune mé-

(1) Vous auriez dû parler plus tôt. Votre silence nous a tous rendus malheureux pour longtemps mais cela doit être ainsi. Voici une lettre pour un confrère d'Édimbourg : un ouvrier gagnera chez lui assez pour vivre avec une femme.

nage, Yvonne devenait chaque jour plus triste, plus pâle, plus frêle. Souvent Pierre la trouvait assise, les mains croisées sur les genoux, dans un affaissement désespéré et avec deux longues larmes qui glissaient sur ses joues creusées. Alors il lui demandait ce qui causait ses pleurs, cette pâleur, ce dépérissement, et la jeune femme lui répondait qu'elle ne pouvait le dire, qu'elle ne savait d'où lui venait sa peine; mais qu'elle avait peur, qu'elle était triste, qu'elle ne pouvait plus rire à rien dans le monde. En l'entendant, Pierre se désolait, il faisait mille tentatives pour la réintéresser à la vie; tout était inutile. Le cœur d'Yvonne recélait une de ces tristesses prophétiques qui saisissent presque toujours les jeunes femmes chez lesquelles couve un germe de mort : douleurs étranges, qui prennent au milieu de tous les enivrements, qui ne viennent point de notre âme, mais de nos nerfs; qui nous gagnent comme une maladie, et semblent être l'instinct mystérieux de notre corps, pressentant l'approche de sa dissolution.

Yvonne était née trop faible pour une fille du peuple. L'enfance rude et abandonnée à laquelle l'avait condamnée le hasard de sa naissance avait épuisé la vie en elle. Toute petite, elle avait plié sous la pauvreté, et quand, plus tard, l'aisance vint, quand on voulut la relever, il se trouva qu'elle était brisée. Pierre la vit s'affaiblir et s'éteindre. Il put suivre, sur ses traits, le progès du mal et calculer sa mort à heure fixe, car la vie semblait fuir d'elle goutte à goutte, comme une liqueur précieuse s'échapperait d'un vase fêlé. Bientôt elle comprit que son heure était venue, et elle n'en éprouva point de désespoir. Elle croyait à son âme, à Dieu, au paradis, et ne voyait dans cette mort qu'un voyage qu'elle allait faire la première. D'ailleurs elle avait épuisé l'existence et ne

pouvait que gagner à changer de monde : sa vie l'encourageait à mourir. Une seule pensée attristait ses derniers instants. Ses os ne seraient pas ensevelis dans la terre bénite de la Bretagne ! Et qu'éprouverait sa pauvre âme si elle revenait, la nuit, au milieu de tant d'âmes étrangères ? Elle ne pourrait donc voir de loin sa petite ville endormie au clair de lune, entendre l'horloge de sa paroisse, écouter le vent gémir dans les grandes halles que, jeune fille, elle fuyait avec tant d'effroi, lorsque le *biniou* invitait à la danse, et qu'elle se sentait près de céder à cet appel du démon ? A ces souvenirs, un regret cuisant s'emparait de la mourante. Elle tournait sa tête vers le mur pour que Pierre ne la vît pas, et elle pleurait doucement jusqu'à ce que ses yeux se fussent fermés et qu'un songe lui eût fait voir le cimetière de Paimpol, sa chère et dernière espérance. Cependant elle gardait le silence, car elle ne voulait pas affliger Pierre avant l'heure ; mais quand le moment solennel fut venu, quand la jeune femme sentit que son âme lui tremblait sur les lèvres, elle appela Pierre à son chevet.

— Pierre, lui dit-elle, jurez-moi que vous ferez ce que je vais vous demander.

— Je te le jure, dit le jeune homme en pleurant.

— Je vais mourir ; promettez-moi de ramener mon corps en Bretagne, et de m'enterrer au cimetière de Paimpol, près de ma mère.

— Je te le promets, répondit encore l'horloger, étouffé par les sanglots.

— Merci, Pierre, murmura Yvonne.

Et, comme si elle n'eût attendu que cette promesse, elle étendit ses deux mains vers son mari, sourit et mourut.

La douleur de Pierre fut profonde ; mais il ne s'y abandonna pas lâchement. Il avait son serment à accomplir. Cette âme faible était devenue forte par l'amour. Il renonça à son commerce, vendit tout ce qu'il possédait, acheta de sa fortune entière le droit d'emporter le corps de sa femme, et l'embarqua avec lui pour la Bretagne. Sept ans auparavant, un navire l'avait transporté, s'appuyant sur le bras d'une fiancée et le cœur gonflé de bonheur ; aujourd'hui, le même navire le remportait au pays d'où il était venu, assis près d'un cercueil où il avait cloué bonheur et fiancée.

La traversée se fit sans accidents. Le huitième jour, les côtes de Bretagne apparurent. Déjà l'archipel de Bréhat se montrait au loin, tout argenté par les brisants ; le cœur de l'horloger se serra, et il sentit des larmes l'étouffer. Cette terre où il était né, où il avait aimé, où il avait été heureux, il ne revenait plus y chercher que la place d'un cercueil ! Personne ne l'y attendait, qu'un fossoyeur pour creuser la fosse et un prêtre pour la bénir.

Cependant la nuit se fit et le temps devint sombre. Le capitaine de la goëlette que montait Pierre parut craindre un orage ; ses appréhensions ne tardèrent pas à se réaliser. Un grain s'éleva du large qui chassa le navire vers la terre. En vain l'équipage réunit toutes ses forces pour vaincre l'effort de la lame qui battait en côte ; le frêle bâtiment, balayé par l'ouragan, courait sur les flots avec ses voiles désorientées et en lambeaux, comme un oiseau marin blessé à l'aile.

Bientôt la terre se montra de plus près ; le navire allait entrer dans les brisants. On entendait à quelque pas le bruissement rauque et caillouteux du ressac qui rugissait parmi les écueils. La goëlette, comme si elle eût été épouvantée elle-même, résistait par moments à la houle,

changeait de direction, tourbillonnant dans la tourmente, incertaine et effarée ; tout à coup une voix s'éleva dans l'orage :

— C'est le cadavre que nous avons à bord qui nous porte malheur.

Ce mot sembla agir comme une commotion électrique sur l'équipage. La croyance superstitieuse, commune à tous les marins, que la présence d'un mort dans un navire compromet sa sûreté, revint au souvenir de tous.

— Qu'on jette à la mer le cadavre, crièrent-ils d'une seule voix.

Et ils s'élancèrent vers la chambre, saisirent le cercueil et le transportèrent sur le pont. Mais Pierre, averti par le tumulte, vint se jeter au milieu d'eux. Il voulut parler, on ne l'écouta point ; il voulut défendre son bien, on le repoussa.

— A la mer, la morte ! hurlaient les matelots.

Ils soulevèrent la châsse.

— Non pas sans moi, cria à son tour Pierre.

Et se jetant sur le cercueil, il l'embrassa à deux mains, sans qu'on pût l'en détacher. Les marins s'arrêtèrent n'osant commettre un assassinat. Dans ce moment, une secousse terrible fit craquer toutes les membrures du navire, et le mât brisé s'abattit. La goëlette venait d'être précipitée entre deux rochers qui la retinrent comme les deux bras d'un étau. Elle y resta toute la nuit sans que les coups de mer pussent l'en arracher.

Quand le jour vint, l'orage s'était un peu apaisé, et des barques de Bréhat recueillirent l'équipage. Pierre et son cercueil furent également sauvés.

L'ami dont nous tenons tous les détails de ce récit avait vu l'horloger breton conduire lui-même à son trou de terre le corps de la jeune femme. Après avoir élevé à

Yvonne, avec ce qui lui restait d'argent, une tombe en granit rose, que l'on peut voir encore, Pierre est reparti pour chercher du travail, pauvre et simple ouvrier comme naguère. Seulement cette fois il est parti en laissant dans le cimetière de Paimpol douze années de son passé et les espérances de son avenir !

§ II. — L'ouvrier breton de nos jours. — Les pêcheurs. — Jahoua le menuisier.

En Bretagne, les ouvriers ne jouissent pas du grossier bien-être auquel atteignent les cultivateurs. Ceux-ci du moins ne connaissent jamais la faim. Leurs enfants grandissent autour d'eux sains, forts et bronzés à l'air des campagnes. Si l'hiver vient sans que la mère ait pu leur économiser un vêtement, ils ont une bonne fascine de landes pour se réchauffer au foyer, une bonne couette de balle fraîche pour dormir douillettement. Puis le soleil brille sur leurs têtes, les oiseaux chantent sur leurs toits de paille, la campagne leur appartient avec tous ses plaisirs. L'hiver, ils ont les lacets tendus dans les prés, les boules de neige et les contes des veillées ; aux premières feuilles du printemps, viennent les hannetons dorés, les nids dans les épines blanches, les houlettes de *fleurs de lait* [1] et les chapelets de marguerites ; en été, les mûres le long des fossés, les *lucets* dans les fourrés des montagnes, les grandes courses dans la vallée et les bains pris sous la roue du moulin ; en automne, enfin, les batteries, la récolte des pommes et la chasse au hérisson dans les vergers. Chaque saison leur apporte ainsi ses amusements. Ils connaissent mille jeux ignorés de l'enfant des villes. Aussi aspirent-ils la vie par tous les pores ; ils rayonnent

(1) Primevères sauvages.

la joie autour d'eux; ils la communiquent à la maison entière, car là où les enfants sont heureux, la famille est tranquille ; là où les enfants ne souffrent pas, les pères sont patients et attendent l'avenir. L'ouvrier, lui, n'a point cette encourageante consolation. Pauvre et triste, il est sûr que, chaque année, le froid et la faim viendront le visiter. Logé dans les venelles fétides de quelque petite ville ou dans les sales bouges d'un village fangeux, il ne respire point cet air des vallées, tout chargé de mielleuses senteurs, qui coule dans la poitrine comme un élixir céleste; ses enfants maigrissent, chétifs et pâles, sous les murs humides de sa tanière. Tout ce qui les entoure est sale, triste, dégradant; ils s'étiolent dans le milieu corrosif qui les enveloppe, et par une sorte de confraternité mystérieuse, la corruption physique devient pour eux le germe de la corruption morale. Tout les pousse à la méchanceté par la laideur, à la dureté par la souffrance. S'ils deviennent grands, ils ne seront pas, comme les fils du laboureur, une richesse pour leur famille ; ce seront des ennemis, des rivaux, et un jour le père leur dira :

— Vous êtes forts et jeunes, je suis vieux et faible, votre concurrence est trop redoutable pour moi; allez ailleurs.

Et si ce sont des fils pieux, ils partiront ; ils diront adieu à leur mère, à leur village, et ils iront chercher dans un autre coin une place qui leur permette de vivre *comme a vécu leur père !*

Ne nous arrêtons point trop sur ces tableaux ! Quand on sonde de pareilles plaies, on éprouve un ressentiment douloureux, et quand on se dit : — Moi aussi je pouvais naître le fils d'un ouvrier breton, on se sent froid au cœur.

Mais, parmi tous les ouvriers de la Bretagne, il n'en est

point dont les misères puissent être comparées à celles des tisserands. La fabrication des toiles a eu autrefois une grande importance dans notre province, qui en exportait à l'étranger pour plusieurs millions. La guerre, les fautes de l'administration et les traités de commerce, comme savent en faire nos ministres depuis Colbert, ont ruiné à jamais cette industrie. Les fortunes considérables amassées par les anciens fabricants se sont dispersées ; et aujourd'hui les tisserands sont descendus à un degré d'indigence dont les *canuts* de Lyon ne donnent qu'une faible idée. Cependant cette industrie s'est conservée dans les familles ; une sorte de préjugé superstitieux défend de l'abandonner. Des communes entières, livrées exclusivement à la fabrication des toiles, languissent dans une pauvreté toujours croissante, sans vouloir y renoncer. Rien n'est changé depuis quatre siècles dans les habitudes du tisserand de l'Armorique. Assis devant le même métier, bizarrement sculpté, que lui ont légué ses ancêtres, il fait courir, de la même manière, dans la trame, la navette grossière qu'il a taillée lui-même avec son couteau, tandis que, près de lui, sa femme prépare le fil sur le vieux dévidoir vermoulu de la famille. C'est avec ces moyens imparfaits, avec tous les désavantages de l'isolement et de la misère, qu'il continue à lutter contre les machines perfectionnées, la division de la main-d'œuvre et les vastes capitaux des grandes fabriques. En vain le prix des toiles s'abaisse de plus en plus depuis trente ans ; il s'obstine et reste immobile à sa place comme une sentinelle perdue du passé. A chaque diminution de gain il dit :

— J'aurai faim quelques heures de plus chaque jour.

On croirait qu'un charme fatal le lie indissolublement à son métier ; que le bruit monotone du dévidoir a pour

lui un langage secret qui l'appelle et l'attire. Proposez-lui de quitter cette industrie à l'agonie, de cultiver le riche sol qu'il foule et qu'il laisse stérile, il secouera sa tête chevelue avec un triste sourire, et il vous répondra :

— Dans notre famille, nous avons toujours été fabricants de toiles.

Montrez-lui sa misère, ses enfants courant dans le village avec une simple chemise pour vêtement, il ajoutera avec une indicible expression d'espérance :

— Dans notre famille, nous avons été riches autrefois !

Cherchez enfin à lui faire comprendre que les temps sont changés, que toute chance de fortune est passée, que ses souffrances ne feront que s'accroître ; il soupirera profondément, et vous dira encore :

— C'est le bon Dieu qui conduit le pauvre monde.

Après cela n'insistez plus, vous êtes au bout de ses raisonnements, vous l'avez acculé à la Providence. Si vous ajoutez quelques objections, il ne répondra plus.

Cependant il ne vous a pas tout dit. Cet homme a une idée fixe qui le soutient. Il fait un rêve dont il attend l'accomplissement, comme les juifs attendent la venue du Messie. Il loge avec une chimère qui pare sa misérable demeure. La nuit, quand ses yeux se sont fermés, il parle à cette chimère, il l'écoute, il la voit. Il compte tout bas les pièces de toiles qui lui sont commandées, le nombre de louis d'or qu'on lui donnera chez les négociants de Morlaix : il croit entendre vaguement le bruit des quatre métiers abandonnés qui obstruent sa maison ; il croit y voir, comme au temps de ses pères, quatre ouvriers travaillant sous ses ordres pour les galiotes de Lisbonne et de Cadix. Alors, épanoui d'une orgueilleuse

joie, il pense à ce qu'il fera de ses profits. Il rêve au bel habit de drap brun qu'il achètera, et aux couverts d'argent qu'il veut substituer à ses cuillers de bois ; car là est la dernière expression des rêves ambitieux de tout ouvrier breton. Les couverts d'argent sont pour lui ce qu'est l'équipage pour le petit industriel ; c'est le terme de ses plus vastes désirs. Aussi, arrivé là, le tisserand s'endort-il dans son enivrement. Et, le lendemain, le froid et la faim le réveillent, comme de coutume, au soleil naissant, et il reprend les travaux et les cruelles réalités de chaque jour !

A cette peinture d'une existence misérable, nous pourrions joindre celle d'une existence plus pauvre encore peut-être, et soumise à des privations plus dures, celle du pêcheur. Mais le pêcheur du moins jouit de l'attrait d'une profession hasardeuse. Sa vie a des surprises et des retours inattendus. La misère ne lui donne pas ses tortures, jour par jour, et par portions égales, avec cette abrutissante uniformité qui est le pire de tous les maux. Il a des alternatives d'aisance et de disette. Il joue une partie contre la mer, ses filets sont les dés, sa vie l'enjeu. S'il gagne, joie et abondance dans sa cabane ! S'il perd, les larmes et la faim ! Mais, en tous cas, il commence toujours son travail avec le bénéfice de l'incertitude. Et puis ses journées s'écoulent loin de l'aspect de sa famille indigente ; il les passe au milieu des poésies de la mer et du ciel, dans la lutte contre les vagues, ou bercé mollement par la lame assoupie. Il n'a sur la terre ferme qu'un abri de quelques heures et un ancrage pour sa barque ; tout le reste est sur les flots. Sa baie est à lui, c'est là qu'il vit, qu'il a ses habitudes et ses connaissances. Rien, dans cette plaine bleue et mouvante sur laquelle il flotte, ne lui rappelle sa misère ; il ne la voit que de loin, de même que

le clocher de sa paroisse. Souvent plusieurs jours se passent sans qu'il revienne vers son pauvre foyer. Il a ses îles de repos, où le soir il étend ses filets au soleil couchant et où il dort, dans le creux d'un rocher, sur un lit de jonc marin. Aucune voix importune, aucun cri d'enfant affamé ne vient l'y poursuivre. Il sommeille au roulement des vagues, en se rappelant les belles histoires de pêcheurs qu'il a entendues, tout enfant, à la veillée. Il rêve qu'il prend dans ses filets un poisson d'or dont les yeux sont deux perles, ou qu'il aborde à un rocher inconnu, d'où l'on voit pendre les pierres précieuses comme une longue chevelure de goëmon. Les années s'écoulent ainsi, et quand la vieillesse arrive, le pêcheur laisse à ses fils sa chaloupe trouée, et il vient tranquillement, près des femmes et des enfants, manger le pain que les plus forts sont allés gagner sur la mer. Heureux si quelque orage n'emporte pas un jour chaloupe et matelots, car alors le vieillard n'a plus de ressources sur la terre ; alors on le verra prendre sur son épaule tremblante le bissac du mendiant : il ira frapper de porte en porte avec son bâton blanc ; et, récitant d'un ton plaintif des prières sur le seuil des métairies, il attendra que la plus âgée des filles de la maison vienne jeter dans son chapeau un morceau de pain noir avec lequel il fera le signe de la croix après l'avoir baisé. Et il continuera ainsi jusqu'à ce qu'un jour d'hiver quelque pâtre, en allant au champ, ne le rencontre au pied d'une meule de paille, courbé en deux, les lèvres violettes, les mains roidies, et ne vienne dire : — Le vieux pêcheur est mort de froid cette nuit !

Je n'ai parlé jusqu'à présent que des souffrances matérielles des ouvriers de notre province, parce que ce sont les seules pour le plus grand nombre ; cependant, là aussi, il est quelques privilégiés d'intelligence qui se

creusent douloureusement le cœur avec la pensée. Génies mal nés qui se sont trompés de logement en venant au monde, et qui, conservant, malgré tout, leur instinct de gloire, pleurent la couronne d'épine qu'ils portent, non parce qu'elle déchire, mais parce qu'elle ne brille pas, Grâce à Dieu, ces artistes de naissance sont rares, et l'on n'a pas souvent à souffrir de l'horrible spectacle d'âmes forcées à se mutiler elles-mêmes pour tenir dans l'étroite place que leur donne le monde. Encore faut-il chercher longtemps avant de les reconnaître, car elles cachent leurs cicatrices et demeurent silencieuses. Ni plaintes, ni cris, ni imprécations, ni mépris amer! Le Breton est comme ces anciens Germains, qui ne laissaient point voir leur sang à l'ennemi. Quand viennent les frissons de désespoir, il a d'ailleurs de sûrs moyens de les combattre. Si c'est une âme à belle trempe que n'a pas ébréchée la douleur, il marche à l'église, donne sa démission de la gloire terrestre et se fait candidat du paradis; si, au contraire, c'est un homme dont les forces se sont affaissées dans la lutte, et qui ne peut plus lever les yeux aussi haut que le ciel, il court au cabaret, boit et tue ce qui peut lui rester d'inquiètes pensées. Ainsi deux consolateurs sont toujours là pour lui : Dieu ou l'eau-de-vie.

En 1820, je me rendis à Commana, pauvre bourgade des montagnes, où je devais trouver un ami qui était venu exercer la médecine dans ce pays désolé. J'arrivais de Penmarc'h, encore tout étourdi des hurlements de l'Océan, tout pensif du souvenir de cette ville morte dont j'avais vu les ruines se dessiner sous un linceul de bruyères en fleurs, parsemé de pâles roses marines [1]; j'avais traversé de longs sentiers, des deux côtés desquels ne

(1) Les roses pimprenelles.

s'élevait plus une pierre, et le paysan qui me conduisait m'avait dit :

— Ceci s'appelle la rue des Orfèvres ; cette autre, la rue des Forgerons; cette troisième, la rue des Sculpteurs.

Et j'avais regardé avec épouvante ce vaste désert où ne bruissait plus que le vent, et qui avait été une cité opulente, abritant à son ombre sept cents joyeux navires ! Je n'étais pas encore remis de l'étonnement rêveur dans lequel m'avait jeté cet aspect ; mais à Commana je devais être arraché à mes méditations et trouver l'occasion d'oublier les ruines que je quittais devant des ruines bien autrement touchantes ; celles d'un beau génie se détruisant dans la misère et l'obscurité.

Mon ami m'attendait, et nous passâmes une douce soirée. Comme moi, il avait habité loin de son pays assez de temps pour avoir appris à l'aimer. Nous parlâmes de la Bretagne, et c'est un riche sujet d'entretien quand on est Breton, qu'on se comprend et qu'on est assis sous une tonnelle de clématites, d'où l'on entend les cris des pâtres de l'Arrez qui vous arrivent avec le parfum du blé noir et les sauvages modulations des flûtes de sureau. Tout en causant, Frantz me parla avec un vif intérêt d'un menuisier de campagne, qui demeurait sur le coteau voisin, et qu'il me cita comme doué de dispositions merveilleuses pour la mécanique. Nous convînmes de l'aller voir le lendemain.

En effet, dès que le jour parut, nous nous acheminâmes vers la demeure de Jahoua. Le soleil dorait les montagnes à l'orient ; les bruyères se déroulaient au loin tachetées de moutons noirs. Tout ce qui nous entourait était stérile. Pas un arbre, pas une haie, pas un coin de verdure. Quelques sillons de sarrasin en fleurs jetaient seuls, aux pieds des landes, leurs franges neigeuses ; et

cependant le soleil qui se levait, les nuages rosés qui se roulaient sur le bleu de l'horizon, le vent du matin qui soupirait dans les fougères, donnaient à cette campagne je ne sais quelle beauté agreste. Il y avait là de l'air, un plein ciel, quelques merles qui sifflaient dans les joncs de la vallée. On sentait passer dans l'air ce souffle fort et vivifiant des campagnes ce souffle qui fait chanter les oiseaux et épanouir les fleurs. Aussi avancions-nous causeurs et joyeux, tout imprégnés de la délicieuse fraîcheur du matin.

En arrivant sur le coteau, Frantz me fit voir de loin la maison singulière dans laquelle logeait le menuisier. Ce n'était autre chose qu'un vieux colombier recouvert d'un toit de chaume, et dans lequel des fenêtres irrégulières avaient été percées. Mon ami m'apprit que la femme de Jahoua, *qui était noble*, avait reçu en héritage cette ruine avec le demi-arpent de landes qui l'entourait, et que son mari l'avait transformée en maison d'habitation ainsi que je le voyais.

Lorsque nous arrivâmes, le menuisier travaillait devant la porte. Frantz lui souhaita le bonjour et lia conversation. Pendant qu'il causait, je m'approchai de l'établi pour examiner l'ouvrage de Jahoua. C'était un bahut de chêne fort grossièrement exécuté, et qui était loin de révéler, de la part de l'ouvrier, l'habileté que je lui avais supposée. J'en exprimais mon étonnement à Frantz, en français, ignorant que Jahoua comprît cette langue ; mais, à son sourire, je vis qu'il m'avait entendu.

— Je fais mieux que cela quelquefois, me dit-il ; mais il faut que l'outil aille vite, pour avoir fini avant que mes cinq enfants ne crient la faim ! J'ai encore employé deux jours pour faire ce bahut, et l'on n'a pas beaucoup de blé noir pour trois francs.

pouvait que gagner à changer de monde : sa vie l'encourageait à mourir. Une seule pensée attristait ses derniers instants. Ses os ne seraient pas ensevelis dans la terre bénite de la Bretagne ! Et qu'éprouverait sa pauvre âme si elle revenait, la nuit, au milieu de tant d'âmes étrangères ? Elle ne pourrait donc voir de loin sa petite ville endormie au clair de lune, entendre l'horloge de sa paroisse, écouter le vent gémir dans les grandes halles que, jeune fille, elle fuyait avec tant d'effroi, lorsque le *biniou* invitait à la danse, et qu'elle se sentait près de céder à cet appel du démon? A ces souvenirs, un regret cuisant s'emparait de la mourante. Elle tournait sa tête vers le mur pour que Pierre ne la vît pas, et elle pleurait doucement jusqu'à ce que ses yeux se fussent fermés et qu'un songe lui eût fait voir le cimetière de Paimpol, sa chère et dernière espérance. Cependant elle gardait le silence, car elle ne voulait pas affliger Pierre avant l'heure ; mais quand le moment solennel fut venu, quand la jeune femme sentit que son âme lui tremblait sur les lèvres, elle appela Pierre à son chevet.

— Pierre, lui dit-elle, jurez-moi que vous ferez ce que je vais vous demander.

— Je te le jure, dit le jeune homme en pleurant.

— Je vais mourir ; promettez-moi de ramener mon corps en Bretagne, et de m'enterrer au cimetière de Paimpol, près de ma mère.

— Je te le promets, répondit encore l'horloger, étouffé par les sanglots.

— Merci, Pierre, murmura Yvonne.

Et, comme si elle n'eût attendu que cette promesse, elle étendit ses deux mains vers son mari, sourit et mourut.

La douleur de Pierre fut profonde ; mais il ne s'y abandonna pas lâchement. Il avait son serment à accomplir. Cette âme faible était devenue forte par l'amour. Il renonça à son commerce, vendit tout ce qu'il possédait, acheta de sa fortune entière le droit d'emporter le corps de sa femme, et l'embarqua avec lui pour la Bretagne. Sept ans auparavant, un navire l'avait transporté, s'appuyant sur le bras d'une fiancée et le cœur gonflé de bonheur ; aujourd'hui, le même navire le remportait au pays d'où il était venu, assis près d'un cercueil où il avait cloué bonheur et fiancée.

La traversée se fit sans accidents. Le huitième jour, les côtes de Bretagne apparurent. Déjà l'archipel de Bréhat se montrait au loin, tout argenté par les brisants ; le cœur de l'horloger se serra, et il sentit des larmes l'étouffer. Cette terre où il était né, où il avait aimé, où il avait été heureux, il ne revenait plus y chercher que la place d'un cercueil ! Personne ne l'y attendait, qu'un fossoyeur pour creuser la fosse et un prêtre pour la bénir.

Cependant la nuit se fit et le temps devint sombre. Le capitaine de la goëlette que montait Pierre parut craindre un orage ; ses appréhensions ne tardèrent pas à se réaliser. Un grain s'éleva du large qui chassa le navire vers la terre. En vain l'équipage réunit toutes ses forces pour vaincre l'effort de la lame qui battait en côte ; le frêle bâtiment, balayé par l'ouragan, courait sur les flots avec ses voiles désorientées et en lambeaux, comme un oiseau marin blessé à l'aile.

Bientôt la terre se montra de plus près ; le navire allait entrer dans les brisants. On entendait à quelque pas le bruissement rauque et caillouteux du ressac qui rugissait parmi les écueils. La goëlette, comme si elle eût été épouvantée elle-même, résistait par moments à la houle,

changeait de direction, tourbillonnant dans la tourmente, incertaine et effarée ; tout à coup une voix s'éleva dans l'orage :

— C'est le cadavre que nous avons à bord qui nous porte malheur.

Ce mot sembla agir comme une commotion électrique sur l'équipage. La croyance superstitieuse, commune à tous les marins, que la présence d'un mort dans un navire compromet sa sûreté, revint au souvenir de tous.

— Qu'on jette à la mer le cadavre, crièrent-ils d'une seule voix.

Et ils s'élancèrent vers la chambre, saisirent le cercueil et le transportèrent sur le pont. Mais Pierre, averti par le tumulte, vint se jeter au milieu d'eux. Il voulut parler, on ne l'écouta point ; il voulut défendre son bien, on le repoussa.

— A la mer, la morte ! hurlaient les matelots.

Ils soulevèrent la châsse.

— Non pas sans moi, cria à son tour Pierre.

Et se jetant sur le cercueil, il l'embrassa à deux mains, sans qu'on pût l'en détacher. Les marins s'arrêtèrent n'osant commettre un assassinat. Dans ce moment, une secousse terrible fit craquer toutes les membrures du navire, et le mât brisé s'abattit. La goëlette venait d'être précipitée entre deux rochers qui la retinrent comme les deux bras d'un étau. Elle y resta toute la nuit sans que les coups de mer pussent l'en arracher.

Quand le jour vint, l'orage s'était un peu apaisé, et des barques de Bréhat recueillirent l'équipage. Pierre et son cercueil furent également sauvés.

L'ami dont nous tenons tous les détails de ce récit avait vu l'horloger breton conduire lui-même à son trou de terre le corps de la jeune femme. Après avoir élevé à

Yvonne, avec ce qui lui restait d'argent, une tombe en granit rose, que l'on peut voir encore, Pierre est reparti pour chercher du travail, pauvre et simple ouvrier comme naguère. Seulement cette fois il est parti en laissant dans le cimetière de Paimpol douze années de son passé et les espérances de son avenir !

§ II. — L'ouvrier breton de nos jours. — Les pêcheurs. — Jahoua le menuisier.

En Bretagne, les ouvriers ne jouissent pas du grossier bien-être auquel atteignent les cultivateurs. Ceux-ci du moins ne connaissent jamais la faim. Leurs enfants grandissent autour d'eux sains, forts et bronzés à l'air des campagnes. Si l'hiver vient sans que la mère ait pu leur économiser un vêtement, ils ont une bonne fascine de landes pour se réchauffer au foyer, une bonne couette de balle fraîche pour dormir douillettement. Puis le soleil brille sur leurs têtes, les oiseaux chantent sur leurs toits de paille, la campagne leur appartient avec tous ses plaisirs. L'hiver, ils ont les lacets tendus dans les prés, les boules de neige et les contes des veillées ; aux premières feuilles du printemps, viennent les hannetons dorés, les nids dans les épines blanches, les houlettes de *fleurs de lait* [1] et les chapelets de marguerites ; en été, les mûres le long des fossés, les *lucets* dans les fourrés des montagnes, les grandes courses dans la vallée et les bains pris sous la roue du moulin ; en automne, enfin, les batteries, la récolte des pommes et la chasse au hérisson dans les vergers. Chaque saison leur apporte ainsi ses amusements. Ils connaissent mille jeux ignorés de l'enfant des villes. Aussi aspirent-ils la vie par tous les pores ; ils rayonnent

(1) Primevères sauvages.

la joie autour d'eux; ils la communiquent à la maison entière, car là où les enfants sont heureux, la famille est tranquille ; là où les enfants ne souffrent pas, les pères sont patients et attendent l'avenir. L'ouvrier, lui, n'a point cette encourageante consolation. Pauvre et triste, il est sûr que, chaque année, le froid et la faim viendront le visiter. Logé dans les venelles fétides de quelque petite ville ou dans les sales bouges d'un village fangeux, il ne respire point cet air des vallées, tout chargé de mielleuses senteurs, qui coule dans la poitrine comme un élixir céleste; ses enfants maigrissent, chétifs et pâles, sous les murs humides de sa tanière. Tout ce qui les entoure est sale, triste, dégradant; ils s'étiolent dans le milieu corrosif qui les enveloppe, et par une sorte de confraternité mystérieuse, la corruption physique devient pour eux le germe de la corruption morale. Tout les pousse à la mechanceté par la laideur, à la dureté par la souffrance. S'ils deviennent grands, ils ne seront pas, comme les fils du laboureur, une richesse pour leur famille ; ce seront des ennemis, des rivaux, et un jour le père leur dira :

— Vous êtes forts et jeunes, je suis vieux et faible, votre concurrence est trop redoutable pour moi; allez ailleurs.

Et si ce sont des fils pieux, ils partiront ; ils diront adieu à leur mère, à leur village, et ils iront chercher dans un autre coin une place qui leur permette de vivre *comme a vécu leur père !*

Ne nous arrêtons point trop sur ces tableaux ! Quand on sonde de pareilles plaies, on éprouve un ressentiment douloureux, et quand on se dit : — Moi aussi je pouvais naître le fils d'un ouvrier breton, on se sent froid au cœur.

Mais, parmi tous les ouvriers de la Bretagne, il n'en est

point dont les misères puissent être comparées à celles des tisserands. La fabrication des toiles a eu autrefois une grande importance dans notre province, qui en exportait à l'étranger pour plusieurs millions. La guerre, les fautes de l'administration et les traités de commerce, comme savent en faire nos ministres depuis Colbert, ont ruiné à jamais cette industrie. Les fortunes considérables amassées par les anciens fabricants se sont dispersées ; et aujourd'hui les tisserands sont descendus à un degré d'indigence dont les *canuts* de Lyon ne donnent qu'une faible idée. Cependant cette industrie s'est conservée dans les familles ; une sorte de préjugé superstitieux défend de l'abandonner. Des communes entières, livrées exclusivement à la fabrication des toiles, languissent dans une pauvreté toujours croissante, sans vouloir y renoncer. Rien n'est changé depuis quatre siècles dans les habitudes du tisserand de l'Armorique. Assis devant le même métier, bizarrement sculpté, que lui ont légué ses ancêtres, il fait courir, de la même manière, dans la trame, la navette grossière qu'il a taillée lui-même avec son couteau, tandis que, près de lui, sa femme prépare le fil sur le vieux dévidoir vermoulu de la famille. C'est avec ces moyens imparfaits, avec tous les désavantages de l'isolement et de la misère, qu'il continue à lutter contre les machines perfectionnées, la division de la main-d'œuvre et les vastes capitaux des grandes fabriques. En vain le prix des toiles s'abaisse de plus en plus depuis trente ans ; il s'obstine et reste immobile à sa place comme une sentinelle perdue du passé. A chaque diminution de gain il dit :

— J'aurai faim quelques heures de plus chaque jour.

On croirait qu'un charme fatal le lie indissolublement à son métier ; que le bruit monotone du dévidoir a pour

lui un langage secret qui l'appelle et l'attire. Proposez-lui de quitter cette industrie à l'agonie, de cultiver le riche sol qu'il foule et qu'il laisse stérile, il secouera sa tête chevelue avec un triste sourire, et il vous répondra :

— Dans notre famille, nous avons toujours été fabricants de toiles.

Montrez-lui sa misère, ses enfants courant dans le village avec une simple chemise pour vêtement, il ajoutera avec une indicible expression d'espérance :

— Dans notre famille, nous avons été riches autrefois !

Cherchez enfin à lui faire comprendre que les temps sont changés, que toute chance de fortune est passée, que ses souffrances ne feront que s'accroître ; il soupirera profondément, et vous dira encore :

— C'est le bon Dieu qui conduit le pauvre monde.

Après cela n'insistez plus, vous êtes au bout de ses raisonnements, vous l'avez acculé à la Providence. Si vous ajoutez quelques objections, il ne répondra plus.

Cependant il ne vous a pas tout dit. Cet homme a une idée fixe qui le soutient. Il fait un rêve dont il attend l'accomplissement, comme les juifs attendent la venue du Messie. Il loge avec une chimère qui pare sa misérable demeure. La nuit, quand ses yeux se sont fermés, il parle à cette chimère, il l'écoute, il la voit. Il compte tout bas les pièces de toiles qui lui sont commandées, le nombre de louis d'or qu'on lui donnera chez les négociants de Morlaix : il croit entendre vaguement le bruit des quatre métiers abandonnés qui obstruent sa maison ; il croit y voir, comme au temps de ses pères, quatre ouvriers travaillant sous ses ordres pour les galiotes de Lisbonne et de Cadix. Alors, épanoui d'une orgueilleuse

joie, il pense à ce qu'il fera de ses profits. Il rêve au bel habit de drap brun qu'il achètera, et aux couverts d'argent qu'il veut substituer à ses cuillers de bois ; car là est la dernière expression des rêves ambitieux de tout ouvrier breton. Les couverts d'argent sont pour lui ce qu'est l'équipage pour le petit industriel ; c'est le terme de ses plus vastes désirs. Aussi, arrivé là, le tisserand s'endort-il dans son enivrement. Et, le lendemain, le froid et la faim le réveillent, comme de coutume, au soleil naissant, et il reprend les travaux et les cruelles réalités de chaque jour !

A cette peinture d'une existence misérable, nous pourrions joindre celle d'une existence plus pauvre encore peut-être, et soumise à des privations plus dures, celle du pêcheur. Mais le pêcheur du moins jouit de l'attrait d'une profession hasardeuse. Sa vie a des surprises et des retours inattendus. La misère ne lui donne pas ses tortures, jour par jour, et par portions égales, avec cette abrutissante uniformité qui est le pire de tous les maux. Il a des alternatives d'aisance et de disette. Il joue une partie contre la mer, ses filets sont les dés, sa vie l'enjeu. S'il gagne, joie et abondance dans sa cabane ! S'il perd, les larmes et la faim ! Mais, en tous cas, il commence toujours son travail avec le bénéfice de l'incertitude. Et puis ses journées s'écoulent loin de l'aspect de sa famille indigente ; il les passe au milieu des poésies de la mer et du ciel, dans la lutte contre les vagues, ou bercé mollement par la lame assoupie. Il n'a sur la terre ferme qu'un abri de quelques heures et un ancrage pour sa barque ; tout le reste est sur les flots. Sa baie est à lui, c'est là qu'il vit, qu'il a ses habitudes et ses connaissances. Rien, dans cette plaine bleue et mouvante sur laquelle il flotte, ne lui rappelle sa misère ; il ne la voit que de loin, de même que

le clocher de sa paroisse. Souvent plusieurs jours se passent sans qu'il revienne vers son pauvre foyer. Il a ses îles de repos, où le soir il étend ses filets au soleil couchant et où il dort, dans le creux d'un rocher, sur un lit de jonc marin. Aucune voix importune, aucun cri d'enfant affamé ne vient l'y poursuivre. Il sommeille au roulement des vagues, en se rappelant les belles histoires de pêcheurs qu'il a entendues, tout enfant, à la veillée. Il rêve qu'il prend dans ses filets un poisson d'or dont les yeux sont deux perles, ou qu'il aborde à un rocher inconnu, d'où l'on voit pendre les pierres précieuses comme une longue chevelure de goëmon. Les années s'écoulent ainsi, et quand la vieillesse arrive, le pêcheur laisse à ses fils sa chaloupe trouée, et il vient tranquillement, près des femmes et des enfants, manger le pain que les plus forts sont allés gagner sur la mer. Heureux si quelque orage n'emporte pas un jour chaloupe et matelots, car alors le vieillard n'a plus de ressources sur la terre ; alors on le verra prendre sur son épaule tremblante le bissac du mendiant : il ira frapper de porte en porte avec son bâton blanc ; et, récitant d'un ton plaintif des prières sur le seuil des métairies, il attendra que la plus âgée des filles de la maison vienne jeter dans son chapeau un morceau de pain noir avec lequel il fera le signe de la croix après l'avoir baisé. Et il continuera ainsi jusqu'à ce qu'un jour d'hiver quelque pâtre, en allant au champ, ne le rencontre au pied d'une meule de paille, courbé en deux, les lèvres violettes, les mains roidies, et ne vienne dire : — Le vieux pêcheur est mort de froid cette nuit!

Je n'ai parlé jusqu'à présent que des souffrances matérielles des ouvriers de notre province, parce que ce sont les seules pour le plus grand nombre ; cependant, là aussi, il est quelques privilégiés d'intelligence qui se

creusent douloureusement le cœur avec la pensée. Génies mal nés qui se sont trompés de logement en venant au monde, et qui, conservant, malgré tout, leur instinct de gloire, pleurent la couronne d'épine qu'ils portent, non parce qu'elle déchire, mais parce qu'elle ne brille pas, Grâce à Dieu, ces artistes de naissance sont rares, et l'on n'a pas souvent à souffrir de l'horrible spectacle d'âmes forcées à se mutiler elles-mêmes pour tenir dans l'étroite place que leur donne le monde. Encore faut-il chercher longtemps avant de les reconnaître, car elles cachent leurs cicatrices et demeurent silencieuses. Ni plaintes, ni cris, ni imprécations, ni mépris amer! Le Breton est comme ces anciens Germains, qui ne laissaient point voir leur sang à l'ennemi. Quand viennent les frissons de désespoir, il a d'ailleurs de sûrs moyens de les combattre. Si c'est une âme à belle trempe que n'a pas ébréchée la douleur, il marche à l'église, donne sa démission de la gloire terrestre et se fait candidat du paradis; si, au contraire, c'est un homme dont les forces se sont affaissées dans la lutte, et qui ne peut plus lever les yeux aussi haut que le ciel, il court au cabaret, boit et tue ce qui peut lui rester d'inquiètes pensées. Ainsi deux consolateurs sont toujours là pour lui : Dieu ou l'eau-de-vie.

En 1820, je me rendis à Commana, pauvre bourgade des montagnes, où je devais trouver un ami qui était venu exercer la médecine dans ce pays désolé. J'arrivais de Penmarc'h, encore tout étourdi des hurlements de l'Océan, tout pensif du souvenir de cette ville morte dont j'avais vu les ruines se dessiner sous un linceul de bruyères en fleurs, parsemé de pâles roses marines [1]; j'avais traversé de longs sentiers, des deux côtés desquels ne

(1) Les roses pimprenelles.

s'élevait plus une pierre, et le paysan qui me conduisait m'avait dit :

— Ceci s'appelle la rue des Orfèvres ; cette autre, la rue des Forgerons ; cette troisième, la rue des Sculpteurs.

Et j'avais regardé avec épouvante ce vaste désert où ne bruissait plus que le vent, et qui avait été une cité opulente, abritant à son ombre sept cents joyeux navires ! Je n'étais pas encore remis de l'étonnement rêveur dans lequel m'avait jeté cet aspect ; mais à Commana je devais être arraché à mes méditations et trouver l'occasion d'oublier les ruines que je quittais devant des ruines bien autrement touchantes ; celles d'un beau génie se détruisant dans la misère et l'obscurité.

Mon ami m'attendait, et nous passâmes une douce soirée. Comme moi, il avait habité loin de son pays assez de temps pour avoir appris à l'aimer. Nous parlâmes de la Bretagne, et c'est un riche sujet d'entretien quand on est Breton, qu'on se comprend et qu'on est assis sous une tonnelle de clématites, d'où l'on entend les cris des pâtres de l'Arrez qui vous arrivent avec le parfum du blé noir et les sauvages modulations des flûtes de sureau. Tout en causant, Frantz me parla avec un vif intérêt d'un menuisier de campagne, qui demeurait sur le coteau voisin, et qu'il me cita comme doué de dispositions merveilleuses pour la mécanique. Nous convînmes de l'aller voir le lendemain.

En effet, dès que le jour parut, nous nous acheminâmes vers la demeure de Jahoua. Le soleil dorait les montagnes à l'orient ; les bruyères se déroulaient au loin tachetées de moutons noirs. Tout ce qui nous entourait était stérile. Pas un arbre, pas une haie, pas un coin de verdure. Quelques sillons de sarrasin en fleurs jetaient seuls, aux pieds des landes, leurs franges neigeuses ; et

cependant le soleil qui se levait, les nuages rosés qui se roulaient sur le bleu de l'horizon, le vent du matin qui soupirait dans les fougères, donnaient à cette campagne je ne sais quelle beauté agreste. Il y avait là de l'air, un plein ciel, quelques merles qui sifflaient dans les joncs de la vallée. On sentait passer dans l'air ce souffle fort et vivifiant des campagnes ce souffle qui fait chanter les oiseaux et épanouir les fleurs. Aussi avancions-nous causeurs et joyeux, tout imprégnés de la délicieuse fraîcheur du matin.

En arrivant sur le coteau, Frantz me fit voir de loin la maison singulière dans laquelle logeait le menuisier. Ce n'était autre chose qu'un vieux colombier recouvert d'un toit de chaume, et dans lequel des fenêtres irrégulières avaient été percées. Mon ami m'apprit que la femme de Jahoua, *qui était noble*, avait reçu en héritage cette ruine avec le demi-arpent de landes qui l'entourait, et que son mari l'avait transformée en maison d'habitation ainsi que je le voyais.

Lorsque nous arrivâmes, le menuisier travaillait devant la porte. Frantz lui souhaita le bonjour et lia conversation. Pendant qu'il causait, je m'approchai de l'établi pour examiner l'ouvrage de Jahoua. C'était un bahut de chêne fort grossièrement exécuté, et qui était loin de révéler, de la part de l'ouvrier, l'habileté que je lui avais supposée. J'en exprimais mon étonnement à Frantz, en français, ignorant que Jahoua comprît cette langue ; mais, à son sourire, je vis qu'il m'avait entendu.

— Je fais mieux que cela quelquefois, me dit-il ; mais il faut que l'outil aille vite, pour avoir fini avant que mes cinq enfants ne crient la faim ! J'ai encore employé deux jours pour faire ce bahut, et l'on n'a pas beaucoup de blé noir pour trois francs.

— Seriez-vous si peu payé pour ce travail?

— Celui qui paie trouve toujours que le travail est cher, me répondit-il avec la prétention sentencieuse ordinaire aux paysans bretons.

— Il ne faut pas juger Jahoua sur ceci, reprit mon ami. Jahoua, quand il le veut, travail comme les saints, vite et bien. C'est à lui que nous devons presque tous les christs de l'arrondissement.

— Vous sculptez des christs? lui demandai-je.

— Quand je ne trouve pas de bahuts à faire.

— Mais c'est un travail qui doit vous rapporter davantage?

— Bien peu. Je sculpte à la journée, ou bien on me paye les christs à la taille : cinq francs du pied. Encore il y a des curés qui veulent la lance et la couronne d'épines par-dessus le marché.

Dans ce moment, un son timbré retentit dans la maison de Jahoua, et se répéta sept fois. Je me retournai avec étonnement.

— C'est mon horloge, me dit le menuisier.

— Vous avez une horloge?

— Qu'il a faite lui-même, en regardant la vieille pendule de ma cuisine, ajouta Frantz. Entrons, vous allez la voir.

Jahoua tira son chapeau avec cette politesse hospitalière que l'on trouve chez le plus rustre de nos villageois, et se rangea, en nous faisant voir la porte d'un geste invitant. Nous entrâmes.

La femme du menuisier était assise près du berceau de son dernier-né, occupée à filer. Dès qu'elle nous aperçut, elle se leva et nous souhaita la bienvenue, en retirant sa quenouille et déposant son fuseau. Frantz se mit à l'interroger sur ses enfants, pendant que Jahoua me

conduisait vers une sorte de cercueil en bois collé le long du mur, vis-à-vis de la porte : c'était sa pendule. Il m'ouvrit la longue boîte de peuplier, et je jetai un cri de stupéfaction en apercevant l'intérieur de cette incroyable machine.

Dépourvu des ressources nécessaires pour exécuter le travail qu'il avait entrepris, le menuisier s'était servi de tout ce qu'il avait pu approprier de quelque manière à son œuvre. Le fer, le cuivre, la pierre, avaient été tour à tour employés par lui. Il n'existait point, dans toute la machine, deux pièces de la même nature, ni faite l'une pour l'autre. On voyait que chacune d'elles n'avait été raccordée qu'à force d'adresse avec sa voisine, et l'on y reconnaissait encore la trace d'une destination primitive toute différente. Le cadran était une large ardoise, sur laquelle une pointe de compas avait tracé le chiffre des heures et quelques arabesques d'assez bon goût ; le timbre dont le son avait éveillé mon attention, n'était autre chose qu'un fragment de bassine de fonte sur lequel venait frapper une tige de fer à bouton cuivré, débris enlevé à une vieille pelle de foyer. Le reste n'était ni moins fruste ni moins étrange. J'étais immobile devant ce travail, lorsque l'on vint appeler Jahoua. Il sortit un moment.

— Eh bien ! me demanda Frantz qui s'était approché, que pensez-vous de cet ouvrage ?

— Cela doit faire une détestable pendule ; mais certes c'est une création admirable. On s'effraye à penser tout ce qu'il a fallu d'imagination, de calcul et d'adresse, pour achever un pareil travail. Cet homme est un grand mécanicien.

— Je ne sais trop ce que Jahoua n'aurait point été, s'il fût né ailleurs, dit Frantz ; tout ce que vous voyez ici est

son ouvrage. C'est lui qui a fait les meubles, réparé les murs, élevé le toit. Il travaille également bien le bois, la pierre et les métaux. Une invention lui coûte moins qu'une imitation. Cet homme a une faculté particulière pour simplifier tous les instruments de la vie usuelle. Vous voyez la serrure de cette armoire? il n'y entre pas une parcelle de fer, et elle n'en est pas moins sûre. En voici la clef qui ne se compose d'autre chose que d'une cheville et d'un clou. Vous êtes habitué aux foyers fumeux des chaumières bretonnes : voyez celui-ci.

Je me détournai vers la cheminée. Ce n'était point, comme je l'avais vu partout, jusqu'alors, dans nos campagnes, un grand parallélogramme surmonté d'un vaste tuyau donnant passage à une colonne d'air glacial qui refoule la fumée vers l'intérieur; Jahoua avait fixé au fond de l'âtre un débris de ces immenses cuves en terre cuite, destinées à couler les lessives, et donnant ainsi au foyer une forme hémisphérique, favorable à la concentration de la chaleur et à sa réflection, il en avait fait une véritable cheminée à la Rumford.

— Il a donc vu des foyers modernes? dis-je à Frantz.

— Jamais, me répondit-il. Il n'en existe pas un seul, que je sache, dans tout le canton, et Jahoua n'a jamais quitté les environs de son village. Je vous l'ai dit d'ailleurs, Jahoua n'imite guère; il crée ou perfectionne. Vous verrez chez moi un tournebroche de son invention qui sonne pour avertir de le remonter. Il a fabriqué pour un de nos agriculteurs un coupe-racines et un pile-landes avec lesquels un enfant de douze ans fait l'ouvrage de deux hommes. Lui-même ne pourrait vous dire de combien de découvertes de ce genre il est l'auteur. Dès qu'on aperçoit, dans le pays, un ustensile inusité et plus commode, une mécanique simple et ingénieuse, on peut dire avec

certitude : — C'est Jahoua qui a fait cela. Si ces essais continuels ne le ruinaient, il vivrait à l'aise pour le pays, c'est-à-dire qu'il pourrait manger du lard une fois par semaine et du pain une fois par jour. Mais quand ses crises de méditations créatrices lui prennent, il néglige son travail journalier, mécontente ses pratiques et les perd. Du reste, Jahoua n'est pas un ouvrier ordinaire. Il a étudié trois ans pour être prêtre, et a reçu les premiers éléments d'une instruction classique. Il a même retenu quelques bribes de latin qu'il aime parfois à semer dans la conversation avec une coquetterie pédantesque qui n'est pas exempte d'orgueil. C'est une intelligence excentrique et maladive qui ne prend jamais le grand chemin, et que tourmente sans cesse une fièvre d'inspiration. L'esprit de Jahoua fait la chasse aux découvertes, comme les braconniers oberlandais font la chasse aux chamois, sans trêve, sans repos, sans découragement, avec une passion furieuse et incessante. Sa fougue d'imagination se révèle dans ses combinaisons mécaniques, aussi bien que dans ses conceptions d'artiste. Les mathématiques et la poésie vivent en communauté dans son cerveau. Malheureusement les moyens d'exécution lui font faute. Jahoua était plutôt né pour commander à des ouvriers que pour être ouvrier lui-même ; c'était la main intelligente appelée à conduire l'outil, et non le manche destiné à y être soudé. Aussi est-ce un homme profondément malheureux. Il ne vous le dira pas, il ne se l'est peut-être jamais dit à lui-même ; mais observez-le bien, suivez les attitudes de son âme, vous découvrirez, par instants, des mouvements gênés et douloureux qui indiquent une blessure cachée.

Comme Frantz achevait de parler, Jahoua rentra avec un prêtre. Au premier coup d'œil, je le reconnus pour un de ces curés bons vivants que l'on trouve en Bretagne

de même qu'ailleurs, quoique plus rarement, espèce de fonctionnaires publics tonsurés, qui font les affaires du bon Dieu comme le percepteur fait celles du gouvernement. En nous apercevant, il tira son tricorne, fit entendre un gros rire jovial, et s'avança vers Frantz qu'il connaissait. Nous sûmes de lui qu'il était venu voir une statue de Vierge que Jahoua sculptait pour son église. Il se plaignait beaucoup de la négligence du menuisier, qui le faisait attendre depuis six mois.

— Il faut pardonner quelque chose à Jahoua, lui dis-je ; ce n'est pas un homme ordinaire.

— C'est vrai, me répondit le curé en baissant la voix; le pauvre diable est aux trois quarts fou.

Cependant le menuisier était allé prendre son ouvrage au fond de sa maison, et l'avait apporté près du seuil, afin qu'on pût le voir plus distinctement. Là il enleva les toiles qui l'enveloppaient, et nous aperçûmes une Vierge presque achevée.

Mon premier mouvement fut un mouvement de surprise. L'idée de la vierge Marie s'était tellement liée, dans mon esprit, à certaines formes raphaélesques, que je ne la reconnus pas dans l'œuvre de Jahoua. Je m'attendais à voir, comme d'habitude, une jeune femme aux yeux baissés, tenant entre ses bras un enfant nu et riant. Cependant cette première impression de désappointement passée, je me mis à examiner en détail l'œuvre du menuisier, et, à mesure que je me dégageais de mes souvenirs, sa pensée se révélait plus clairement à moi. La mère de Dieu était assise dans une posture affaissée. Son fils dormait, attaché à son sein, de telle sorte que son visage se trouvait complétement caché. Les traits de la Vierge portaient l'empreinte d'une inquiétude douloureuse et épou-

vantée. Un mouvement convulsif de ses bras ramenait l'enfant vers son cœur, comme si elle eût voulu le cacher ou le dérober à quelque danger. Son visage, sur lequel brillait, à travers l'inquiétude, je ne sais quelle bonté simple et forte, son mouvement vrai mais lourd, toute son attitude lui imprimait un caractère breton que complétait son costume de femme *kernewote*. Je regardai longtemps cette conception puissante avec un étonnement profond. Jusqu'alors je n'avais vu que la mère de Jésus; ici j'avais sous les yeux la mère du Christ. C'était bien Marie, oppressée sous le poids de cet enfant qu'elle allaite, et qui est un Dieu; Marie confondue devant le grand mystère auquel elle est mêlée, ayant peur d'elle-même et de son fils, parce qu'elle sent qu'elle est hors des voies humaines, et que quelque chose d'inouï l'attend; Marie, enfin, redevenue femme un instant par l'oubli de sa divine mission, regardant avec épouvante dans l'avenir la grande croix qui se dresse pour la rédemption des hommes, et sentant l'instinct de mère qui se réveille dans son cœur et fait frisonner sa chair. Ce n'était plus là cette Vierge que j'avais vue si souvent représentée dans le calme céleste de sa divinisation et de sa maternité; c'était la Vierge sous son enveloppe souffrante et mortelle, c'était le véritable symbole de la femme dans la vie.

J'étais tout concentré dans la contemplation de l'œuvre du menuisier, lorsque le curé, qui jusqu'alors s'était entretenu à quelques pas avec mon ami, s'approcha et vint se placer à côté de moi.

— Eh bien! dit-il, comment a-t-il fait cela?

Je ne lui répondis rien. Il se mit à regarder en penchant la tête.

— Qu'est-ce donc, Jahoua? s'écria-t-il tout à coup; tu

as fait à notre sainte Vierge l'air tout affolé ! Pourquoi, mon mignon, lui as-tu donné cette mine pleureuse ?

— Faites excuse, monsieur le recteur, répondit Jahoua, mais à l'âge qu'a l'enfant Jésus, la sainte Vierge a peur d'Hérode, et fuit le massacre des innocents.

Je n'avais pas songé à cette explication, qui donnait au groupe, outre son mérite d'expression, un mérite de convenance et de vérité historique ; cependant elle ne sembla pas persuader le curé.

— N'importe, dit-il, il valait mieux la faire sourire comme dans toutes les gravures ; il ne fallait pas oublier que la Vierge était une mère...

— Oui, *mater dolosora*, murmura Jahoua avec un indéfinissable sourire.

— Et l'enfant Jésus ? reprit le curé, on ne sait pas de quoi il a l'air, caché comme il est ; pourquoi ne pas montrer sa figure ?

— Parce que je ne savais quelle figure faire au fils du bon Dieu !

Le prêtre haussa les épaules ; puis se tournant encore vers la statue du menuisier :

— Heureusement, ajouta-t-il, que le barbouilleur nous vient le mois prochain ; la peinture changera tout cela. Nous donnerons de belles couleurs à la Vierge, et nous la ferons rire malgré le massacre des innocents.

Il rit beaucoup lui-même de ce rapprochement qu'il parut regarder comme une plaisanterie fort spirituelle, et après avoir recommandé à Jahoua d'achever au plus tôt, il partit.

Nous continuâmes à causer avec le menuisier, qui nous montra plusieurs ouvrages ébauchés. Nous allions enfin nous retirer, lorsque mes yeux, en scrutant tous les recoins de la maison, s'arrêtèrent sur un grand nombre de

madriers qui m'avaient frappé dès mon entrée, et qui paraissaient appartenir à quelque travail de charpente inachevé.

— Qu'est-ce que cela ? demandais-je à Jahoua ?

Il rougit un peu et me répondit :

— C'est le commencement d'un moulin, monsieur.

— Vous fabriquez donc aussi des moulins ?

— Il voulait en faire un pour son compte, dit Frantz en riant : Jahoua a une idée fixe ; c'est de transformer son colombier en moulin à vent. Il y en a peu dans la commune, et ils sont loin de suffire aux besoins. Jahoua pense avec raison que s'il pouvait en construire un, il y trouverait une source de profits. Malheureusement le temps et l'argent lui ont manqué jusqu'à présent, car voilà bien longtemps qu'il a commencé son moulin.

— Sept ans, monsieur, dit Jahoua ; il y a sept ans.

— Mais êtes-vous avancé dans votre travail ?

La figure du menuisier prit une expression de tristesse sombre, et il me répondit en balbutiant :

— L'an dernier j'avais fini. Il ne me manquait plus que les meules, mais l'hiver a été dur ; il n'y avait pas d'ouvrage, et le bois est rare par ici. La femme a brûlé une partie des pièces du moulin pour chauffer les petits qui avaient froid. Il a fallu recommencer.

— Et vous n'avez pas perdu courage ?

— Pourquoi ? Quand je serais encore sept ans, qu'importe, si j'ai mon moulin ! La route a beau être longue de Commana à Quimper, un enfant finit par la faire à force de mettre ses petits pieds l'un devant l'autre.

Je regardai avec admiration cet homme de bronze qui avait marché pendant sept ans sans interruption et sans repos vers son espérance, y concentrant toute son âme, y

confiant tout son avenir, et qui, rejeté loin du but au moment d'y atteindre, recommençait le chemin, les cheveux grisonnants et les pieds meurtris, sans faire entendre une plainte. Tant de volonté et de patience me semblaient une merveille.

— Et n'avez-vous jamais songé à quitter le village ? lui dis-je ; vous auriez pu aller à la ville, et avec votre génie inventif, vous seriez devenu riche en peu de temps.

Il secoua la tête :

— La fortune ne se trouve pas où on la cherche, monsieur ; elle est où Dieu l'a mise. Le *laouenanic* [1] rencontre aussi bien un grain de blé dans les champs que dans la cour d'un château.

— Mais ne sentez-vous pas quelquefois du regret de n'être qu'un pauvre menuisier de village ? N'êtes-vous point triste quand vous avez fait quelque chose de beau comme votre Vierge, et qu'on vient vous dire que c'est mal ?

Jahoua haussa les épaules avec un sourire triste et doux.

— Ceux qui payent ont le droit de parler, monsieur, dit-il.

J'étais véritablement attendri.

Jusqu'alors je ne m'étais figuré le génie méconnu que dans une lutte furieuse contre le monde ; je me l'étais représenté sous l'image du lion succombant aux morsures du moucheron, avec un dernier rugissement de rage ; et voilà que tout-à-coup je voyais surgir devant moi un grand homme en guenilles, escomptant sa gloire à vingt sous par jour, et laissant souffleter son génie sans qu'aucun soupir tombât de ses lèvres, sans qu'une ride de dédain plissât son large front, sans qu'une bouffée de colère montât de son cœur à son regard ! Je voyais devant moi un Michel-Ange villageois, forcé de brûler le Saint-Pierre

(1) Roitelet.

de Rome auquel il avait travaillé sept ans, dont on barbouillait les statues pour les faire sourire; et il était calme, il était bienveillant, il n'avait point pensé que le monde était injuste envers lui; il n'eût point compris mon admiration si je la lui eusse exprimée! Je restais confondu.

Cependant nous étions sortis, et à quelques pas du seuil nous nous détournâmes pour regarder extérieurement la demeure du menuisier. Jahoua la contemplait avec une joie forte et silencieuse; ses yeux semblaient suivre, dans l'air, l'aile blanche du moulin que créaient ses rêves.

Nos regards se rencontrèrent, et il vit que je l'avais compris.

— Oui, monsieur, me dit-il en souriant, j'aurai là, un jour, quatre grands bras qui besogneront pour moi; des bras de chêne et de toile qui ne se fatigueront pas. Alors je pourrai travailler selon mon idée, dans mon moulin; je pourrai penser à mon aise sans entendre les pratiques crier. Un meunier, voyez-vous, n'a pas beaucoup à faire. Tant qu'il entend son aile chanter sur l'axe, il n'a pas à s'inquiéter; le vent du bon Dieu lui boulange son pain. Si jamais vous revenez au pays, Monsieur, et que vous voyiez de loin une aile tourner au-dessus de ce toit de paille, dites sans crainte qu'il y a là un homme qui s'appelle Jahoua et qui ne demande plus rien au bon Dieu.

Après avoir prononcé ces mots avec une sorte d'élégance agreste et une sensibilité qui m'émut, le menuisier se découvrit, nous souhaita le bonjour, et, un instant après, il était rentré dans son colombier.

— Eh bien! me dit mon ami, lorsque nous eûmes fait quelques pas dehors, que pensez-vous de cet homme?

— C'est un génie qui aura dépensé toute son intelli-

gence à faire une mauvaise pendule et un moulin, répondis-je.

— S'il fait jamais ce moulin, me dit Frantz.

— Et pourquoi non ?

— Cet homme a un anévrisme dont il ne se doute pas ; dans dix-huit mois il sera mort, et le moulin ne sera pas achevé.

Je m'arrêtai brusquement, en jetant un cri, et je détournai malgré moi vers le colombier de Jahoua un regard effaré.

Le pauvre ouvrier était encore près de sa porte, regardant en l'air, vers le toit de sa demeure, et trois petiss enfants jouaient sur le seuil.

§ III. — Aptitude des ouvriers bretons. — L'usine de M. Frimot. — La digue de Roscoff. — Keinec. — Nécessité de grands établissements industriels en Bretagne.

En parlant de Jahoua, je n'ai point prétendu donner une personnification de l'ouvrier breton : quoique le caractère celtique s'accusât énergiquement dans cet homme, les facultés supérieures dont il était doué en avaient fait une exception. Mais il ne faudrait point prendre non plus les réflexions que j'ai précédemment émises sur l'infériorité industrielle de la Bretagne, pour un brevet d'incapacité infligé à ses ouvriers. Ce qui leur manque, ce n'est point l'aptitude, mais les moyens et l'occasion. Je crois même que peu de races sont aussi propres aux travaux de la forte industrie, car peu de races possèdent à un aussi haut degré la vigueur, la patience, l'esprit de combinaison, et surtout cette espèce de roideur musculaire et d'insensibilité physique qui rendent le travailleur infatigable à la peine. Aussi, toutes les fois qu'une circons-

tance est venue aider, dans notre province, à la manifestation des dispositions manufacturières, on les a vues se faire jour de la manière la plus éclatante.

Il y a quelques années qu'un ingénieur distingué, M. Frimot, établit à Landernau une fabrique de machines à vapeur. C'était une entreprise d'autant plus hardie, que tous les instruments d'exécution, y compris les ouvriers, étaient à créer. M. Frimot tentait, d'ailleurs, la résolution d'un problème entièrement neuf, en fait d'application de la vapeur. Les machines qu'il voulait faire exécuter étaient l'essai d'un système personnel; les mécaniques d'exploitation elles-mêmes avaient toutes été inventées par lui, car M. Frimot était aussi, lui, un Jahoua qui avait sur celui de Commana l'avantage de sortir de l'École Polytechnique. On conçoit quelles difficultés il dut rencontrer pour tirer ainsi du néant un nouveau monde industriel! Mais M. Frimot ne s'en effraya pas. Il appela autour de lui tout ce qu'il trouva de taillandiers de village, de serruriers de carrefour, d'armuriers de bourgades; le port de Brest lui fournit quelques forgerons, non pas habiles, mais habitués aux grands fourneaux, et ce fut avec ces ouvriers qu'il commença.

Pendant les premiers mois, il y eut de quoi devenir fou. Les cent bras de l'usine allaient comme une machine détraquée, sans ordre, sans intelligence; la pensée de l'inventeur, mal comprise ou maladroitement exécutée, n'entrait dans les tenailles du forgeron que pour en sortir parodiée et ridicule; sa création, mise vingt fois sur l'enclume, forgée, faussée, déformée en tous sens, en sortait enfin monstrueusement traduite, véritable caricature du plan harmonieux qu'il avait tracé. M. Frimot fit recommencer l'œuvre, sans étonnement et sans impatience.

Cette fois le travail prit une marche plus habile ; les marteaux avaient appris leur métier pendant le premier essai ; l'ouvrier breton s'était aguerri dans cette lutte contre le fer, la houille et le feu ; il avait deviné les moyens de les maîtriser, d'en faire des esclaves utiles. La matière obéit à l'intelligence, les métaux se pétrirent et se contournèrent docilement sous l'action de sa volonté ; une première machine s'éleva et entra en action. Ce fut un jour véritablement solennel que celui où cette machine s'agita sous l'effort de la vapeur, et où le premier coup de piston fit retentir l'édifice. Ils étaient là, tous ces ouvriers sortis quelques mois auparavant de leurs hameaux, et qui n'avaient jamais vu semblable merveille ; ils étaient là, le cou tendu, les yeux fixes et presque épouvantés devant leur propre ouvrage. Ils regardaient cet être étrange de fer et de cuivre dont ils avaient laborieusement limé les membres pendant des mois, qu'ils avaient fabriqué et monté pièce à pièce, et qui maintenant, animé d'une sorte de vie intérieure, lançait sa grande voix dans l'espace et agitait ses bras de géant. Pendant plusieurs jours, ils ne purent passer devant la machine sans détourner la tête avec une surprise d'enfant, qui n'était pas exempte d'une superstitieuse inquiétude ; mais peu à peu ils s'habituèrent à sa présence ; ses rauques sifflements devinrent pour eux comme une voix amie ; ils ne purent plus travailler sans l'entendre ; ils l'avaient baptisée du nom de *Jeannette*, et quand elle était arrêtée, ils disaient d'un air triste :

— Jeannette dort aujourd'hui ;

Et les marteaux tombaient plus languissamment sur l'enclume, et il semblait à tous qu'il manquait quelque chose à l'atelier.

Plus tard, l'établissement s'agrandit ; de nouvelles ma-

chines furent exécutées, et le nombre des travailleurs augmenta; mais M. Frimot continua à les prendre parmi les ouvriers du pays. Nous avons été témoin de l'entrée dans les ateliers de plusieurs de ces campagnards, et c'était en vérité chose plaisante que de voir leur admiration inquiète, au milieu de tous ces bras de fer qui s'agitaient autour d'eux. Ils regardaient comme des enfants étonnés ces machines élégantes; ils tournaient autour avec une sorte de précaution respectueuse; ils n'osaient approcher, de peur de les gêner; ils leur auraient volontiers tiré leur chapeau par politesse, car c'était pour eux plus que du métal; c'étaient des espèces d'ouvriers mystérieux et intelligents, tels qu'ils n'en avaient encore jamais rencontré dans la vie. Mais cette naïve ignorance durait peu; le nouveau venu se formait vite au feu de la grande forge. Un mois après leur arrivée, on voyait ces campagnards peureux se jouer au milieu des étincelles et de la fumée, comme de vrais cyclopes habitués à vivre dans les flammes; se lancer l'un à l'autre, les gueuses de fer rougi, et jeter à pleine poitrine les cantiques ou les *guerz* bretons, au milieu des monotones battements du piston et des sourds rugissements de la chaudière bouillante.

Malheureusement, ces essais qui avaient constaté si brillament l'aptitude des Bretons pour les arts mécaniques, furent ruineux pour celui qui les poursuivait. Cette étude expérimentale, faite par le maître et les ouvriers, avait été entreprise sur une échelle trop vaste pour les ressources matérielles de M. Frimot, et il fut forcé d'arrêter cet élan industriel qu'une fortune particulière ne pouvait entretenir.

Mais il avait pu apprécier l'ouvrier breton, et il savait désormais ce qu'on avait droit d'en attendre. Il eut encore, avant de quitter la Bretagne, une nouvelle occasion de

s'en assurer. Ce fut près de Roscoff, dans la construction d'une digue destinée à enlever un coin de grève à la mer. Le travail à exécuter était entièrement neuf. Les ouvriers ne s'en inquiétèrent point. Une population entière accourut pour prendre part à cette œuvre de géants, et ce fut pour M. Frimot lui-même une véritable merveille que l'audace, l'intelligence, la force, avec lesquelles ils accomplirent cette œuvre difficile. Deux mois leur suffirent pour l'achever. A les voir lutter avec tant de gaieté et de courage contre la mer terrible qui grondait autour d'eux, on eût dit qu'ils prenaient un plaisir d'enfant à la combattre. Au milieu de ces rocs qu'ils ébranlaient de leurs leviers, couvert comme ils l'étaient de vase salée et arrosés par l'écume de la houle sous laquelle ils travaillaient en chantant, on les eût pris pour de jeunes lions marins folâtrant sous les griffes de leur mère. Les quartiers de rochers détachés de la côte venaient avec une sorte d'instinct prendre leur place et se ranger l'un contre l'autre à la digue. Je n'oublierai jamais le spectacle dont je fus témoin à cette occasion, un soir que j'arrivais à Roscoff. J'ignorais la construction de cette digue, et je marchais les regards fixés vers la mer où le soleil venait de descendre dans toute sa gloire. J'étais absorbé par cet admirable tableau, lorsqu'en baissant machinalement les yeux sur la grève qui commençait à se noyer dans l'ombre, je crus être le jouet d'une hallucination. Sur le sable blanc du rivage, on voyait cinquante rochers de granit, poussés par des mains invisibles, s'avancer d'un mouvement uniforme et solennel. Un murmure confus montait de la rive sur la montagne, mêlé à je ne sais quel frottement écailleux et strident je demeurai immobile et presque épouvanté : je crus un instant voir une armée de ces monstres fabuleux des légendes bretonnes, qui avaient

quitté leurs cavernes, et qui se traînaient lourdement vers la mer. Heureusement, les voix des hommes et les clochettes des chevaux qui revenaient de la digue m'arrachèrent bientôt à ma fantastique vision. Le lendemain, je vis les travaux au grand jour ; je n'eus plus peur, mais j'admirai.

Je ne terminerai pas, puisque je suis en train de citer des anecdotes, sans dire un mot d'un charpentier de Morlaix, nommé Keinec, et que je me rappelle avoir vu dans mon enfance. Cet homme, qui avait été employé quelque temps au port de Brest, n'avait jamais pu apprendre à lire ni à écrire. A l'âge de cinquante ans, il se mit en tête de construire un navire, seul, sans plan, et sans calcul écrit. Il projeta de mémoire cette immense machine, en combina toutes les parties, et l'exécuta au grand étonnement des négociants du port qui avaient d'avance condamné l'œuvre du charpentier. Depuis ce premier essai, douze navires de différentes grandeurs furent construits par lui avec le même succès, ce qui lui faisait dire dans ses jours de gaieté qu'il avait autant de ses enfants sur l'eau que Notre-Seigneur Jésus-Christ avait eu d'apôtres. Je me souviens encore d'avoir vu lancer, à mon passage à Cornic, le dernier brick qu'il ait construit; Keinec avait alors quatre-vingts ans accomplis. Lorsque l'immense machine s'élança dans la mer, au milieu des acclamations, et reparut, rasant avec grâce le rivage, le vieux charpentier était sur le pont, appuyé contre le bénitier que l'on avait apporté pour le baptême du navire; il découvrit ses cheveux blancs, fit le signe de la croix et baissa la tête.

— Eh bien! qu'avez-vous, père Keinec? lui cria le capitaine en lui frappant sur l'épaule; est-ce que vous pleurez?

— C'est mon dernier fils que j'envoie sur la mer, monsieur, dit le vieillard avec une triste douceur.

Puis il regarda longuement son navire, serra la main du marin et descendit à terre.

Un mois après il était enterré au cimetière de Ploujean, et ses fils plantaient sur sa tombe une croix surmontée d'un vaisseau à la voile.

Je pourrais ajouter une foule de preuves de l'aptitude de l'ouvrier breton ; mais, il faut le reconnaître, cette imagination si féconde chez lui, et qui se montre en toute occasion, est le plus souvent sans grand résultat, faute d'éducation professionnelle et de moyens d'exécution. Son adresse ingénieuse ne s'exerce que dans une sphère étroite, et ne dépasse point, en général, les bornes d'une industrie personnelle et isolée. Tant que de grands centres de fabrication n'existeront point dans cette province, les arts manuels n'y feront aucun progrès ; et ces grands centres, il faut qu'ils soient créés par des étrangers. Le Breton n'ira point chercher l'éducation industrielle pour la transporter dans son pays ; il l'attendra sans empressement et sans appel, tranquillement accroupi dans sa misère ; mais si elle vient vers lui, il saura l'accueillir et en profiter. Quoique la Bretagne, par sa position écartée, ne soit jamais appelée à la production manufacturière aussi impérieusement que les provinces centrales, on peut la regarder comme éminemment propre, par sa nature et par le caractère de ses habitants, à toutes les fortes industries qui s'appuient sur l'agriculture. Il est possible aussi que des richesses minéralogiques encore ignorées couvent dans son sein, et la découverte de bassins houillers susceptibles d'exploitation suffirait pour changer entièrement la face du pays. Mais quel que soit l'avenir qui l'attende, la Bretagne ne pourra sortir de son néant, sous

le rapport manufacturier, que par la création de grandes usines, soutenues par des capitaux suffisants. Alors seulement cesseront les industries morcelées et mal entendues qui l'épuisent au lieu de l'enrichir; alors commencera l'émancipation de ses ouvriers, ensevelis jusqu'à présent dans une ignorance indifférente et fatale.

CHAPITRE II.

COMMERCE.

Trafic des anciens Bretons. — Commerce des chevaux. — Michel le Normand et Bervic le Breton.

Il y eut un temps où les Celtes armoricains faisaient le commerce de la moitié du monde. Depuis que les noms de Tyr et de Carthage n'étaient plus que deux grandes épitaphes écrites sur des cités mortes, les Celtes de la petite Bretagne dominaient l'Océan germanique et sarmatique, la mer de Cronie et la mer Atlantique, tandis que Marseille s'était emparée de la mer intérieure, et régnait, sans partage, sur ce magnifique lac de deux cents lieues. Partout, sur l'Océan, on rencontrait les hauts navires des Venètes, et il était facile de les reconnaître, car les galères d'Italie n'étaient auprès d'eux que de frêles chaloupes. Ils voguaient sans rames, avec leurs voiles de peau souple, teintes en azur comme les flots, et leurs ancres rattachées à la poupe avec de grosses chaînes. C'étaient eux qui transportaient les laines des Cantabres, l'étain, l'argent et le fér de la Lusitanie, les fourrures de la Scandie et le vin des îles Fortunées.

Plus tard, Brutus, lieutenant de César, détruisit leur marine dans la bataille navale qui eut lieu entre Carnac et Diarorigum ; mais vers le sixième siècle nous la voyons encore reparaître, quoique moins puissante. Elle noue de nouvelles relations avec les peuples du nord de l'Eu-

rope, malgré les flottes normandes et les pirates flamands. Jusqu'au quatorzième siècle, son importance se soutint, et c'est alors seulement que les guerres continuelles avec l'Angleterre commencent à amoindrir son commerce. Mais il est bientôt protégé par la création d'une marine militaire, et jusqu'en 1791 il continua à prospérer. Au moment de la révolution il était encore immense. Malgré la ruine de la compagnie des Indes établie à Lorient, les navires bretons et étrangers remplissaient nos ports. Les lourdes galiotes hollandaises venaient nous demander nos blés, les felouques espagnoles enlevaient nos beurres et nos toiles, et nos bricks apportaient aux Norwégiens, aux Russes, aux Danois, la cire et le miel recueillis dans nos montagnes ; aux Catalans et aux Portugais, les poissons pêchés sur nos baies. Alors les petites villes du littoral étaient pleines de ces négociants en bonnet de laine et en sabots qui mangeaient dans l'étain, mais dont les coffres-forts regorgeaient de doublons d'Espagne ; véritables fourmis qui recueillaient grain à grain leur amas de blé, et qui, doués de l'esprit médiocre et patient, indispensable pour tout négoce, créaient avec de petits moyens, de grandes fortunes que leurs fils trop habiles n'ont pas su conserver. La révolution de 1791 interrompit le cours de ces prospérités commerciales. Aujourd'hui il n'en existe plus nulle trace dans les petits ports de l'Armorique que la vase encombre chaque jour, et où l'on voit les navires inachevés pourrir sur les cales de construction.

Ainsi la basse Bretagne a vu le temps détruire successivement toutes les relations avantageuses qu'elle avait avec l'étranger. Il ne lui est rien resté de ses anciennes sources de richesses ; pas même une guerre avec l'Anglais pour occuper ses corsaires ! Aussi sa marine est-elle anéantie pour longtemps, sinon sans retour. Tout se borne désor-

mais à un commerce intérieur sans importance. Nous en excepterons toutefois celui du beurre et celui des chevaux, qui occasionne encore un mouvement de capitaux assez considérable.

On trouve en basse Bretagne deux races de chevaux bien distinctes. La première, qui ne fournit que des chevaux de trait, lourds, peu élevés, mais robustes, est fort commune dans les plaines, principalement dans le Léonais et les vallées de Tréguier. La seconde, plus élégante, ne se rencontre guère que dans les montagnes. C'est une race grêle, légère, au poil noir, à l'œil fauve, à peu près semblable à celle qui peuple les pampas de l'Amérique du Sud, et dont se servent les gauches pour leurs étranges expéditions à travers les déserts. On y reconnaît, au premier coup d'œil, la trace du type arabe, mais avec un germe de dégénérescence sauvage, avec moins de grâce et de fierté. Du reste, à partir du cheval nain de l'*île de la Terreur*, (Ouessant) jusqu'au beau coursier de guerre des *pointes de la Coquille* (Conquet), cette race subit de grandes variations de taille, de forme et de vigueur, selon les cantons qu'elle habite. Le Morbihan ne fournit presque partout que des chevaux de charbonniers, au poil long et hérissé, dont on méconnaîtrait l'origine sans le regard acéré que dardent leurs yeux perçants, sous leurs crinières rousses.

Outre ces deux races, il en est une troisième, produit bâtard et honteux que l'on doit aux soins éclairés du gouvernement ! Elle résulte du croisement des juments armoricaines et des énormes étalons entretenus dans nos haras. On peut la reconnaître à sa grosse tête bretonne emmanchée d'un long cou normand et soutenue par de maigres jambes. C'est une race de juste-milieu entre toutes les races existantes, également impropre au trait

ou à la selle, et dont la présence dans les foires excite un long rire. Du reste, ces chevaux, qui ne sont pas le produit de la nature, mais du haras, ces chevaux administratifs, créés par ordre, qui n'ont été trouvés bons, jusqu'à présent, qu'à gagner à leurs maîtres les primes accordées par l'État, sont en assez petit nombre. La routine et le grossier bon sens de nos paysans rendront probablement inutiles les ingénieuses combinaisons de nos hommes d'État, et nos chevaux resteront excellents, malgré leurs efforts pour les *améliorer*.[1]

Ce n'est pas que notre race chevaline ne puisse subir des modifications; mais pour cela il faut changer les éléments qui la font ce qu'elle est, c'est-à-dire le climat et la nourriture. Ainsi les deux tiers des chevaux de la Normandie ne sont autre chose que des chevaux bretons achetés dans notre pays lorsqu'ils n'avaient que deux ou trois ans, et refaits dans les pâturages du Cotentin. Vingt-cinq mille chevaux sortent chaque année des trois départements armoricains pour suivre les maquignons qui les vendent plus tard comme chevaux normands. J'ai déjà dit que ce commerce était le seul de quelque importance qu'eût conservé la Bretagne. A l'approche des grandes foires, on voit nos routes couvertes de cavaliers en blouse bleue, portant suspendu au poignet un lourd bâton garni de cuir, et derrière eux une valise à moitié cachée sous une limousine. A leurs yeux bleus, à leur voix mielleuse, à la politesse avec laquelle ils vous tirent leur chapeau de paille, il est facile de reconnaître les Normands. Les autres, maigres, soucieux et sombres,

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, d'heureux changements ont été apportés à l'administration des haras; on a compris la nécessité de *perfectionner* l'espèce au lieu de la *changer*, et des produits satisfaisants ont été obtenus.

cheminent lentement, et leur feutre écourté ne quitte jamais le serre-tête de toile qui cache leur chevelure grise ; ce sont les Poitevins et les Manceaux, race soupçonneuse et morose, dont la probité querelleuse est pire peut-être que la rouerie joyeuse et sociable des Normands.

Mais c'est dans les foires mêmes qu'il faut observer les acheteurs et les marchands en présence, étudier leurs diverses natures, voir l'adresse façonnée des maquignons aux prises avec la ruse patiente de nos paysans. De tout temps la Bretagne a été une terre promise pour les Normands : depuis qu'ils ne l'exploitent plus les armes à la main, ils l'exploitent par leur commerce. Les acheteurs de chevaux ont remplacé les soldats de Rollon. Les Bretons ne l'ignorent pas : instruits par une expérience achetée à leurs dépens, ils sont dans un état de défiance permanent contre les maquignons, et leur taciturnité naturelle s'en augmente d'autant. Souvent, pour exciter la confiance et pour faire croire qu'il sera facile de les surprendre, ils feignent l'ivresse ; mais le plus ordinairement ils se retranchent dans une stupidité apparente dont rien ne peut rendre la plaisante vérité. Ce jour-là il n'y a plus un seul paysan qui sache le français, et les acheteurs inexpérimentés, trompés par cette ruse, laissent échapper une réflexion, l'expression d'un désir, qui guident et rendent le marchand plus ou moins tenace dans ses prétentions. Cependant les vieux maquignons ne se laissent point prendre à cette comédie. Quelquefois au contraire ils en tirent parti, en affectant eux-mêmes une ignorance complète de la langue celtique. Alors c'est une scène à voir que cette lutte de fourberie bretonne et normande, que ces deux hypocrisies se combattant avec les mêmes armes. Le paysan immobile écoute, avec une attention hébétée, les remarques du maquion, qui, l'air indifférent

et dédaigneux, regarde le cheval comme s'il ne s'en souciait nullement, lui trouve mille défauts qu'il se fait remarquer à lui-même assez haut pour être entendu du vendeur, et finit par proposer la moitié de la valeur réelle de l'animal. Remarquez que presque toujours le résultat de cette fourberie laborieuse entre deux acteurs d'égale force est de vendre le cheval à son prix, c'est-à-dire d'atteindre, avec beaucoup de peine, le but auquel on aurait pu arriver de prime abord en usant réciproquement de franchise.

Je m'étais rendu par curiosité à la célèbre foire de la Martyre, dans le Finistère, où les plus beaux chevaux du pays se trouvaient réunis au nombre d'environ dix mille. L'immense champ de foire ne présentait qu'une mer mouvante de têtes d'hommes et d'animaux, d'où s'élevaient des jurements, des cris, des hennissements, dont le mélange formait une inexplicable rumeur que l'on entendait de loin comme le bruissement des vagues. Je voulus parcourir la foire; mais, pressés l'un contre l'autre, les chevaux ne laissaient aucun passage. C'était entre leurs pieds, par-dessous leurs ventres quelquefois, qu'il fallait avancer; et, dans cette mêlée d'hommes et de chevaux, ce n'était qu'avec le poing et le *pen-bas* que l'on pouvait faire sa trouée. De quelque côté que l'on se tournât, on se trouvait face à face avec ces têtes velues, ornée de rubans et de plumets, qui vous envoyaient au visage une brûlante haleine ou un hennissement sauvage. A chaque pas, une lourde calce venait se poser sous vos pieds meurtris. Par instants, on entendait une longue clameur s'élever; on voyait des chevaux se dresser debout, furieux et les crins hérissés. Alors une impulsion immense était imprimée à la foule entière, et, entraîné malgré soi dans cette marée, on roulait au milieu des hommes et des

chevaux dont les flots vivants vous emportaient au loin.

J'avais à peine fait quelques pas que je me trouvai mêlé à une de ces bourrasques passagères. Après m'en être tiré avec beaucoup de peine, je rebroussai chemin, tout effrayé, et je me réfugiai dans l'auberge, décidé à tout regarder du seuil. J'y étais depuis quelque temps, promenant mes regards sur la foule confuse et variée dans laquelle on voyait s'agiter pêle-mêle les habits de toile blanche des Bretons, les blouses bleues des Normands et les vestes brunes des Poitevins ; je me plaisais à suivre les chevaux qui quittaient, à chaque instant, le champ de foire pour aller s'essayer sur la lande voisine, lorsqu'en regardant plus près de moi, mes yeux s'arrêtèrent sur une jument placée à peu de distance de la porte de l'auberge, et dont la beauté me frappa. Elle appartenait à la forte race que nourrit le Léonais, et tout en elle respirait cette vigueur calme et sûre d'elle-même qui semble être le cachet de tout ce qui naît sur le sol de la Bretagne. Je ne pus m'empêcher d'exprimer mon admiration au tavernier, qui se trouvait à mes côtés.

— C'est un bel animal ! monsieur, me répondit-il ; aussi M. Michel a-t-il dit qu'il l'aurait à tout prix.

— Qu'est-ce que M. Michel ?

— C'est le maquignon avec lequel vous causiez ce matin.

Je me rappelai, en effet, avoir déjeûné avec un homme frais et blond que j'avais remarqué à son accent normand et à la politesse avec laquelle il s'appropriait à table les meilleurs morceaux.

— Et qu'attend donc M. Michel pour faire son marché ? demandai-je à l'aubergiste.

— Que la foire soit plus avancée.

— Mais si la jument est achetée par un autre ?

— Oh ! il a l'œil dessus, monsieur. Michel comprend son affaire, voyez-vous; mais le vieux Bernic est encore plus malin ; c'est un homme qui vendrait le paradis au bon Dieu. Ce sera un marché curieux à voir.

Ces mots de l'aubergiste piquèrent ma curiosité ; je résolus d'être témoin du marché de la belle jument. J'attendis longtemps. Ce ne fut qu'au moment où la foire commençait à s'éclaircir, et lorsque les paysans qui appartenaient aux communes les plus éloignées s'étaient déjà retirés, que je vis Michel s'avancer vers l'auberge. Il causait avec un paysan qu'à l'éperon soudé contre son soulier gauche et à son fouet croisé en bandoulière, je reconnus, tout de suite, pour un entremetteur. En passant devant la jument, Michel s'arrêta, et dit à son compagnon :

— Tiens, je n'avais pas vu celle-ci !

Il la regarda quelque temps en sifflant.

— C'est dommage, dit-il, qu'elle ait la tête bretonne. Ces têtes !... ça a l'air d'une mesure d'avoine au bout d'un cou de cheval... Avec ça, la plus belle bête perd son prix. Je donnerais cinq cents francs de la jument grise...

— Chut ! lui dit l'entremetteur, le paysan vous entend.

— Qu'est-ce que cela me fait? Je te dis que je donnerais cinq cents francs de la jument, si on voulait lui changer la tête ; mais comme elle est je n'en donnerais pas la moitié.

Pendant toute cette conversation, qui avait lieu à deux pas du paysan breton à qui l'aubergiste avait donné le nom de Bervic, celui-ci était demeuré immobile et ne semblait avoir rien entendu. Ce ne fut qu'au moment où

le maquignon s'approcha davantage et se mit à tâter le cheval qu'il parut l'apercevoir.

— Vous voulez acheter mon cheval? dit-il à Michel en souriant.

Michel le regarda avec surprise.

— Ah! tu parles français, toi? dit-il. C'est bien heureux. Eh bien, voyons; combien veux-tu de ta bête?

Le paysan ne répondit pas et se mit à refaire tranquillement une des tresses de la crinière.

L'entremetteur répéta la demande en breton.

Même silence.

— Ah ça! quelle langue entend-il donc, cet animal-là? cria le Normand.

Bervic se détourna comme s'il eût deviné qu'on lui parlait; il parut inquiet, et regarda attentivement Michel et son compagnon.

— *Petra a lavar an aoutrou*[1]? demanda-t-il à ce dernier.

L'entremetteur le lui répéta en breton; Bervic pencha la tête pour écouter, mais parut n'avoir saisi que quelques mots.

— *Me a zo Bouzard*[2], dit-il en haussant les épaules.

— Il est sourd? dit Michel, qui entendait le breton aussi bien que son interprète. Que le diable emporte la brute! on ne pourra pas lui faire entendre un seul mot.

Le paysan sourit au maquignon, et lui répéta dans son mauvais français:

(1) Que dit le monsieur?
(2) Je suis sourd.

— Moi suis sourd... sourd.

— Eh ! je le vois bien, sauvage, répondit Michel.

Il s'approcha de l'oreille de Bervic, et lui cria en faisant un porte-voix de ses deux mains !

— Combien ta jument ?

— Mille francs, répondit Bervic en breton.

L'entremetteur répéta le prix au Normand. Celui-ci haussa les épaules, et, par habitude, comme si le vendeur eût dû l'entendre, il s'écria :

— Excusez, mille francs ! ta jument pond des écus de cent sous, à ce qu'il paraît ! Mille francs pour un cheval qui a une tête comme ça !... tu veux te gausser de moi, vieux farceur.

Bervic paraissait suivre avec attention les gestes du maquignon, et, comme s'il eût deviné qu'il se récriait :

— Beau cheval, dit-il, beau cheval...

Et il montrait sa jument avec complaisance ; il détaillait ses perfections en parlant tantôt français, tantôt breton. A chaque éloge Michel opposait une critique ; mais Bervic n'entendait rien, et continuait toujours.

— Décidément il est sourd comme une cruche, dit le Normand à l'entremetteur.

— Il paraît, répondit celui-ci.

Michel baissa néanmoins la voix.

— Tu vas lui proposer *trois cents* francs, dit-il, coûte que coûte, il faut que j'aie la bête.

Il s'approcha ensuite du paysan, et leva la main ; Bervic étendit la sienne.

— Trois cents francs, dit le Normand en frappant dans la main du paysan.

L'entremetteur lui répéta la somme en breton ; mais il se récria à son tour. Il recommença l'énumération de toutes les qualités de sa jument. Michel se mit à l'examiner de nouveau avant de proposer un prix plus élevé.

— Elle n'est pas poussive au moins? dit-il.

La question fut traduite et criée au paysan, qui jura, par Jésus et la Vierge, que la bête n'était pas poussive.

— Ni morveuse?

Nouvelle affirmation.

— Ni fourbue?

Affimation plus énergique que jamais. Le père Bervic assura également que sa jument ne mordait ni ne ruait ; et il fit voir sa bouche, souleva ses pieds, la fit marcher et trotter. Pendant tout ce temps, de nouvelles propositions lui avaient été faites par Michel, et à chaque écu que celui-ci ajoutait à son prix proposé, ou que l'autre retranchait à son prix demandé, tous deux se frappaient dans la main pour confirmer leur proposition et la signer en quelque sorte. Ils étaient d'accord, sauf quelques pièces de six francs, lorsque Michel dit tout à coup :

— Comment ta bête porte-t-elle?

L'entremetteur allait répéter la question, lorsque Bervic détourna la tête du cheval, et la montrant au maquignon :

— Bons yeux, lui dit-il.

Le maquignon se mit à examiner les yeux, dont il avait oublié de s'occuper. Le paysan diminua ensuite son prix de quelques francs. Ils étaient près de conclure, lorsque l'idée de faire monter le cheval revint au maquignon. Il dit à l'entremetteur de l'essayer, et celui-ci étendait déjà la main pour saisir la crinière ; mais Bervic ne lui en

donna pas le temps. Il se mit à courir en tenant en lesse sa jument et la faisant trotter. Michel le suivit pour observer la marche de l'animal. Quand il l'eut rejoint, il lui proposa un écu de plus. Le paysan parut hésiter un instant; puis enfin il se décida. Le marché fut conclu, et des arrhes données par Michel. Tous trois s'acheminèrent ensuite vers l'auberge pour ratifier le traité en buvant, selon l'usage. Comme ils entraient, le tavernier lança à Michel et à Bervic un regard curieux.

— Eh bien! qui a trompé l'autre? dit-il en riant.

— Le Breton est enfoncé, s'écria Michel; j'ai la bête pour cent cinquante-deux écus.

— Pour cent cinquante-cinq, dit vivement Bervic; vous avez dit cent cinquante-cinq.

Le maquignon fit un saut en arrière et demeura stupéfait.

— Eh bien! eh bien! tu n'es donc plus sourd, toi? s'écria-t-il.

— On n'a pas besoin d'être sourd pour boire un coup de vin, répondit le paysan avec un sourire où la raillerie se voilait sous je ne sais quelle bonhomie grotesque.

Michel se frappa la tête de ses deux mains.

— Ah! le scélérat m'aura trompé, dit-il en se tournant vers la jument.

— L'avez-vous montée? lui demanda l'aubergiste d'un air goguenard.

— Non, pourquoi?

— C'est que la bête a une mauvaise habitude: elle ne peut souffrir ni cavalier ni harnais, et on n'a jamais pu en rien faire.

Le Normand se tourna vers Bervic, qui était tranquillement appuyé sur son *pen-bas*.

— Je ne prendrai pas ton cheval, vieux coquin ; s'écria-t-il furieux.

— On ne peut pas forcer le monde, répondit paisiblement Bervic ; mais alors les arrhes seront à moi. Quarante francs font du bien à un pauvre chrétien.

Michel écumait de rage. Il levait sa cravache pour couper la figure du paysan ; l'aubergiste le tira par le bras.

— Ne frappez pas, monsieur Michel, lui dit-il à demi-voix ; le vieux a été le meilleur lutteur de Cornouailles-c'est un corps de fer. Croyez-moi, prenez la bête ; elle a belle apparence, et puisqu'on a pu vous la vendre, vous pourrez bien la vendre à un autre.

Michel résista d'abord, mais il finit par se laisser persuader, et, après force malédictions, il paya la somme promise. Bervic la recompta trois fois, l'éplucha écu par écu, se plaignit de ce que trois pièces étaient mal marquées, et empocha le tout de fort mauvaise grâce. On eût dit que c'était lui qui se trouvait lésé. Cependant Michel était entré dans l'auberge en maugréant ; le paysan l'y suivit, et vint se placer vis-à-vis de lui.

— Eh bien ! que veux-tu encore, brigand ?

— C'est l'usage que celui qui achète paye un coup à boire, dit le père Bervic d'un air câlin.

A ce dernier trait nous partîmes tous d'un éclat de rire, et le Normand sortit furieux. Bervic attendit encore quelque temps, et se retira enfin en murmurant.

Comme il partait, le tavernier nous le montra du doigt en secouant la tête avec une admiration profonde.

— Voilà un homme ! dit-il ; il volerait un huissier, si c'était possible. Il a l'air d'un christ de carrefour, mais c'est un démon baptisé. Cette fois encore, voyez-vous, le

Normand a été battu. La doublure de grosse toile a usé le drap fin.

§ II. — Races commerçantes de la Bretagne. — Le Roscovite. — Le Pillawer.

Malgré ce que nous avons dit de l'adresse des paysans bretons, il faut reconnaître que leur caractère les rend généralement peu propres au négoce. Le manque d'activité est, à cet égard, un obstacle invincible. Cependant, parmi les races variées que présentent les communes de l'Armorique, il s'en trouve quelques-unes plus heureusement organisées,

La Bretagne fut d'abord partagée entre un certain nombre de familles douées de goûts et d'aptitudes diverses. Elles se multiplièrent et formèrent autant de tribus séparées qui, plus tard, prirent le nom de paroisses. Chacune de ces paroisses, isolée de ses voisines par ses habitudes, son costume, ses entraînements, conserva nécessairement son caractère natif. Les mariages ne purent l'altérer, car ils ne se contractèrent que très-rarement hors de la communauté, et maintenant même encore, on voit peu d'alliances de commune à commune. De là les différences singulières que l'on remarque en Bretagne entre des paroisses limitrophes ; de là ces tribus presque uniquement agricoles qu'un simple ruisseau sépare de tribus presque uniquement industrielles ; de là ces quelques races actives, commerçantes, émancipées, que l'on trouve au milieu de races stationnaires et superstitieuses.

Parmi les populations qui forment ainsi un contraste

frappant avec les habitudes casanières de la plupart des Bretons, on peut citer principalement les Roscovites, quelques peuplades de l'Arrez. du pays de Vannes, et les Bretons de Bréhat, au pays de Tréguier.

Roscoff est une petite colonie maritime placée sur l'Océan, et qui, lorsqu'on vient de la mer, parait accrochée au bas du promontoire, comme une coquille marine. D'après sa position, on devrait s'attendre à voir tous les habitants de la commune consacrés au service de la mer ; cependant il n'en est rien. Roscoff ne fournit pas plus de marins que les autres points du Finistère, et presque toute sa population s'occupe de la culture des terres, qui sont, dans ces parages, d'une incroyable fertilité. Les légumes les plus délicats y poussent en plein champ, et les Roscovites en font un commerce immense dans toute la Bretagne. Quelque route que vous parcouriez, vous les rencontrez assis sur le brancard de leurs charrettes légères, rapidement emportés par un petit cheval du pays, et chantant une ballade bretonne. Leur costume se compose d'un habit de toile blanche et fine sur lequel se dessine élégamment une large ceinture de serge rouge. Mais le plus souvent ils se débarrassent de leurs habits pour la route, et alors on aperçoit le grand gilet vert à manches bleu de ciel qui leur presse étroitement la taille. Leurs cheveux noirs tombent sur leur cou avec une négligence pittoresque et leur chemise sans collet est fermée par une épinglette de cuivre qu'ornent des grains de verre colorié. C'est avec ce vêtement leste et gracieux qu'ils parcourent les routes de Bretagne sous le soleil, la neige et la pluie. Aucun temps, aucun chemin, aucune fatigue ne les arrête. Plusieurs vont vendre leurs produits à cinquante lieues, et je me rappelle en avoir fréquemment rencontré dans les rues

de Rennes, offrant leurs asperges et leurs choux-fleurs avec la même aisance qu'aux marchés de Brest et de Morlaix. En 1830, l'un deux s'imagina d'aller à Paris avec sa petite charrette, son unique cheval et ses plus beaux légumes. Il partit, effectua heureusement son voyage de cent quatre-vingts lieues, et au bout de trois semaines il était de retour, et raçontait à ses voisins émerveillés qu'il avait vu la maison du roi et le roi lui-même. [1]

Du reste, ce n'est pas seulement par sa hardiesse entreprenante que le Roscovite se distingue, c'est encore plus par sa souplesse caressante et son tact commercial. Son caractère n'a rien de la roideur que l'on reproche avec raison à ses compatriotes. Tenace, mais sans rudesse, il y a en lui une sorte d'élasticité qui le garantit dans tous les chocs. Il rebondit contre les obstacles, sans s'y blesser, et les surmonte plus fréquemment qu'il ne les brise. Aussi ne se décourage-t-il point facilement. Gai et entreprenant, lorsqu'il voit une porte se fermer devant lui, il se contente de dire :

— Allons plus loin.

Et il continue sa route en chantant. Il faut ajouter que nul ne sait comme lui apprécier un acheteur et juger son côté vulnérable. Nul ne sait mieux se montrer insolent ou poli, brusque ou caressant, selon l'occasion. Soyez timide, et vous le trouverez arrogant; il vous imposera sa marchandise, il vous embarrassera, il vous forcera à acheter, par honte et malgré vous. Mais s'il n'espère point vous déconcerter, ce sera à force de bienveillance attentive qu'il vous obligera à accepter ses conditions. Il

(1) Les Roscovites ont maintenant un commerce de légumes régulièrement établi avec Paris, par le Hâvre.

vous sourira, il vous appellera *son cher pauvre chrétien;* il vous caressera successivement avec les plus douces expressions du vocabulaire breton ; et, pendant que vous vous débattrez sous ce réseau de câlineries, la marchandise aura passé dans votre panier, et le marché sera conclu sans que vous croyiez même avoir proposé un prix.

Grâce à cette adresse, le Roscovite réussit généralement dans son commerce, et il pourrait prétendre à une certaine fortune, s'il était aussi habile à conserver qu'à acquérir. Mais, comme il arrive toujours, il a les défauts de ses qualités. S'il est actif, entreprenant, en revanche il est dissipateur et sensuel. S'il s'efforce de gagner beaucoup, c'est pour dépenser davantage. Il y a dans ce caractère quelque chose de l'épicurisme grossier du matelot, et aussi quelque chose de sa philosophie pratique. J'adressai un jour des reproches à un Roscovite de ma connaissance sur son peu d'économie. Je l'engageai à se préparer une aisance qui pût rendre sa vieillesse douce. C'était dans un cabaret de village, où j'avais rencontré le joyeux viveur, que je lui faisais mon cours de morale. Il m'écouta avec calme, et lorsque j'eus fini :

— Amasser pour quand je serai vieux, monsieur! dit-il en secouant la tête : ce serait garder des noisettes pour quand je n'aurai plus de dents !

J'ai parlé des peuplades de l'Arrez comme se distinguant par leur aptitude commerciale ; les habitants de ces communes sont, pour la plupart, des marchands de fil, de miel, de suif, de toile, de sel, qui parcourent le département en faisant le courtage pour les négociants de Morlaix et de Landerneau, ou vendant au détail comme colporteurs. Rien ne les distingue des autres Bretons, si ce n'est peut-être une finesse plus aiguisée par les tran-

sactions et une instruction plus avancée. Mais, outre ces courtiers-colporteurs, les montagnes fournissent une espèce particulière de commerçants qui méritent une mention spéciale; nous voulons parler des marchands de chiffons, appelés dans le pays *pillawer*.

Le *pillawer* n'est autre chose qu'un chiffonnier nomade. C'est une sorte de bohémien modifié, mais qui ne se fait pas suivre par sa famille; il la laisse dans une des tanières des montagnes, tandis que lui parcourt la contrée pour recueillir les guenilles qu'il doit vendre ensuite aux papeteries. Il va de ferme en ferme, de cabane en cabane, en faisant retentir, sur un ton lugubre, son cri de *pillawer* qui avertit les femmes au fond de leurs maisons. Il n'est point de toit de paille perdu dans les feuilles qu'il ne sache trouver, pas de bouge infect au seuil duquel il ne fasse entendre son appel monotone. C'est même aux demeures les plus humbles qu'il vient de préférence, car il sait que là il trouvera plus sûrement ce qu'il cherche. Il flaire de loin la misère, la suit à la trace et la saisit au gîte, avec un instinct qui semble naturel en lui. C'est un spectre familier qui vient frapper aux portes les plus indigentes, et jeter à ceux qui sont là une sorte d'avertissement de leur pauvreté. Aussi, on le hait et on le fuit comme un visiteur importun. Aux riches, sa présence paraît presque une injure. S'il ose s'adresser à une ferme opulente :

— Passez plus loin, dit le maître; les haillons ne sont pas ici.

—Je reviendrai plus tard, dit le *pillawer* avec une sorte de sombre ironie.

Et il fouette son cheval, sûr de rencontrer à quelques pas ce qu'il demande; car la misère n'est point si difficile

à trouver. Mais là même où on l'arrête pour lui vendre quelques guenilles souillées, c'est avec une sorte de mépris soupçonneux. On lui permet rarement de s'avancer jusqu'au foyer. La marchandise lui est apportée sur le seuil, où l'on traite avec lui.

Voici, du reste, un chant des montagnes sur le *pillawer*, qui fera mieux connaître cet être singulier. Les chants populaires ont cela de merveilleux qu'ils racontent et n'analysent pas. Le poète a l'immense avantage de décrire la chose avec son enveloppe; il dit ce qui est et non ce qu'il pense; il n'est pas *auteur*, et nous, nous le sommes toujours trop, même à notre insu.

LE CHANT DU PILLAWER.

« Il part, le *pillawer*, il descend la montagne; il va visiter les pauvres du pays. Il a dit adieu à sa femme et à ses enfants; il ne les reverra que dans un mois, dans un mois s'il vit encore!

« Car la vie du *pillawer* est rude; il va par les routes, sous la pluie qui tombe, et il n'a pour s'abriter que les fossés du chemin. Il mange un morceau de pain noir, pendant que ses deux chevaux broutent dans les douves, et il boit à la mare où chantent les grenouilles.

« Il va, il va, le *pillawer*; il va comme le Juif errant. Personne ne l'aime. Il ne trouve ni parents, ni amis dans le bas pays, et l'on ferme sa porte quand on le voit; car le *pillawer* passe pour un homme sans foi.

« Dimanches et fêtes il est par les chemins. Il n'entend jamais la messe ni les offices; il ne va point prier sur la fosse de ses parents; il ne se confesse pas à son curé; aussi disent-ils dans le bas pays que le *pillawer* n'a ni foi ni paroisse.

« Sa paroisse est là-bas, près de son toit de genêt; mais il n'y retourne que pour quelques jours. Il est étranger dans le

village où il a été baptisé. Quand il arrive, les petits enfants ne crient pas son nom, les chiens n'aboient pas d'un air de connaissance.

« Il ne sait pas ce qui se passe dans sa propre famille. Il revient au bout d'un mois, et quand il s'arrête sur la porte, il n'ose entrer, car il ne sait pas ce que Dieu a mis chez lui : un cercueil ou un berceau !

« Et quand son fils aîné aura douze ans, le *pillawer* lui dira un jour : — Viens apprendre ton métier, mon fils. Et l'enfant ira meurtrir ses petits pieds dans les chemins, et il dira bien des fois à son père qu'il a froid et qu'il est fatigué.

« Mais son père lui dira, en lui montrant le soleil : — Voilà la cheminée du bon Dieu. Prie qu'il la rende chaude pour le petit *pillawer* ; et il ajoutera, en lui montrant l'herbe verte : — Voilà le lit des pauvres gens ; prie Dieu qu'il le rende doux pou un enfant des montagnes.

« Va, pauvre *pillawer*, le chemin du monde est dur sous tes pieds ; mais Jésus-Christ ne juge pas comme les hommes ; si tu es honnête et bon chrétien, tes douleurs te seront payées, et tu te réveilleras dans la gloire.

« Tu vois les haillons couverts de boue que portent tes maigres chevaux ; eh bien ! un jour, l'eau de la rivière les lavera ; ils seront confondus sous les marteaux de la papeterie, et les hommes en feront un papier plus blanc que la plus belle toile de lin.

« Ainsi de toi, *pillawer*. Quand tu auras laissé ton pauvre corps couvert de guenilles au fond de quelque fossé, ton âme s'en échappera blanche et belle, et les anges la porteront dans le paradis. »

§ III. — Le matelot breton. — Marcof, capitaine du *Jean-Louis*.

La destruction du commerce extérieur de la Bretagne en a fait disparaître un des types les plus curieux, celui du matelot. Le véritable matelot breton est mort avec la

marine de l'empire. A peine si on rencontre encore çà et là, par hasard, mêlé à nos équipages de ligne, quelques-uns de ces vrais marins *conservés dans leur cosse*, comme ils le disent, qui ont le *mal de terre* dans les ports, et qui ne respirent à l'aise qu'entre le ciel et l'eau.

On a dit que le nouveau système des équipages de ligne avait fait disparaître cette vaillante race des marsouins ; mais, dans ce cas, comme souvent, on a pris l'effet pour la cause. C'est parce que la destruction du commerce maritime a diminué d'une manière effrayante le nombre des marins classés, qu'il a fallu recourir au recrutement pour équiper nos flottes. Outre les inconvénients de tout genre qui sont nés de cette innovation, on peut dire qu'elle a tué à jamais tout ce qu'il y avait de poétique dans l'homme de mer. L'aspect même du marin a changé. On ne trouve plus, dans les rues de Brest ni de Lorient, ces beaux matelots avec les escarpins enrubannés, le pantalon large, l'habit à boutons pressés, le petit chapeau à longs poils, moitié lissés, moitié rebroussés, les boucles d'oreille d'or, et les deux tire-bouchons classiques pendant jusqu'à la cravate. Et quelle démarche ! Comme ces deux bras formaient bien le grapin; comme ces membres avaient horreur de la ligne droite; comme tout ce corps semblait s'être faussé et arrondi au roulis du navire ! Voilà l'homme chez qui il fallait chercher des habitudes, des superstitions, des passions spéciales. Mais aujourd'hui nos vaisseaux sont devenus tout simplement des casernes flottantes où des conscrits attendent leur congé en faisant l'exercice et en maudissant leurs caporaux. Plus rien de cette fleur maritime, de ce parfum de sel et de goudron que l'on respirait autrefois en mettant le pied sur un navire du roi. Le langage même s'est perdu. Maintenant, vous avez des marins qui parlent comme des

passementiers de la rue Saint-Denis, qui font des économies pour la fin de la campagne, et qui boivent près d'un soldat sans lui casser la bouteille sur la figure. Si les matelots du *Vengeur* ou de la *Belle-Poule* pouvaient voir leurs successeurs, ils avaleraient leurs chiques de colère.

On a beaucoup parlé des mœurs maritimes dans ces derniers temps, et plusieurs écrivains doivent à leurs essais en ce genre la célébrité dont ils jouissent ; cependant, parmi toutes ces études, il n'en est aucune, selon nous, qui ait complétement fait connaître le matelot armoricain.

Quoique plus gai et plus insouciant que ses frères de la terre ferme, il a conservé une forte trace de la gravité originelle. En mettant le pied sur le pont d'un navire, si vous entendez éclater des rires, se croiser des quolibets, si tout cause, chante, siffle et se moque, soyez sûr que vous avez devant les yeux un équipage provençal ; si, au contraire, vous trouvez le gaillard d'avant silencieux, et si vous y voyez les hommes de quart se promener, les bras sur la poitrine, la tête renfoncée dans les épaules comme des ours blancs dans leurs cages, vous pouvez affirmer que vous êtes au milieu d'un équipage breton. Ce n'est que dans l'orgie, lorsque le *vin-de-feu* leur chauffe les entrailles, que ces hommes de fer s'émeuvent, et que les passions, habituellement engourdies, débordent au dehors. Alors rien ne leur fait obstacle. Ce sont des bêtes féroces qui ont brisé leur muselière ; ne cherchez pas à les combattre, mais songez à vous en garer, attendez que les tigres aient digéré et dormi. Avec l'ivresse, toute cette fureur tombera, et, au lieu de bêtes sauvages, vous ne trouverez plus que des bœufs paisibles, tendant la tête au joug.

Ces paroxysmes bachiques, auxquels il faut laisser cours, naissent d'une manière certaine à la fin de chaque voyage. Ils sont, sans doute, le résultat de longues privations auxquelles les équipages sont soumis pendant toute la campagne. Du reste, à cet égard encore les vieilles traditions se perdent chaque jour. Il y a eu un temps où les matelots, pris de la fièvre de terre, désertaient en masse de leur navire, et tombaient dans la ville comme sur le gaillard d'un vaisseau pris à l'abordage. Alors il fallait fermer les boutiques et rester chez soi, car les rues étaient en état de siége et les bourgeois proscrits. Le temps se passait à boire, à casser des bouteilles, à éreinter des filles de joie, à défoncer des comptoirs d'auberges, à assommer des patrouilles ; et, enfin, au bout de trois jours, quand les bourses étaient à sec, chaque matelot retournait au navire, l'habit en lambeaux et l'œil meurtri, recevoir les vingt-cinq coups de corde obligés. C'étaient là les beaux jours de la marine française. Alors, comme le disent les anciens, *on avait de l'agrément;* mais aujourd'hui tout ce joyeux et dramatique désordre a fait place à une discipline rigoureuse. Les orgies d'arrivée elles-mêmes ont été organisées réglementairement. Les matelots viennent demander gravement, à tour de rôle, et le chapeau à la main, la permission d'aller boire à terre; les canotiers sont commandés de corvée pour les conduire et les ramener du cabaret. Ils s'y enivrent sans bruit, et quand ils ont tout bu, ils font cirer leurs souliers, achètent un bouquet de violettes, et reviennent à bord comme des écoliers dont les vacances sont finies.

Mais quelque favorable que puisse paraître au progrès moral cette sévère discipline qui émousse de plus en plus la brutalité du marin breton, il faut reconnaître qu'elle éteint en même temps, chez lui, la farouche et infati-

gable énergie qui en faisait le premier marin du monde. A mesure qu'il revêt nos mœurs plus douces, il dépouille sa personnalité puissante. Il ne regarde plus les continents comme d'ennuyeux vaisseaux continuellement à l'ancre; il ne croit plus que sa vie à lui est sur la mer, qu'il est né pour elle, et qu'il ne peut dormir qu'à son tangage. En détruisant la nature artificielle qu'il s'était faite, nous l'avons ramené à nos goûts, à nos plaisirs. Nous l'avons rendu plus homme, mais nous l'avons fait moins marin. C'est là d'ailleurs une de ces transformations inévitables dans l'évolution sociale que nous accomplissons. En élevant la valeur morale de chaque être, nous l'immatérialisons, nous en faisons une intelligence plus haute, mais une machine moins solide. Heureusement que l'industrie viendra parer à cet inconvénient, en substituant les mécaniques de bois et de fer aux mécaniques de chair humaine qui, jusqu'à présent, ont tout fait.

J'ai parlé de la gravité habituelle du matelot breton : cette gravité ne le rend ni moins original ni moins plaisant que les matelots des autres provinces; seulement son comique est plus dans l'attitude que dans le mouvement, plus dans le silence que dans la parole. C'est un comique taciturne et silencieux qui pousse au rire par le sérieux même. Avare de paroles, il concentre sa pensée dans une formule pittoresque. C'est une espèce de Spartiate qui a en horreur les phrases et qui n'aime à se faire comprendre que par l'action. Ce laconisme, épigrammatique et incisif dans les circonstances vulgaires, devient quelquefois, dans des cas plus graves, terrible par sa concision. Je puis en citer un exemple entre mille; il complétera ce qui nous reste à dire sur ce sujet.

C'était sous le Directoire. Les nombreux corsaires ar-

moricains qui couvraient alors la Manche avaient tous profité d'un vent favorable pour mettre en mer, et il ne restait au port de Concarneau que le lougre de Marcof que l'on achevait d'armer. Marcof était un corsaire breton qui s'était déjà distingué en plusieurs occasions par son audace. C'était lui qui, ayant fait prisonnier un capitaine des îles anglaises, et le voyant dépérir d'ennui, trouva plaisant d'aller faire une descente à Guernesey, à travers les stations, d'y enlever la famille entière du capitaine, et de la lui amener pour le distraire. Malheureusement un naufrage récent l'avait privé du beau côtre qu'il commandait, et, en attendant mieux, il avait pris le commandement du petit lougre *le Jean-Louis*, avec lequel il devait mettre à la voile dans quelques jours. Il était alors occupé à former un équipage, et se trouvait dans une des tavernes du port avec quelques matelots qu'il venait d'enrôler. On avait déjà beaucoup bu, et fait les plus beaux rêves sur les exploits prochains du *Jean-Louis*, lorsqu'on vint avertir Marcof qu'il y avait en vue un bâtiment étranger pris par le calme. Il sortit aussitôt avec ses hommes. Le bâtiment commençait à se dessiner dans le brouillard ; bientôt la brume s'écarta comme un rideau que l'on soulève, et tous les doutes furent dissipés. Le port, le gréement, l'absence du pavillon, tout prouvait que c'était un anglais ; la distance peu considérable permettait aussi de le reconnaître pour un brick de commerce sans défense. Il suffisait donc de l'aborder pour le prendre. La tentation était trop forte ; Marcof n'y put résister. Il courut à son lougre dont l'armement était presque achevé, jeta une planche entre le quai et le corsaire, et fit crier dans le porte-voix que Marcof demandait *trente* hommes de bonne volonté pour faire une prise. Tout ce qu'il y avait dans les tavernes de matelots

sans emploi accourut; quelques vieux marins retirés se joignirent à eux, et, au bout d'une heure, le *Jean-Louis* quittait le port avec son équipage complet, et se dirigeait du côté du brick. La foule se précipita vers le rivage pour voir ce qui allait se passer.

Tous les yeux suivirent avec anxiété le petit navire de Marcof, qui s'avançait lentement à force de rames. Enfin la distance entre lui et le brick anglais devint moins considérable. Un coup de pierrier partit du lougre, et le pavillon tricolore fut hissé à son mât. Le brick resta immobile. Un second, puis un troisième coup suivirent, et quelques épars du navire étranger tombèrent coupés par les boulets; mais il ne fit aucun mouvement. Cependant le corsaire approchait; il n'était plus qu'à une portée de mousquet du brick : Marcof prit le porte-voix et le héla ; point de réponse.

— Il paraît que c'est un équipage de sourds et muets, dit Marcof, nous allons voir si, en leur mettant un canon de pistolet dans l'oreille, en guise de porte-voix, ils entendront mieux.

Le lougre était bord à bord du brick; une douzaine d'hommes s'élancèrent le long de ses flancs qui dominaient le corsaire de plusieurs pieds. Dans ce moment, un cri : *Feu!* se fit entendre sur le pont des Anglais, et vingt coups de fusils partirent en même temps. Les douze Bretons retombèrent blessés ou morts : le reste de l'équipage du *Jean-Louis* s'arrêta étonné; mais l'hésitation ne dura qu'un instant. Marcof jeta son cri en montant à l'abordage, et, malgré les balles, il fut bientôt sur le brick avec les plus déterminés de ses hommes. Là les attendait une réception qu'ils n'avaient pas prévue. Une compagnie de troupes anglaises en uniforme était rangée sur le tillac, et faisait sans interruption un feu de peloton. Les matelots

bretons reculèrent à cette vue ; mais les soldats s'avancèrent à leur tour, la baïonnette au bout du fusil, et une lutte terrible s'engagea sur les bastingages. Les morts anglais et bretons tombaient pêle-mêle à la mer ou dans le lougre qui flottait au-dessous du brick. Trois fois les vingt matelots repoussèrent les habits rouges jusqu'au gaillard d'arrière, trois fois ils furent obligés de céder. Enfin Marcof, ne voyant plus autour de lui que huit hommes debout, se décida à abandonner le navire ennemi. Il parvint à regagner le *Jean-Louis*. Il y était à peine que la brise s'éleva ; aussitôt les coups de feu cessèrent ; le navire anglais, déployant ses voiles, se détacha du corsaire et cingla lentement vers la pleine mer. Marcof vira de bord en grinçant des dents, et mit la barre sur Concarneau.

La foule réunie sur le rivage avait suivi le combat avec un intérêt mêlé d'épouvante ; mais l'éloignement empêchait d'apprécier les résultats de l'engagement. Ce fut seulement au moment où le lougre parut sous la jetée que l'on put comprendre combien l'action avait été meurtrière. Le pont du *Jean-Louis* était entièrement couvert de morts et de blessés ! Marcof, debout à la barre, les pieds dans le sang jusqu'à la cheville, donnait ses ordres à six matelots, les seuls qui fussent en état de manœuvrer. Un cri d'horreur s'éleva dans la foule à l'instant où le lougre rasa l'entrée du môle. Marcof leva la tête et salua de la main un officier de marine de sa connaissance qui se trouvait sur la jetée ; celui-ci se pencha sur le parapet.

— Au nom de Dieu ! qu'avez-vous fait de tout votre équipage, capitaine ? cria-t-il au corsaire.

Marcof lui montra le pont où les cadavres étaient étendus.

— Quoi ! tous morts ? répéta l'officier.

Le corsaire haussa les épaules avec une impassibilité philosophique.

— *On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs, lieutenant*, dit-il.

Et il se mit à battre le briquet pour allumer sa pipe.

On sut quelques jours après que le navire anglais qu'avait attaqué le marin breton était un brick de commerce qui transportait cent dix hommes de troupes à Jersey. Vingt d'entre eux avaient succombé dans le combat contre l'équipage du *Jean-Louis*.

CHAPITRE III.

AGRICULTURE.

§ I. Voyage au lais de mer du Kurnic. — Légende de Saint-Sezny. — La chapelle des noyés.

Je roulais depuis le matin sur la route de Guy-seny, conduisant d'une main inhabile un char-à-bancs disloqué, et hâtant, avec le fouet, la patiente lenteur de mon cheval breton. On était au mois d'août. La journée avait été des plus chaudes, et tant que nous avions suivi la grande route, nous n'avions pu voir la campagne qu'à travers les nuages d'une poussière embrasée. Nous avions ainsi passé, poudreux et aveuglés, devant la merveilleuse église du *Fou du bois* (Fol-goët), et sur les pavés cahoteux de la petite ville qui fut autrefois *la cour du roi Even* (Les-neven) ; enfin nous atteignîmes un chemin de traverse tout voilé de feuillage où la poussière et le soleil nous quittèrent. Notre voiture commença à rouler silencieusement sur la mousse. Une pénétrante fraîcheur tombait des arbres sur nos têtes, et nos mains, en s'avançant, pouvaient cueillir les fleurs de chèvrefeuilles et d'églantiers qui pendaient au-dessus de nous à la voute ombreuse. Je laissai le cheval qui nous traînait ralentir le pas, et je m'abandonnai à un délicieux

bien-être. Le jour avait pris cette lueur veloutée et caressante qui annonce son déclin; la brise, encore tiède, passait le long du chemin en y secouant ses senteurs de lait, de verdure et de miel. Tous les buissons chantaient. On entendait au loin le bruit de fléaux dans les aires des métairies. De temps en temps nous rencontrions de petits enfants enfoncés jusqu'au ventre dans les mares qui bordaient le chemin, et cueillant du cresson d'eau ou de belles fleurs de nénuphar : d'autres fois, de vieilles femmes à genoux sur le bord d'un ruisseau, lavaient, en chantant un cantique, quelques pauvres vêtements en lambeaux que nous voyions sécher sur les buissons d'épines. Par instants, le berceau de chênes et de coudriers qui nous entourait s'interrompait tout à coup, et alors nous apercevions de longues échappées de campagne, des clochers de villages qui se dressaient à l'horizon, des manoirs, des hameaux, et, plus près de nous, des champs où les moissonneurs achevaient d'enlever les gerbes; des prairies où de jeunes paysannes coupaient une herbe fleurie, des moulins dont le traquet monotone se faisait entendre comme le battement de la mesure au milieu des mélodies de la vallée. Parfois aussi nous passions devant le portail d'une ferme, et alors les jeunes filles mettaient la tête à l'étroite fenêtre composée d'un seul carreau ; les enfants qui pleuraient cessaient leurs cris pour nous regarder, et les chiens accouraient en aboyant. D'autres fois une troupe de batteurs, qui revenait le fléau sur l'épaule, après avoir aidé, selon l'usage du pays, un ami ou un parent à faire sa récolte, nous croisait au coin de quelque carrefour.

— Santé à vous, nous criait le chef de la *batterie* en portant la main à son bonnet grec.

— Dieu vous bénisse, garçons ! répondait l'un de nous.

Et nous passions au milieu de leurs rangs qui s'ouvraient, et de leurs calottes bleues qui s'abaissaient en notre présence.

Cependant le jour tombait, et nous dûmes songer à hâter le pas pour atteindre avant la nuit le terme de notre voyage. Nous entrions sur la grève qu'il nous fallait traverser, et déjà le soleil descendait derrière les falaises. Ses clartés pourprées ruisselaient le long des dunes comme une lave enflammée, et venaient s'éteindre dans les flots en sillons plus pâles ; les dernières lueurs du jour flottaient encore dans les régions les moins élevées du ciel, et faisaient courir une ligne blanche à l'horizon, tandis que, plus haut, la nuit tombait comme un lugubre rideau qui se déroule pli à pli, et semblait près de confondre son ombre avec le bleu foncé de l'Océan. La grève sur laquelle nous avancions était encore, de loin en loin, baignée par le flot qui venait de se retirer, et présentait des flaques obscures dont en ne voyait pas le fond. L'œil, trompé, s'effrayait de ces espaces inondés, et quand le cheval nous entraînait rapidement vers eux, on eût dit que nous allions nous engloutir avec lui dans un abîme. Bientôt la nuit vint, et nous cessâmes d'apercevoir le promontoire qui seul nous avait guidés jusqu'alors dans cette immense plaine de sable. Nous continuâmes pourtant encore quelque temps, indécis et troublés, comptant sur l'instinct de notre cheval qui connaissait le chemin, mais bientôt nous le vîmes s'arrêter inquiet ; lui-même semblait chercher sa route. Il relevait la tête, ouvrait ses nasseaux fumants, et aspirait l'air avec force, comme s'il eût voulu reconnaître, au milieu des brises du rivage, la brise qui avait passé sur ses pâturages. Deux ou trois fois il revint sur ses pas, tourna à droite, à gauche, puis s'arrêta enfin, découragé et tremblant.

Cependant, le vent devenait plus froid, et la mer s'était perdue dans l'ombre. On n'apereevait plus de ce côté que quelques points blancs et mouvants qui s'élevaient dans la nuit comme des têtes de fantômes, puis disparaissaient pour reparaître encore. Nous fûmes quelques instants avant de comprendre que cette vision n'était autre chose que les brisants de la baie. De lourds oiseaux de mer passaient au-dessus de nous, avec des cris rauques, regagnant les creux de leurs rochers, et le vent de la nuit nous apportait l'odeur fétide des goëmons que l'on eût prise pour l'exhalaison de quelque cadavre noyé. Le fracas de la houle nous parvenait alors de plus près. Sa voix menaçante paraissait grosssir sans cesse; nous sentions les rafales salées qui la suit nous frapper plus sensiblement au visage. Une pensée affreuse nous vint. Nous eûmes peur que la marée ne montât et ne nous surprît, là, au milieu de la nuit, entre les flots et les falaises escarpées. Cette crainte, que j'avais exprimée sans trop y songer, se transforma aussitôt en certitude pour mes compagnes de route. Elles devinrent tremblantes, et me conjurèrent avec instance de retourner sur mes pas. Je n'étais guère plus rassuré qu'elles. Je tournai bride, en m'éloignant du lit de la mer, et je gagnai le pied des falaises pour chercher un chemin qui pût nous retirer de cette grève maudite. Nous côtoyâmes assez longtemps la baie sans succès. Enfin, une fissure ouverte au milieu même de l'escarpement du rivage se présenta devant nous. J'y fis passer à grand'peine notre char à bancs fatigué qui entrait dans le sable jusqu'à l'essieu, et nous parvînmes, après bien des efforts, au sommet du promontoire. Là mes compagnes jetèrent un cri de joie, car nous étions arrivés au but de notre voyage : le Kurnic se trouvait devant nous.

Le lais de mer ne présentait, au premier aspect, qu'une

immense plaine de sable blanc, mouchetée çà et là de quelques taches vertes. Les blés mûrs qui couvraient une partie du défrichement se confondaient avec le terrain lui-même. Le soleil, complétement disparu de l'autre côté de la falaise, jetait encore ici un dernier rayon que reflétait, comme un foyer poli, la plaine blanche et unie. Bien loin, au milieu de ce désert, on voyait quelque chose de rond et de bleu qui semblait accroupi dans le sable ; on eût dit une tortue endormie : c'était la maison du Kurnic. Je fouettai joyeusement notre cheval qui s'était ranimé en rentrant dans son domaine, et nous roulâmes rapidement à travers le défrichement. Bientôt des voix de femmes, des cris d'enfants, se firent entendre dans l'ombre : on nous avait vus ; on courait au-devant de nous ; nous étions arrivés !

Tout le soir fut consacré aux douces causeries qui suivent une absence, au récit de notre voyage aventureux, et à la lecture des lettres que nous apportions.

Le lendemain, sans plus tarder, je commençai mes explorations. Longtemps retenu sous le châssis d'un cabinet d'études, j'avais quitté ma bibliothèque en mettant la clef sous la porte, sans emporter une plume ni un journal. Depuis que j'étais aux champs, le papier et l'encre me faisaient horreur. J'étais venu sous le ciel pour me sentir vivre, non pour penser ; et en prenant les gros souliers cloués et le bâton de houx, j'avais oublié à lire au moins pour un mois.

Je partis de bon matin, curieux de visiter les environs.

Le lais de mer du Kurnic formait un vaste bassin resserré dans un cercle de collines assez élevées qui laissaient, sur un seul point, un étroit passage aux flots. Une digue construite depuis peu, en fermant ce passage, avait ar-

raché la plaine entière à l'inondation et avait permis de la livrer à la culture. Ce défrichement, qui datait à peine de quelques mois, était alors presque entièrement couvert de moissons, mais on n'y voyait pas un seul arbre. Le vent aigu qui souffle toujours sur ces côtes y élevait de légers tourbillons de sable qui retombaient sans cesse comme une pluie blanche et fine. Aucun accident de terrain ne variait, au moins par les contours, cette monotone étendue, et l'œil glissait, avec une rapidité fatigante, sur une immensité plane et lisse que ne nuançait aucune teinte ni aucune ombre.

L'ensemble de cette campagne offrait, du reste, quelque chose d'étrange que je n'avais encore vu nulle part. Le travail des hommes, qui s'y sentait partout, avait en quelque sorte précédé celui de la nature. On voyait des fossés élevés autour de champs où n'avait jamais poussé une touffe de mousse ; on eût dit une plaine prise dans les mains de Dieu, et mise en culture avant la fin de la création. On n'y apercevait rien de ce qui naît spontanément, de ce qui appartient au travail naturel du sol. La nature animée ne semblait pas connaître encore ce coin de terre ajouté depuis peu au globe habité. Pas un papillon ne passait sur les moissons, pas un oiseau n'y chantait. Cela n'avait point l'air d'une campagne avec ses harmonies, ses mouvements et ses parfums ; c'était je ne sais quelle usine de nouvelle invention, où le blé poussait au moyen de quelque procédé humain. On voyait bien cette terre produire ; mais le charme, mais la vie, mais le naturel lui manquaient. L'épi sortait du sol droit et seul, sans un brin d'herbe à ses pieds, sans une fleurette appuyée à sa tige, comme un fil de coton serait sorti de la bobine d'une filature. Ces champs étaient fertiles, ils n'étaient point *parés*. On eût dit une contrefaçon de

la campagne, quelque chose comme un salon de cire ou d'automates articulés.

Par un contraste vif et tranché, les côtes qui bordaient le lais de mer étaient, au contraire, couvertes de bois, de fermes, de prairies et de champs cultivés dont les clôtures fleuries s'entrecoupaient capricieusement, et formaient mille compartiments verdoyants. Près de la digue seulement, la végétation devenait plus rare, et l'on ne voyait plus, sur les dunes arrondies, qu'un tapis de joncs hérissés, entremêlés de quelques fleurs marines. L'Océan apparaissait de ce côté ; il s'encadrait si bleu et si immobile dans sa ceinture de rochers, qu'on eût dit un coin de la tente céleste étendu là pour sécher au soleil. La frange d'écume dont il était bordé scintillait au jour levant. Les remous et les courants chatoyaient à sa surface azurée et la moiraient de teintes variées. Fort loin, au sommet d'un promontoire, une petite chapelle dessinait ses débris jaunâtres sur le bleu pâle du ciel. Je me dirigeai vers cette ruine d'où le coup d'œil devait être merveilleux.

Un paysan me servait de guide. Chemin faisant, il me montra, au milieu du lais de mer, la croix de Saint-Sezny, qui s'élevait à peine de trois pieds au-dessus du sable. Il m'assura que lorsque les vagues couvraient la baie, la croix, malgré son peu de hauteur, restait toujours *au-dessus de l'eau*. Ce miracle avait lieu en l'honneur de saint Sezny qui l'avait autrefois plantée en abordant sur le rivage. « Sezny, me dit le paysan, fut un de ceux qui vinrent les premiers d'Hibernie pour prêcher la foi aux Bretons. Avant de le mettre au monde, sa mère avait rêvé qu'elle était enceinte d'une étoile. Il aborda avec ses compagnons au havre du Kurnic, et ayant demandé à un richard du pays de le loger, celui-ci le refusa durement.

Saint Sezny se mit alors à bâtir une chapelle pour se mettre à l'abri. Son travail ne dura qu'une seule nuit, car les pierres venaient d'elles-mêmes prendre leur place comme les moutons qui entrent à l'étable. Quand il eut fini, le saint jeta loin de lui son marteau dans un champ qui appartenait au richard; ensuite, lorsque le jour vint, il alla frapper de nouveau à la porte de la ferme :

— Que voulez-vous? dit le mauvais riche; je vous ai déjà dit qu'il n'y a point d'escabeau pour vous à mon foyer.

— Je ne vous demande rien, répondit saint Sezny, sinon de venir couper votre blé qui est haut et mûr, afin que je prenne mon marteau que j'ai jeté dans votre champ du bord de la mer.

Le richard crut que l'étranger était fou; car on était alors en hiver, et le blé avait à peine commencé à germer.

— C'est assez, brave homme, répondit-il en colère, ne vous jouez pas de moi plus longtemps.

— Je ne me joue point de vous, repartit le saint; mais puisque vous avez la foi de Saint-Thomas, venez, et vos yeux vous diront si je mens.

Le fermier, surpris de tant d'insistance, se décida enfin à suivre l'étranger, bien résolu à le punir de son mensonge; mais à peine fut-il arrivé au rivage, qu'il vit son champ couvert d'épis mûrs, tandis que partout ailleurs la terre était noire et dépouillée. Touché alors d'un vif repentir, il tomba aux pieds du saint, lui demanda pardon de l'avoir offensé, et se convertit aussitôt à la foi catholique avec toute sa maison.

Plus tard saint Sezny remplit l'Armorique du bruit de ses miracles. Un jour qu'il était seul, retiré dans sa cellule, il entendit Dieu le père qui lui disait :

— Saint Sezny, je viens de te faire passer saint ; maintenant tu fais partie de la milice céleste ; tu seras désormais le patron des femmes.

Saint Sezny se sentit à ces mots dans une cruelle angoisse.

— Monsieur le bon Dieu, dit-il, si c'était un effet de votre bonté d'écouter la prière d'un pauvre pécheur, vous ne me donneriez pas une si rude charge. Les femmes sont ce qu'il y a de plus mauvais sur la terre, quand le diable n'y est pas. Tous les jours elles seront à me prier pour avoir un *justin* neuf ou un amant bien *moyenné ;* j'aimerais autant être le patron des tailleurs ou des cordiers.

— Eh bien ! lui dit le bon Dieu, puisque tu es un homme si délicat, je te fais monter encore un grade ; tu seras le patron des chiens malades.

Saint Sezny, tout joyeux, remercia Dieu le père, et c'est depuis ce temps que les chiens ont un patron dans le pays et que les filles n'en ont pas. »

Pendant ce récit nous avions gagné la butte éloignée sur laquelle était placée la chapelle. Comme j'atteignais le sommet du monticule, un éclat de rire me fit lever la tête, et j'aperçus une petite paysanne qui nous regardait, assise sur un mur en ruines. Ses cheveux noirs s'échappaient d'une coiffe de toile rousse, et retombaient par mèches onduleuses jusque sur son cou : une simple chemise serrait sa taille frêle, et sa courte jupe, que le temps avait frangée par le bas, laissait voir ses jambes brunes que terminaient deux petits pieds lutins et gracieux. Ce n'était plus une enfant et ce n'était pas encore une jeune fille. A notre approche, elle avait laissé éclater ce rire moqueur et frais habituel aux adolescents, rire sans

cause qui sort du cœur à cet âge, comme les boutons sortent de l'arbre au printemps. Ses yeux, dans lesquels flottait déjà je ne sais quoi de rêveur à travers l'émerveillement joyeux de l'enfance, étaient curieusement fixés sur nous. Elle nous regardait, la tête élégamment penchée, comme un oiseau qui écoute, et ses deux petites mains posées sur une baguette blanche. Un de ses pieds était replié sous elle, et l'autre pendait dans une gracieuse nonchalance. Assise ainsi sur son mur écroulé, au milieu de ronces fleuries et avec un ciel limpide sur sa tête, cette enfant était charmante et il y avait en elle tant d'élégance agreste, tant de sève, tant d'harmonieuse vitalité, que l'œil s'y reposait avec délices.

— Eh bien, fille ! lui dit mon guide, que fais-tu ici au lieu de courir dans la garenne après *les plumes du bon Dieu* [1] ?

La pastourette baissa la tête avec une honte d'enfant, et se mit à se balancer, sans oser répondre.

— Est-ce que tes moutons sont sur les dunes?

La petite gratta la terre avec l'extrémité de son pied nu, et se contenta de faire un signe affirmatif.

Je m'approchai alors, et je posai familièrement la main sur sa tête courbée.

— Voilà une jolie fille, dis-je en me tournant vers mon compagnon.

L'enfant leva sur moi, en rougissant, et en souriant à la fois, ses grands yeux veloutés.

— Comment t'appelles-tu? ajoutai-je.

— Mariic, monsieur, dit-elle timidement.

(1) C'est ainsi que les Bretons désignent les papillons.

J'étais sûr qu'elle m'aurait répondu.

— Quel âge as-tu?

— J'ai fait trois communions.

Je reconnus la manière de compter les années particulière aux enfants de la Bretagne, qui ne calculent leur vie que par le nombre de pâques qu'ils ont célébrées, et qui, de même que leurs parents, ignorent toujours quel est au juste leur âge.

— Que fait ton père? demandai-je à Mariic.

— C'est une enfant du bon Dieu, me répondit mon guide. Son père était un pauvre cher aveugle qui gagnait sa vie à réciter des prières sur le seuil des portes. Quand il est mort, il y a eu un chrétien de la paroisse qui a pris chez lui la *mineure* pour lui donner du pain.

— Es-tu heureuse chez ton maître? lui demandai-je.

— Oh! oui, me répondit-elle; il m'a donné un habillement neuf pour les dimanches, et une paire de sabots.

Cette manière de résumer son bonheur me parut touchante; je regardai encore cette enfant rieuse et nue... elle était vraiment belle.

Mais mon guide détourna mon attention en me montrant la mer.

— Voyez, monsieur, me dit-il, que de bâtiments! on dirait des nichées de canards sur un étang.

Je me détournai, et je demeurai, en effet, frappé de l'admirable horizon qui s'étendait alors sous mes yeux.

Le ciel, tout bleu, et brodé çà et là, de quelques roses nuées, touchait aux flots, tandis que la mer s'étendait au-dessous, à peine ondulée par la brise et légèrement frangée le long des grèves. Cent navires à a voile glissaient silencieusement entre ces deux océans d'azur.

Tout était calme, immobile, serein, et aucun bruit ne se faisait entendre, si ce n'est un monotone murmure venant du rivage, et que l'on eût pris pour la respiration de la mer endormie. Par instants seulement, une rafale apportait de la côte un long soupir, mélangé de mille rumeurs confuses. Je restai appuyé sur le mur ruiné, perdu dans la contemplation de ce tableau ineffable, et bercé dans cette vague harmonie de la terre et du ciel. Je ne sais combien de temps je serais demeuré dans ma rêverie, si mes yeux n'étaient retombés sur mon guide, qui semblait attendre, et ne m'eussent rappelé que je ne pouvais m'arrêter là plus longtemps. Je secouai donc l'espèce d'ivresse contemplative qui m'avait saisi, et reportant mes regards autour de moi, j'aperçus la jeune paysanne, qui avait changé de place, et qui, accroupie sur un tertre qu'ombrageait une touffe de genêts s'amusait à battre les fleurs de l'arbuste avec quelque chose que je ne pus reconnaître au premier moment. Je m'approchai de plus près... c'était un ossement humain !

— Est-ce qu'il y a des morts ici ? demandai-je avec étonnement.

Sans rien répondre, l'enfant frappa du talon la petite butte qui se trouvait à ses pieds, et des os blanchis s'éparpillèrent sur le gazon.

— C'est la chapelle des noyés, ajouta-t-elle en me montrant l'édifice en ruines.

— Il y a donc eu un cimetière ?

— On n'y a enterré qu'une fois à ma connaissance, répondit mon guide. C'était l'équipage d'un navire étranger. Tous étaient morts, et comme on ne put savoir s'ils étaient païens, M. le curé ne voulut pas faire de la peine à des chrétiens en mettant peut-être avec eux des gens

damnés dans le cimetière de la paroisse, et il les fit enterrer ici.

— Avez-vous vu le navire périr? demandai-je.

— Oui, monsieur : c'était un grand bâtiment de six cents tonneaux au moins. La chose arriva un dimanche. La tempête était si effrayante, que Morvan, qui est un vieux *pratique* de la baie, avoua que depuis quarante ans qu'il tenait la barre dans son bateau de pilote, il n'avait jamais vu la mer si en colère; et, de fait, on eût dit qu'elle était folle. Ses vagues montaient haut comme des clochers. Nous sortions de vêpres, le vent était si fort, que la paille des toits voltigeait partout dans le bourg; les arbres craquaient sur les fossés, et on voyait des branches entières tourbillonner dans les chemins comme les feuilles mortes en automne. Nous courûmes vers la mer pour savoir s'il y avait des navires en vue. Nous aperçûmes alors un grand trois mâts qui luttait contre l'orage. Il naviguait sous sa misaine contre le jusant et les vents debout qui le poussaient en culant vers les récifs; il augmenta bientôt de voiles pour gagner au vent et refouler le courant qui portait à terre. Il s'arrêta alors; mais à chaque instant nous croyions qu'il allait disparaître. Il s'enfouissait dans les flots jusqu'au haut de ses perroquets, et nous ne voyions jamais plus bas que ses grandes vergues. On eût dit que le pont naviguait à vingt pieds sous l'eau. Mais tout à coup il reparut en entier. Toutes ses voiles se montrèrent à la fois; le vent les prit en plein, et, presque au même moment, les trois mâts furent balayés de l'arrière à l'avant, et toute la voilure s'envola vers la pleine mer, comme des guenilles que l'on aurait mises à sécher sur une haie, tandis que la coque, poussée vers la grève, s'engouffrait dans les vagues. Nous la vîmes encore trois

fois reparaître entre deux eaux, et puis on ne vit plus rien. Mais le lendemain, à la marée, la côte était couverte de cadavres.

— Et c'est ici qu'on les a enterrés? répétai-je, tout saisi de cet horrible récit.

— Ici, monsieur; toute la paroisse l'a vu, car il n'y a pas plus de huit ans que la chose est arrivée... tu t'en souviens, n'est-ce pas, Mariie?

Je me détournai vers la petite paysanne. Elle était toujours assise à terre. Elle avait écouté, le corps droit, la tête dressée et l'œil fixe, la question du paysan. Elle frappa ses mains l'une contre l'autre avec un éclat de rire fauve.

— Oui, oui, s'écria-t-elle, j'ai vu enterrer ceux-là; c'étaient des Saxons, à ce qu'on disait; ce n'était pas des chrétiens. J'étais toute petite; mais je me souviens bien: tout ceci était couvert de morts...

Et sa main décrivait, avec une prétention emphatique, un cercle qui embrassait la butte entière. Elle ajouta.

— On les portait par charretées: je ne sais pas combien ils étaient, car je ne savais compter alors que jusqu'à trente, et ils étaient bien plus de trente. Il y avait des hommes grands et forts, d'autres qui avaient des cheveux blancs, et puis des petits enfants. Une femme en avait deux à son cou, serrés sur elle, et jamais on n'a pu les lui retirer. Il a fallu faire un grand trou pour elle et ses deux petits. Oh! je me rappelle bien tout. Pendant longtemps la terre ici a été molle, et je venais, le soir, avec les enfants du bourg, pour danser sur les Anglais qui pourrissaient dans la terre.

Et en parlant ainsi, l'enfant s'était levée d'un bond, et elle dansait avec des cris de joie sur le tertre blanchis-

sant. Puis tout à coup, comme rappelée à sa réserve, elle se tint immobile, ses pieds nus fièrement appuyés sur les ossements, et la tête pensivement baissée. A la voir dans cette pose gracieuse et fière, avec ses yeux noirs qui scintillaient, et son corps aérien, on l'eût prise pour une fée sauvage de la vieille Armorique debout sur la tombe d'un ennemi.

Dans ce moment le son d'une cloche se fit entendre du côté du défrichement : c'était le signal du déjeûner, et j'étais averti de ne point me faire attendre. Je quittai la butte avec mon guide, et nous regagnâmes, à travers les sables, la maison de Kurnic.

Au moment d'arriver, je me détournai : la colline d'où nous venions apparaissait à l'horizon ; on apercevait encore la petite paysanne, debout dans la même attitude, et une volée de corbeaux tourbillonnait autour du clocheton ruineux de la *chapelle des noyes*.

§ II. — La digue. — Carfor. — La pêche du goëmon. — Une soirée dans les sables.

La digue au moyen de laquelle le lais du Kurnic avait été arraché à la mer, présentait d'immenses difficultés à construire. On ne pouvait travailler qu'entre les marées, et le sable et le roc étaient les seuls matériaux que l'on eût à distance convenable. Chaque jour, cent cinquante hommes s'agitaient pour hâter l'œuvre, et le soir, quand chacun d'eux se reposait, fatigué d'avoir apporté son grain de sable à la dune factice, la mer venait en grondant elle s'arrêtait un instant devant la barrière qu'on lui a ait élevée, semblait la regarder, puis, comme un

propriétaire de mauvaise humeur qui écrase sous son talon une fourmilière dont l'aspect dépare son domaine, elle passait son pied houleux sur la digue commencée, et tout disparaissait. Alors, les cent cinquante travailleurs recommençaient avec cette patience inflexible qui élève l'homme presque au niveau d'un Dieu. On feignait de céder aux flots; on leur laissait un libre passage au milieu, tandis que, des deux côtés, le môle grandissait insensiblement et étendait deux bras toujours plus près de se joindre. Enfin un jour, profitant de quelques basses marées, on pressa les travaux, et quand la mer revint pour prendre possession de la baie, elle se heurta, étonnée, à un long mur de pierre qui se dressait audacieusement devant elle.

Mais cette lutte de l'industrie contre l'Océan avait duré huit mois. Son histoire était un drame plein de poésie, d'incidents et de péripéties inattendues. J'interrogeai l'entrepreneur pour en connaître tous les détails.

— Figurez-vous, me dit-il, ce que durent être nos premiers travaux dans un lieu où il n'existait pas un toit pour se défendre de l'ouragan, pas un arbre pour éviter le soleil, pas une fontaine pour étancher sa soif. Il fallut souffrir, avec les ouvriers, le froid et le chaud, le vent et le givre. Il fallut être plus gai et plus fort que les plus gais et les plus forts, afin de donner à tous du courage. Les Bretons sont vigoureux, mais lents et contemplatifs. Quand aucune passion ne les pousse, ils attendent l'ordre. Aucun élan ne vient d'eux; ils ne s'intéressent pas au travail qu'ils font pour leur maître; ils n'y emploient pas leur intelligence. Ce n'est qu'en appuyant la main sur leur esprit qu'on peut le faire marcher; il faut les monter ainsi qu'une horloge. Aussi étais-je obligé d'appliquer ma volonté aux trois cents bras que j'employais. Il fallait

aiguiser sa colère contre l'inertie de ces hommes de pierre, les pousser du geste, de la parole, les placer sous le joug de sa pensée, dominer avec sa voix les mugissements des vagues, le bruit du travail et les roulements des chariots. Il fallait être toujours là, soutenant le duel contre les flots avec une armée indocile ; toujours là, le mètre à la main, prenant la mesure de la mer pour que le corset de pierres que nous lui faisions allât bien à sa taille. Heureux encore quand, à l'heure du repas, l'imprévoyance d'un commissionnaire ou son retard ne me condamnait pas à la faim ; car aucune ressource n'existait autour de moi. Cependant cette vie de sauvage me rendit ingénieux. Je découvris une fente de rocher d'où je pouvais surveiller les travailleurs, sans être exposé à toutes les fureurs du vent ; l'eau nous manquait, je fis sonder le terrain, et un ouvrier trouva sous sa pioche une source limpide qui coulait sur un lit de sable blanc. Ce jour fut un beau jour pour moi ; désormais j'avais une oasis dans mon désert. Peu après je fis construire une maisonnette pour enfermer les outils, et ce fut un abri sûr et commode. Mais les obstacles renaissaient sans cesse : je n'éludais une difficulté que pour en voir d'autres apparaître. Enfin, après plusieurs mois de fatigues, le môle, deux fois détruit et deux fois réparé, allait être terminé : encore une journée de travail, et le problème était résolu ! J'éprouvais une impatience facile à comprendre, car la marée d'équinoxe arrivait le surlendemain. Le soir, comme les ouvriers se retiraient, un charretier m'avertit qu'il ne pourrait venir le lendemain avec son attelage, parce que c'était la fête de saint Éloi, et qu'il devait conduire ses chevaux pour entendre la messe à Landerneau ; un autre vint bientôt m'apporter la même nouvelle ; puis un troisième, puis un quatrième, puis tous. Effrayé, je leur expose les dangers

d'un retard ; je les supplie, je m'emporte ; je leur propose de doubler, de tripler le prix de leur travail ; tout est inutile. Ils m'écoutent attentivement, suivent mes raisonnements, les approuvent, et terminent toujours par me répéter qu'ils ne peuvent venir, parce que leurs chevaux mourraient dans l'année s'ils n'entendaient pas la messe de saint Eloi. Il fallut me résigner. Le lendemain la marée arriva, surmonta les travaux inachevés, couvrit la baie dans toute son étendue, et emporta la digue en se retirant. C'était trente mille francs que me coûtait une messe. Il fallut recommencer sur nouveaux frais. Cette fois, je pris mes précautions ; je subordonnai mes calculs aux fêtes et aux dimanches ; le temps me favorisa, et le môle fut achevé tel que vous le voyez.

Nous étions, en effet, dans ce moment, sur la jetée, en face de la mer qui roulait paisiblement ses ondes soyeuses qu'une écume scintillante perlait à peine sur les bords. Si je n'avais connu l'Océan, j'aurais eu peine à comprendre, vis-à-vis de ce lac tranquille, les difficultés dont l'entrepreneur venait de me faire le récit et la nécessité d'aussi immenses travaux ; mais j'avais appris, par expérience, ce qu'il fallait croire de ces apparences pacifiques. Je savais que notre mer est comme ce cheval du diable, célèbre dans les contes bretons, qui s'approche d'abord tout petit, tout joueur, tout caressant, qui se roule près des enfants, lèche leurs mains, leur présente son dos, puis qui, tout-à-coup, grandit, franchit les fleuves, les forêts, les vallées, et disparaît avec son cavalier que l'on ne revoit plus.

Nous allions atteindre l'extrémité du môle lorsque nous aperçûmes à quelque distance un vieux paysan appuyé sur son bâton, qui semblait regarder avec attention les travaux achevés. Il était monté sur le parapet : ses braies

flottantes qui ne descendaient que jusqu'aux genoux, laissaient voir ses jambes nues ; un bonnet pareil à celui des Hellènes, placé avec négligence sur le sommet de sa tête, ne cachait qu'à demi ses cheveux blancs et bouclés. Son air était grave, sa pose pleine d'une majesté agreste ; on reconnaissait le vrai Cambrien dans l'énergique beauté de sa race primitive.

— Regardez, dis-je à mon compagnon ; ne dirait-on pas l'ombre d'un vieux Celte sorti de dessous quelque *menhir* pour venir contempler votre ouvrage !

— Vous ne vous trompez pas, me répondit-il ; Ian Carfor est bien véritablement un vieux Celte, mais un Celte baptisé. C'est un des notables de ce canton, où il jouit d'une grande influence, et où il est gardien des traditions. Il y a dans le caractère de cet homme une solennité rustique qui donne à sa parole je ne sais quelle domination naturelle. C'est un Scythe de Quinte-Curce ou un Mohican de Cooper. Du reste, vous allez en juger.

Nous étions, en effet, parvenus près du paysan, qui, à notre approche, se détourna pour nous saluer.

— Eh bien, père, dit l'entrepreneur, tu regardes ma digue ? C'est un enfant d'une belle venue, n'est-ce pas ?

— Elle est assez grande pour son âge, répondit le Breton en souriant, mais les enfants qui viennent si vite ne vivent pas vieux, à ce que dit la tradition.

L'entrepreneur se mit à rire.

— Au fait, je me rappelle..... tu étais un de ceux qui soutenaient que je ne parviendrais jamais à fermer la baie.

— C'est vrai, monsieur.

— Eh bien, tu vois que tu t'es trompé. La mer elle-même m'a fourni des pierres et du sable pour la com-

battre, et elle a fait une fille plus forte qu'elle. Maintenant ma digue lui tire la langue.

— La tradition dit que c'est péché aux enfants de faire la grimace à leurs parents, répondit Carfor.

— Et pourtant, tu vois que j'ai fait ce que j'avais dit.

Le vieillard haussa les épaules comme pour exprimer un doute ; il garda un moment le silence, puis étendant la main vers l'épaule de l'entrepreneur avec un geste à la fois respectueux et familier :

— Vous êtes puissant, monsieur, dit-il ; mais le bon Dieu est plus puissant que vous ; le bon Dieu avait dit à la mer d'aller jusque-là...

Il nous montrait les coteaux.

— Quelque jour il s'apercevra que la mer ne lui obéit plus, et alors il faudra bien que votre digue fasse place à la volonté de Dieu.

— Et que sais-tu, père, si le bon Dieu ne m'a pas lui-même donné la baie?

Le paysan secoua la tête.

— *Monsieur* le bon Dieu ne vend pas son bien, dit-il gravement ; ceci est du terrain volé à la mer, et ce qui est volé ne profite pas.

— C'est un vol qui me revient à cinquante mille francs environ, fit observer l'entrepreneur.

Et se tournant vers moi :

— Jugez, continua-t-il, si les grandes entreprises agricoles sont faciles dans un pays où règnent de pareilles idées. J'ai pourtant répandu énormément d'argent dans ce canton, et donné l'aisance à cinquante familles par la construction de ma digue. Ce défrichement, s'il réussit, imprimera à toutes les communes environnantes un

mouvement commercial qui l'enrichira ; mais ces hommes ne comprennent rien.

— Nous comprenons, dit Carfor, que là où les rochers se mettent à marcher, les grains de sable sont écrasés. Ceux qui sont riches comme vous sont toujours des voisins difficiles pour les petits. La campagne a été faite pour les paysans, et la ville pour les messieurs. Si ceux-ci viennent aux champs, il n'y aura bientôt plus place pour nous. Autrefois, quand cette baie était à la mer, elle nous la prêtait huit heures par jour ; nous pouvions y conduire nos charrettes, pour aller à la grève, y empiler nos goëmons. Il y avait là-bas un coin où il poussait un peu d'herbe amère que nos moutons broutaient ; maintenant vous avez tout entouré d'un fossé ; vous avez dit à la mer, et à nous, qui étions ses parents et ses amis : — Vous ne viendrez plus ici ; ceci est à moi. Et vous vous étonnez de ne pas nous voir contents ! Nous autres pauvres gens, nous n'aimons pas ces dérangements, monsieur, parce qu'on ne nous dérange jamais que pour nous prendre un peu de notre petite place sous le soleil. Si nous aimions mieux voir là de l'eau que du blé, c'est que la mer est toujours pour nous une meilleure voisine que les bourgeois.

Le vieux Carfor avait prononcé ces paroles avec une vivacité dont j'avais vu peu d'exemples chez les paysans bretons ; j'en demeurai frappé. Mon compagnon lui répliqua en tâchant de lui faire sentir l'injustice de ses reproches ; mais il semblait déjà se repentir d'avoir dévoilé aussi ouvertement le fond de sa pensée. Il garda un silence embarrassé, ou ne répondit que par monosyllabes : nous le quittâmes bientôt.

Comme nous revenions vers la maison :

— Vous avez entendu, me dit l'entrepreneur, ce que cet homme vient de vous dire; ils le pensent tous dans le pays! Tous voient d'un œil jaloux ou mécontent les nouveaux établissements qui menacent leurs usages, et les étrangers qui viennent habiter chez eux. Tous ont cru et répété, pendant la construction de ma jetée, que je ne parviendrais jamais à l'élever; maintenant qu'elle est debout, et qu'ils sont forcés de se rendre à l'évidence, ils attribuent mon succès à des moyens surnaturels. Le bruit a été répandu sourdement que j'avais fait un pacte avec les mauvais génies, et ils ont donné à ma digue le nom de *môle du diable*. Ne pouvant attaquer de front cette idée, je l'ai tournée adroitement. J'ai fait baptiser par le recteur la jetée, le défrichement, et jusqu'à la maison. A leur grande surprise, l'œuvre du démon a supporté fort tranquillement les aspersions d'eau bénite. Sans cette précaution, j'aurais eu à craindre le pillage et les dégradations; car ils se seraient dit à eux-mêmes qu'ils ne péchaient pas en ruinant un allié de l'enfer. Selon leur habitude, ils auraient donné à leur rapacité un manteau religieux. Ces hommes sont encore de vrais païens. Heureusement j'ai acquis sur eux l'influence que donne toujours une volonté ferme, et qui va droit devant elle malgré les obstacles. Tant que je serai debout, ils me craindront et ils m'obéiront; mais si je tombe, ils me mettront leurs sabots sur la gorge.

Le reste de la journée fut consacré à visiter le défrichement et à faire le tour des moissons. Nous passâmes, en revenant, sur une grève où je me rappelai avoir vu faire, l'année précédente, la récolte du varech. Cette récolte, qui offre un des spectacles les plus curieux que l'on puisse imaginer, a lieu à des époques fixes. Au jour convenu, on voit les populations entières accourir vers

le rivage avec tous les moyens de transport qu'elles ont pu se procurer : chevaux, bœufs, vaches, chiens, tous les animaux sont employés, tous les instruments sont mis en réquisition. On trouve au rendez-vous les femmes, les enfants, les vieillards ; personne ne reste au logis ce jour-là : on dirait la récolte d'une manne céleste. Les réunions ainsi formées s'élèvent, dans certaines baies, à dix mille personnes et plus. Chacun s'occupe de recueillir la plus grande quantité possible de goëmon pour en former un monceau sur le rivage. Mais il arriverait nécessairement que, dans ce pillage régulier, les plus riches fermiers qui disposent de nombreux attelages et de beaucoup de bras seraient toujours les mieux partagés, si, pour obvier à cet inconvénient, les prêtres n'avaient établi une coutume aussi touchante qu'ingénieuse, c'est de n'admettre, le premier jour, à la récolte du varech que les habitants nécessiteux de la paroisse. Ceux-ci empruntent à leurs voisins des charrettes et des chevaux, et parviennent ainsi à faire une bonne récolte. C'est par suite de cet usage que le premier jour de la coupe du goëmon s'appelle *jour des pauvres*. Le recteur vient à la grève dès le matin, et si un riche se présente pour récolter : — Laissez les pauvres gens ramasser leur pain, dit le prêtre ; et le riche se retire.

Le varech ne se recueille pas toujours sur le rivage. Il arrive souvent que les rochers sur lesquels il s'attache sont éloignés de la côte : dans ce cas, comme les paysans ne peuvent disposer d'un nombre suffisant de bateaux pour transporter leurs récoltes sur la terre ferme, ils lient les monceaux de varech avec des branches d'arbres ou des cordes, et en forment d'immenses radeaux, sur lesquels ils se placent avec leur famille. Une barrique est habituellement attachée à l'extrémité de cette masse mouvante ; un homme s'y tient et dirige le mieux pos-

sible, de cet endroit, la marche de l'étrange navire. J'avais vu, il y a quelques mois, du rivage même que je traversais alors, ce bizarre tableau. Je me figurais encore apercevoir de loin ces montagnes flottantes dérivant vers la côte avec la marée, comme des baleines endormines; distinguer à leurs sommets des têtes de femmes et d'enfants, et entendre s'en élever des chants, des cris de plaisir, de gais noëls lancés au ciel. Je me rappelais aussi avoir entendu raconter que parfois, au milieu du tumulte joyeux, un de ces navires écrasés par son poids s'affaissait subitement, que des cris d'épouvante s'élevaient, et que la noire montagne fondait dans la mer.

— Il y a une famille de noyée, disait-on alors à bord des autres radeaux, et les fronts se découvraient pieusement, et tous murmuraient un *De profundis* pour les morts.

Quand nous quittâmes la grève pour reprendre la route à travers le défrichement, la nuit était venue. Tout en marchant vers le gîte, je regardais avec curiosité le nouvel aspect que le soir donnait au lais de mer. Quoique le soleil fût entièrement descendu à l'horizon, et qu'on vît à peine briller quelques étoiles enchâssées au milieu du sombre azur, la plaine apparaissait, dans toute son étendue, si brillante et si blanche, qu'on l'eût dite éclairée par une lune qui ne se montrait pas au ciel. Nos pas ne faisaient aucun bruit sur le sable; tout était calme et muet. Seulement la rafale qui venait du rivage nous apportait ce bruissement ineffable de l'Océan, plus solennel que le silence lui-même. Tout-à-coup, tout près de moi, j'entendis un murmure de paroles; puis deux voix de femmes, basses mais distinctes, se firent entendre :

— Écoute, disait l'une, comme la mer se plaint là-bas sur la grève; on dirait un enfant qui sanglote tout bas.

— Quand je l'entends ainsi la nuit, répondit l'autre voix, il me semble quelquefois que ce sont les âmes des noyés qui pleurent et me redemandent leur baie. J'ai toujours peur d'entendre mon nom sortir distinctement de ce gémissement confus.

Je m'étais arrêté, stupéfait, pour regarder autour de moi; nous étions seuls! au loin seulement quelques ombres se dessinaient dans la nuit.

— Est-ce une vision? dis-je à mon compagnon; j'ai entendu parler presque à mon oreille, et pourtant je n'apercois personne.

— Les voix viennent de là-bas, me dit-il, en me montrant au loin les ombres incertaines qui s'avançaient vers nous; mais quand les vents portent, on ne peut prononcer un mot à l'une des extrémités du défrichement, sans être entendu distinctement à l'autre bout. Écoutez plutôt.

Je penchai l'oreille dans la direction qu'il m'indiquait, et je reconnus effectivement les rires des enfants et leurs noms prononcés par leur mère. Nous marchâmes pourtant cinq minutes encore avant de les rencontrer. Quand nous les eûmes rejoints :

— Cette plaine est perfide, leur dis-je; toutes vos paroles arrivaient jusqu'à nous, on eût entendu à un quart de lieue un aveu d'amour.

— Comment fera ma fille quand elle sera grande? fit observer la mère en riant.

L'enfant écoutait gravement. Je la pris dans mes bras, et approchant de ma joue sa charmante tête blonde :

— Comment feras-tu, lui demandai-je, pour dire à ton bon ami que tu l'aimes, sans qu'on le sache? le vent porte tous les mots qu'on prononce à l'autre bout du Kurnic.

La petite me regarda avec des yeux clairs, doux et rieurs; elle secoua mystérieusement la tête d'un air capable, puis s'approchant de mon oreille :

— Je choisirai un jour où il ne fera pas de vent, me dit-elle.

§ III. — Une ferme bretonne. — Etienne et Yvonne. — La complainte du laboureur.

Le Kurnic, exploité et aménagé selon les nouvelles méthodes d'agriculture, ne pouvait donner qu'imparfaitement l'idée d'une ferme bretonne. Je voulus en voir une habitée par des paysans, et dirigée d'après les coutumes du pays. L'entrepreneur chez lequel je me trouvais ayant à visiter un fermier des environs, je profitai de la proposition qu'il me fit de l'accompagner, et nous quittâmes ensemble le lais de mer.

Le morcellement des terres en Bretagne a multiplié à l'infini les métairies; mais leur grand nombre a nui à leur importance. La plupart ne sont que des chaumières cachées sous l'ombrage des ormes, ou derrière les haies d'aubépine, et l'on n'en soupçonnerait pas l'existence, sans la légère colonne de fumée qui les indique de loin. Cette habitude de placer les maisons et les champs cultivés qui les entourent dans les lieux les plus bas, et de les abriter derrière les feuillées, contribue plus que tout le reste à donner au pays une apparence sauvage. Le

voyageur qui traverse les grandes routes parcourt souvent plusieurs lieues sans apercevoir un seul toit ni un seul sillon. Son regard a beau se promener autour de lui, il ne découvre que des bruyères, des taillis, ou des bois semés dans la vallée ; il croit que tout est désert ; mais il ne sait pas qu'au revers de toutes ces landes se trouvent des fermes et des champs cultivés, qu'à la lisière de ces taillis sont groupés des hameaux, qu'au milieu de tous ces bois se cachent des villages. Pour juger de la population et de la fertilité de la Bretagne, il faut quitter les grandes routes, s'enfoncer dans les petits sentiers ombreux que l'on voit s'ouvrir, à chaque instant, des deux côtés du chemin, avec une croix ou une fontaine à l'entrée. Tandis que, dans les autres provinces, l'agriculteur s'efforce de se rapprocher des grandes voies de communication, le cultivateur breton, au contraire, semble tendre à s'en éloigner, comme s'il se défiait du voisinage de ces canaux de la civilisation, et comme s'il en redoutait l'influence sur ses vieilles mœurs.

Nous avions pris, pour notre excursion, une petite route vicinale qui traversait la paroisse de Guisseny dans toute sa longueur. A chaque pas nous rencontrions une de ces mares verdâtres appelées *vaux*, annonce obligée de toute ferme bretonne, et un chien fauve de cette race armoricaine célèbre dans le moyen âge, qui accourait à notre approche en aboyant. Nous arrivâmes ainsi au fond d'une vallée charmante, encaissée entre deux coteaux tapissés de blés mûrs et de trèfles fleuris. Mon guide me montra à travers les feuillées la ferme à laquelle nous nous rendions. Après avoir côtoyé un instant les prairies, nous remontâmes un sentier que les ronces et le houblon sauvage ombrageaient en berceau, et nous nous trouvâmes dans l'aire placée derrière la maison. Une jeune paysanne

y était occupée à étendre du linge mouillé sur les haies de sureau ; c'était la fermière. Elle vint à nous aussitôt qu'elle nous aperçut, en nous saluant à la manière bretonne.

— Journée heureuse à vous, mes maîtres !

Nous lui demandâmes son mari ; elle nous invita à entrer et alla l'appeler.

La ferme de Jean Mauguerou n'était composée, comme toutes celles de Bretagne, que d'une seule pièce au rez-de-chaussée. La terre battue servait de plancher, et le plafond était formé par quelques fascines de noisetiers encore couvertes de leurs feuilles sèches, et soutenues sur des perches transversales. Des deux cotés de la maison étaient rangés quatre lits clos, noircis par le temps, et sur les battants desquels apparaissait, découpé à jour, l'H surmonté d'une croix, qui décore habituellement les autels chrétiens. Au-dessous de ces lits on apercevait des bahuts en chêne, aux moulures délicates et aux frêles colonettes, vieilles dépouilles arrachées sans doute au manoir voisin, dans les mauvais jours, et transportées du retrait de quelque châtelaine dans la chaumière du manant. Un fauteuil à haut dossier, grossièrement sculpté, était poussé dans un coin de la vaste cheminée, et sur la table placée vis-à-vis de la croisée, on apercevait le pain de seigle enveloppé dans un linge à franges, et recouvert d'une blanche manne d'osier. Des bassines de cuivre, étincelant comme l'or, et symétriquement placées sous le vaisselier, quelques huches de paille à demi cachées derrière deux grandes armoires sculptées ; des outils jetés dans un coin sur un tas d'herbe en fleurs complétaient l'aspect de la métairie. Quant à l'aisance présumée de ses habitants, le large fumier que j'avais remarqué près du *vaud*, et les quartiers de porc fumé suspendus au-dessus

de l'âtre, indiquaient suffisamment que Mauguerou pouvait être rangé parmi les riches fermiers du pays.

Il entra dans ce moment. C'était un homme de trente-cinq ans, sévère et laid, mais robuste. Pendant qu'il causait avec mon compagnon, sa femme servit du lait, du beurre, du pain bis, et nous engagea à nous approcher de la table. Nous nous y assîmes en effet, tandis que Mauguerou allumait sa pipe au foyer.

En prenant la cuillère de buis qui m'avait été servie, je m'aperçus qu'elle était moins grossière que les autres, et que le nom d'Étienne était gravé le long du manche, entre deux pampres assez heureusement ciselés.

— Qui s'appelle Étienne dans la maison ? demandai-je.

La fermière rougit, mais dit sans hésiter :

— C'était un jeune garçon qui est maintenant à l'armée.

— Ne l'attendez-vous pas bientôt? demanda l'entrepreneur.

— Il a écrit qu'il serait ici pour l'*août*.

— Ce seront deux bons bras de plus pour vous aider.

— Et un bon cœur, dit la fermière presque bas.

Le mari, entouré de son nuage de fumée, écoutait tout impassiblement.

— Quel est donc cet Étienne? demandai-je, en français, à mon guide.

— C'est l'amoureux d'Yvonne, me dit-il en me montrant la paysanne.

— Et il vient demeurer ici ?

— Dans quelques jours.

— Le mari ne se doute alors de rien?

— Le mari sait tout.

Je demeurai stupéfait.

— Quel homme est-ce donc? demandai-je.

— C'est un honnête homme qui a confiance, et qui a raison ; Étienne a fait ses preuves, il n'a rien à craindre de lui.

Alors il me raconta l'histoire d'Étienne.

C'était le fils d'un cordier qui avait perdu son père fort jeune, et qu'un meunier du voisinage avait recueilli. La, il avait gardé les vaches dans la même bruyère qu'Yvonne, et ces deux enfants s'étaient pris, l'un pour l'autre, d'une tendre amitié. On les voyait toujours ensemble; l'été, dans la vallée où ils cherchaient des nids le long des haies vives ; l'hiver, à l'abri du coteau où ils allumaient un feu d'ajonc et de glaïeuls. Tous deux savaient les mêmes chansons et les mêmes histoires ; chaque soir ils revenaient au hameau, se tenant par le petit doigt, balançant leurs bras en cadence, à la manière des amoureux, et chantant à l'unisson quelque *sône* plaintif. Quand l'âge fut venu, ils firent leur communion le même jour : mais là finit l'intimité familière dans laquelle ils avaient vécu. Yvonne fut gardée à la ferme pour aider sa mère, et Étienne fut employé au moulin. Les occasions de se rencontrer devinrent chaque jour moins fréquentes et les entrevues plus courtes. Cependant l'attachement des deux enfants n'en fut point affaibli. Tous deux grandirent, et l'affection précoce qui les avait unis dès leurs premières années devint un amour profond.

Il était rare qu'ils pussent se parler dans le cours de la semaine, car Étienne, né d'une famille maudite [1], et livré

(1) Les cordiers sont fort méprisés en basse Bretagne; cet état n'était professé autrefois que par les *cacoux*, espèce de parias, auxquels on ne permettait même pas l'entrée de l'église.

à une profession peu estimée [1], ne venait point aux veillées de la ferme ; mais tous les dimanches ils se rencontraient à la grand'messe de la paroisse. Là, quoique éloignés encore l'un de l'autre par l'usage qui sépare les sexes dans les églises bretonnes, ils pouvaient du moins se voir. Étienne, en entrant, les deux mains croisées sous son bonnet bleu, n'avait qu'à lever les yeux, et son cœur conduisait son regard droit à la place où se trouvait sa plus aimée. Il reconnaissait, entre mille, l'attitude de cette tête légèrement penchée, et la grâce de cette longue coiffe blanche qui retombait sur les épaules d'Yvonne comme des ailes d'ange repliées. Après l'office, lorsqu'il venait, selon la coutume, prier près de la tombe de ses parents, il entendait bientôt sur l'herbe le doux marcher de la jeune fille ; il la voyait glisser entre les ifs, s'approcher du reliquaire, et s'agenouiller devant la niche funèbre qui contenait la tête de sa mère [2]. Enfin, au sortir du cimetière, les deux jeunes gens s'accostaient et pouvaient se parler. Étienne reconduisait Yvonne pendant une partie de la route, non avec de joyeuses paroles et de folâtres lutineries, comme fait un amoureux vulgaire, mais timide, n'osant lever un regard sur elle, les bras penchants, et le corps frissonnant d'un indicible émotion. Yvonne marchait à ses côtés également muette, et la tête penchée, honteuse avec grâce, attendant qu'il parlât, et craignant de l'entendre parler. Ils arrivaient ainsi jusqu'à la croix du carrefour, où ils devaient se séparer. Étienne répétait bien bas un adieu, auquel la jeune fille répondait plus

(1) Les meuniers sont peu estimés, à cause de leur réputation d'improbité.

(2) En Bretagne, les têtes des morts sont placées dans de petites niches en bois, perçées de trois trous, et sur lesquelles on lit ces mots : *Cy est le chef de N****.

bas encore. Tous deux faisaient quelques pas, se détournaient en même temps, rougissaient, et se détournaient encore pour s'envoyer un dernier regard, au moment d'atteindre l'angle du chemin.

Cette vie dura longtemps, et ces joies cachées suffisaient à Yvonne ; mais l'homme est toujours le premier à se lasser des amours incomplètes et résignées. Étienne trouva bientôt que ces entrevues étaient trop peu. Yvonne lui était devenue nécessaire comme l'air, comme le soleil ; il voulait la voir à toute heure, la sentir dans son atmosphère, respirer dans sa vie. Un jour il apprit que Marcor cherchait un valet de ferme ; son parti fut pris aussitôt. Il dit adieu à sa famille adoptive, renonça à sa profession de meunier, et vint s'offrir au père d'Yvonne pour garçon ; il fut accepté.

Alors commença pour lui une de ces années qui n'ont point de pareilles dans la vie, et dont les souvenirs font aimer le passé, supporter le présent, braver l'avenir. Il put voir Yvonne tout le jour, l'aimer sans distraction, entendre autour de lui le bruit de ses pas, sentir l'air agité par ses mouvements, dormir à quelques pas d'elle, et écouter sa respiration. La sainte égalité établie dans les fermes bretonnes permettait de lui parler à toute heure, de vivre ensemble dans cette intimité de famille si favorable au développement des amours sérieuses. Il put entourer l'objet de son adoration de ce culte naïf des cœurs simples. C'était lui qui préparait à Yvonne, pour les pélerinages lointains de Saint-Jean-du-Doigt et de Rumingol, ces baguettes de noisetier dont l'écorce, délicatement ciselée, imite les enroulemenis d'une branche de myrte ; lui qui tressait sur les ruches de la jeune fille les croix d'étoffe rouge destinées à attirer la bénédiction du ciel ; lui qui tapissait son armoire de chêne des images

enluminées qu'il avait achetées au dernier pardon. Le chapelet à grains noirs et à croix de plomb que l'on voyait le dimanche aux mains d'Yvonne, était encore un don d'Étienne. Rien ne lui coûtait pour satisfaire aux fantaisies de sa maîtresse. Il faisait six lieues pour aller apprendre un nouveau *guerz* à quelque tailleur du Léonnais, et pour venir le répéter à Yvonne. Aussi l'enfant l'aimait-elle d'un amour profond, et s'était-elle faite sa promise devant Dieu.

Cependant Marcor était malade depuis longtemps, et ses affaires en souffraient. On eût dit qu'un mauvais sort avait été jeté sur la ferme : les animaux mouraient subitement; les récoltes étaient frappés par la grêle; les abeilles quittaient leurs ruches, et s'envolaient ailleurs. Bientôt vinrent les dettes et les gens de loi. Étienne prenait part à la douleur de la famille; mais ne connaissant rien à l'exploitation d'une métairie, il ne pouvait leur être que peu utile. Heureusement que Mauguerou vint à leur secours. Mauguerou était un valet de ferme qui s'était tenu jusqu'à ce moment, avec réserve, au second rang, exécutant fidèlement les ordres qui lui étaient donnés; mais quand il vit le maître cloué sur son lit par la maladie, et la famille sans guide, il prit en main la direction de la ferme, et lui donna bientôt un nouvel aspect. Grâce à son habileté, les terres retrouvèrent leur ancienne fertilité. Il suppléa au manque de bras par sa diligence. Levé avant le jour, il ne rentrait qu'après la nuit tombée. Ni les circonstances contraires, ni les insuccès ne le découragèrent. Son front se couvrit de cheveux gris, ses joues devinrent hâves, son dos se courba, ses membres se raidirent de fatigue, mais sans arrêter son dévouement silencieux. Il continua à user son corps pour la famille qu'il avait adoptée, sans faste, sans exaltation, avec ce calme

des grands cœurs pour lesquels les plus sublimes dévouements sont chose naturelle.

Cependant le moment suprême était arrivé pour Marcor. Il appela près de son lit ses enfants qui allaient être bientôt des orphelins, et là, cet homme autour duquel murmuraient déjà les prières des agonisants, et qui voyait les cierges funèbres allumés à son chevet, comme à la tête d'un cercueil, fit entendre les saintes et graves paroles que disent les mourants quand leur âme est en vue du ciel. Il ordonna à Yvonne de s'approcher, et, posant sur son front ses mains glacées, il lui rappela qu'elle restait la mère de ses frères et de ses sœurs encore enfants; puis appelant Mauguerou près d'elle :

— Voici l'homme qui a relevé notre maison, lui dit-il, et qui vous a empêchés de courir par les chemins avec le bissac des mendiants sur l'épaule; c'est celui qu'il te faut, Yvonne, pour servir d'appui à ces mineurs : ce sera ton mari et ton maître.

Et voyant que la jeune fille avait tressailli douloureusement :

— Je sais que ton cœur est ailleurs, avait-il ajouté; mais celui que tu aimes ne peut conduire ta ferme; soumets-toi à ce que Dieu veut; les chrétiens reçoivent le baptême pour souffrir; ton devoir vaut mieux que ta joie. — Et vous, Mauguerou, soyez doux pour votre femme, et donnez-lui la permission de pleurer quelquefois.

Mauguerou porta silencieusement la main sur son cœur en s'inclinant.

— C'est bien, reprit le mourant. Maintenant, Yvonne, feras-tu ce que j'ai demandé? seras-tu la femme de cet homme-ci, après ma mort?

La jeune fille ne répondait pas; elle était tombée à

genoux près du lit, sanglotante et terrassée ; elle criait :

— Mon père ! mon père !

Mais ses larmes l'empêchaient d'en dire davantage, et son instinct la poussait à ne pas promettre.

— Jurez d'obéir à votre père qui meurt, dit derrière elle une voix pleine d'un désespoir sublime.

Yvonne se détourna ; ses regards et ceux d'Étienne se rencontrèrent : c'était un adieu, un adieu de tous deux au bonheur.

Yvonne promit, et le fermier mourut. Un mois après la jeune fille avait épousé Mauguerou.

Le lendemain du mariage, Étienne, qui était absent depuis huit jours, rentra à la ferme. Il s'avança vers Mauguerou qui était assis près du feu, se découvrit, et d'une voix altérée :

— Maître, je pars, dit-il ; depuis hier je suis soldat du roi.

Mauguerou le regarda avec surprise.

— Pourquoi nous quittes-tu ? lui demanda-t-il.

— Mon cœur est malade, reprit le jeune homme ; j'ai besoin d'aller ailleurs.

— Tu pouvais guérir parmi nous.

Le jeune garçon secoua la tête sans répondre.

— Crois-moi, Étienne, reprit Mauguerou avec simplicité, reste ; tout le monde ici te veut du bien ; tu as ton escabeau près du feu et ton écuelle dans le vaisselier ; ton départ fera un vide parmi nous.

— Cela vaut mieux ainsi, maître ; laissez-moi partir. Les mauvais esprits sont autour de moi dans cette maison ;

je reviendrai quand j'aurai oublié le passé, quand... vous aurez des enfants [1].

Mauguerou fit un geste de consentement peiné ; Étienne tourna un instant son chapeau avec embarras, et il y eut un silence.

— Adieu, Mauguerou, dit-il enfin d'une voix étouffée.

Le paysan lui saisit la main dans les deux siennes. Il la pressa quelques minutes sans rien dire ; puis appelant à haute voix :

— Yvonne, dit-il, voici Étienne qui s'en va ; venez lui parler.

Et il sortit.

Après de longs et déchirants adieux, les deux amants se séparèrent, et Étienne rejoignit son régiment.

J'avais été touché de cette simple histoire qui peignait si bien les mœurs de la vieille Bretagne. Je ne savais lequel admirer le plus, de l'austère courage de l'amant, ou de la noble confiance du mari. Je trouvais quelque chose d'attendrissant dans ces sacrifices accomplis avec tant de silence, dans ces douleurs supportées avec tant de calme. On n'éprouvait point d'angoisse en entendant parler de ces dévouements ; c'était de la vertu sereine et facile, telle qu'il la faut pour attendrir sans attrister, pour rendre fort et non pour décourager.

Je revenais encore tout ému de ce récit ; la soirée était déjà avancée, et le soleil commençait à se cacher à l'horizon. En sortant d'un étroit sentier que nous avions suivi

(1) L'adultère est extrêmement rare chez les paysans de la basse Bretagne ; le titre de mère est une sauvegarde pour une femme, et éloigne d'elle toute idée de séduction. C'est avant le mariage seulement que les lois de la chasteté sont violées. On voit assez fréquemment des filles trompées, mais presque jamais de femmes infidèles.

le long d'une lande, nous tombâmes dans une de ces mille routes mousseuses et presque infréquentées qui coupent nos campagnes. Devant nous un jeune pâtre, monté à nu sur un cheval vigoureux, mais paisible, poussait un troupeau de vaches qu'il ramenait à l'étable. L'enfant chantait la fameuse *Complainte du Laboureur*. Je ralentis le pas pour ne point le dépasser, et je prêtai l'oreille à ces sons mélancoliques.

COMPLAINTE DU LABOUREUR [1].

« Ma fille, quand tu passeras à ton doigt l'anneau d'argent, prends garde à qui te le donnera ; ma fille, quand tu feras place à deux, dans ton lit clos, tâche que ta tête ait un doux oreiller.

« Ma fille, quand tu choisiras un mari, ne prends pas un soldat, car sa vie est au roi ; ne prends pas un marin, car sa vie est à la mer ; mais surtout ne prends pas un laboureur, car sa vie est à la fatigue et au malheur.

« Le laboureur se lève avant que les petits oiseaux soient éveillés dans les bois, et il travaille jusqu'au soir. Il se bat avec la terre sans paix ni trêve, jusqu'à ce que ses membres soient engourdis, et il laisse une goutte de sueur sur chaque brin d'herbe.

« Pluie ou neige, grêle ou soleil, les petits oiseaux sont heureux, le bon Dieu donne une feuille à chacun d'eux pour se garantir ; mais le laboureur, lui, n'a point d'abri : sa tête nue est son toit, sa chair est sa maison.

« Et chaque année il lui faut payer le fermage au maître, et, s'il retarde, le maître envoie ses sergents. — De l'argent ! Le laboureur montre ses champs desséchés et ses crèches vides. — De l'argent ! de l'argent ! Le laboureur montre les cercueils de ses fils qui sont à la porte, couverts d'un drap blanc. — De l'ar-

(1) M. de Villemarqué a publié, dans le *Barzas-Breiz*, une complainte du Laboureur qui n'a aucun rapport avec celle-ci. *Voyez* vol. II, p. 111.

gent! de l'argent! de l'argent! Le laboureur baisse la tête, et on le conduit en prison.

« Et la femme du laboureur aussi est bien malheureuse : elle passe la nuit à bercer les enfants qui crient, le jour à remuer la terre près de son mari; elle n'a pas même le temps de consoler sa peine; elle n'a pas le temps de prier pour apaiser son cœur. Son corps est comme la roue du moulin banal; il faut qu'il aille toujours pour moudre du pain à ses petits.

« Et quand les fils sont devenus grands, et que leurs bras sont assez forts pour soulager leurs parents, alors le roi dit au laboureur et à sa femme : — Vous êtes devenus vieux et faibles à élever vos enfants; les voilà forts, je vous les prends pour ma guerre.

« Et le laboureur et sa femme se remettent à suer et à souffrir, car ils sont seuls encore. Le laboureur et sa femme sont comme les hirondelles qui vont faire leurs nids aux fenêtres des villes; chaque jour on les balaye, et chaque jour il leur faut recommencer.

« O laboureurs! vous menez une vie dure dans le monde. Vous êtes pauvres et vous enrichissez les autres; on vous méprise et vous honorez; on vous persécute et vous vous soumettez; vous avez froid et vous avez faim. O laboureurs! vous souffrez dans la vie; laboureurs, vous êtes bien heureux!

« Car Dieu a dit que la porte charretière de son paradis serait ouverte pour ceux qui auraient pleuré sur la terre. Quand vous arriverez au ciel, les saints vous reconnaîtront pour leurs frères à vos blessures.

« Les saints vous diront : — Frères, il ne fait pas bon vivre; frères, la vie est triste, et l'on est heureux d'être mort; et ils vous recevront dans la gloire et dans la joie. »

Ici la voix se tut, et le pâtre se perdit au loin dans la brume.

Et moi, tout rêveur, je prêtais encore l'oreille, je croyais entendre encore à l'horizon les notes mélancoliques de la complainte populaire, et, sans m'en apercevoir, je répétais tout bas :

« O laboureurs ! vous menez une vie dure dans le monde.
« Vous êtes pauvres et vous enrichissez les autres ; on vous
« méprise et vous honorez ; on vous persécute et vous vous
« soumettez ; vous avez froid et vous avez faim. O laboureurs !
« vous souffrez bien dans la vie ; laboureurs, vous êtes bien heu-
« reux ! »

Ce chant complétait mes études et me révélait toute une condition. C'était la voix d'une population entière qui venait de s'élever ainsi, doucement gémissante, au milieu des harmonies du soir, pour confesser ses peines. Cette journée m'avait fait connaître le laboureur breton dans les replis les plus intimes de sa vie ; car l'histoire d'une famille m'avait initié à l'histoire de tous. J'étais venu regarder de près l'existence agreste si facile en apparence, si calme, si bleue à la surface ; je m'étais enivré aux brises odorantes de la campagne ; je m'étais rêvé dans une poétique Arcadie, enviant le sort de ses bergers ; et tout-à-coup, du milieu de ce calme, de ces brises et de ces fleurs, un chant d'enfant s'était élevé qui avait tout détruit, un chant qui répétait au loin :

« Frères, il ne fait pas bon vivre ; frères, la vie est triste, et
« l'on est bien heureux de mourir ! »

§ IV. — L'aire neuve. — Les danses bretonnes. — La moisson. — La pluie pendant le battage.

On touchait à l'époque de la moisson ; malheureusement la multiplicité des travaux qu'il avait fallu effectuer au Kurnic n'avait pas permis de tout préparer pour cette époque. Une fois le sol à l'abri des flots, on s'était hâté d'y jeter la semence ; puis on avait songé à élever des ménageries, une ferme, des granges ; mais la nature

allait plus vite que les hommes, et le blé couvrait déjà la plaine qu'on n'avait pu disposer encore l'aire qui devait le recevoir. On se hâta de la tracer devant la maison, et le jour fut pris pour la fouler.

Une aire neuve est toujours en Bretagne l'occasion d'une fête. Les jeunes gens et les jeunes filles des communes voisines s'y réunissent, et c'est en dansant que l'on aplanit l'argile préparée sur laquelle la moisson doit être battue plus tard. Dès le matin, les préludes du biniou se firent entendre dans les sables du Kurnic, et bientôt, du sommet de toutes les dunes, du fond de tous les ravins, nous vîmes accourir une foule parée. La fête commença. J'avais vu en Cornouailles des aires neuves animées par les luttes, les cibles et les *jabadaös* bruyants; mais ici tout se borna à une danse monotone. Les jeunes filles s'avançaient en cadence et à petits pas, les yeux baissés, les bras pendants, la tête légèrement inclinée à gauche, tandis que les jeunes gens, le front haut, mais l'air sévère, marchaient à leurs côtés; puis, s'arrêtant tout-à-coup vis-à-vis d'elles, ils prenaient leurs mains, tournaient trois fois et reprenaient gravement leurs places. Une chose frappait surtout dans cette danse: c'est qu'au milieu de toutes les passes qui se succédaient, le chœur entier conservait toujours la forme circulaire. Tous les mouvements tournaient autour d'un axe avec une régularité mathématique. On sentait que cette ronde si recueillie, si arrangée, avait une autre origine que celle de nos joyeux branles modernes; c'était un reste des danses sacrées des druides avec leurs entrelacements réguliers, symboles des mouvements des astres Le calme modeste des jeunes filles, la gravité austere des danseurs, tout révélait la tradition antique et religieuse. A la voir se dérouler avec sa solennité muette,

on devinait que cette danse avait dû naître à l'ombre du sanctuaire, et qu'une signification mystérieuse y était attachée. On reconnaissait encore au premier rang *le chef des chœurs* chargé de conduire les autres. Son pied frappait plus fièrement la terre; son œil surveillait le mouvement général; il *menait le bal sur la pointe du pied*[1], selon la tradition, et, tout couvert de sueur, *peinait à la danse*[2], tandis que la ronde suivait servilement, languissante ou animée, selon l'impulsion qu'il lui imprimait.

Cependant l'aire neuve n'avait pas seulement attiré les jeunes filles et les jeunes gens des communes environnantes; des vieillards y étaient venus, et le propriétaire du Kurnic, jaloux de s'attirer la bienveillance de ces hommes, dont l'expérience était respectée dans leurs paroisses, les engagea à entrer dans la maison. Il fit apporter le *glachar'ic*[3], et les vieillards burent, après avoir fait le signe de la croix avec le verre. L'entrepreneur leur proposa ensuite de visiter l'exploitation, ce qu'ils acceptèrent, et nous sortîmes ensemble. Nous fîmes à petits pas le tour de la plaine. Les vieux paysans écoutèrent attentivement tout ce qu'on leur dit; ils regardèrent tout avec intérêt, mais sans aucun signe d'étonnement. Je le fis remarquer à notre hôte.

— Que cela ne vous surprenne pas, me dit-il : le paysan breton est maître de tous ses sentiments. Il refoule ses émotions au dedans, et ne les laisse point venir à fleur de peau. Ceux qui les connaissent mal prennent ce calme extérieur pour de l'indifférence ou de la stupidité,

(1) Expression bretonne.
(2) Expression bretonne.
(3) Petite bouteille d'eau-de-vie que l'on n'apporte habituellement qu'au moment du départ, d'où on l'a appelée *glachar'ic*, de *glachar*, *douleur*.

mais ils se trompent. Nos paysans sont clairvoyants ; ils comprennent lentement peut-être, mais bien à fond, parce qu'ils comprennent par leurs propres forces et sans le secours des démonstrations. Quand un objet nouveau les frappe ; ils n'interrogent pas ; ils le regardent sans mot dire ; ils le tournent en tous sens ; ils le démontent par la pensée, et quand ils s'en sont rendus compte, ils portent à son égard un jugement définitif que rien ne peut changer. Cette méthode a ses avantages et ses inconvénients ; elle donne plus de ressort à l'esprit, mais elle l'égare fréquemment, car c'est toujours avec ses préjugés qu'il procède à son examen. Nos paysans sont loin pourtant d'être aussi routiniers qu'on le répète. S'ils se défient des innovations en agriculture, c'est que ces innovations sont toujours tentées par des hommes riches, qui cherchent une découverte plutôt qu'un profit, et que leur bon sens les avertit qu'ils sont trop pauvres pour imiter de pareils essais. Ils tiennent à leur ancien système de culture, non par aveuglement, mais par sagesse, parce que c'est le seul qui ait été éprouvé par les siècles, et dont ils connaissent au juste le résultat. Du reste, ce système est excellent pour eux : c'est le meilleur qu'ils puisent appliquer dans leur situation [1].

(1) Le système agricole adopté en Bretagne a l'avantage de nécessiter très-peu de capitaux d'exploitation, et en cela il convient merveilleusement à nos cultivateurs, qui manquent toujours de fonds suffisants. Ce système est tout entier contenu dans cet axiôme qui semble être la règle agricole de nos paysans : — Obtenir de chaque arpent cultivé *tout ce qu'il peut rapporter au moyen d'une culture profonde.* C'est en cela qu'il diffère du système que l'on suit en Beauce, en Normandie et dans les provinces où l'art agricole passe pour fort avancé, et que l'on pourrait résumer par cet autre axiôme : *Mettre en rapport le plus de terre possible, en se contentant d'une culture superficielle.* On a aussi beaucoup parlé de la déplorable habitude des *jachères* suivie en Bretagne ; c'est une erreur : les *jachères* sont inconnues dans notre province ; car on ne peut donner ce nom aux champs que l'on

La Bretagne, dont l'aridité est passée en proverbe, est la province la mieux cultivée de France ; et la preuve, la voici : — *Avec un tiers seulement de son territoire soumis à l'exploitation, elle nourrit son immense population et fournit des produits à l'exportation pour plusieurs millions.* Si les landes restent incultes, c'est que les grands capitaux qu'exigerait leur défrichement manquent totalement à nos paysans. L'arpent de terre labouré par eux produit plus qu'aucun de ceux labourés par l'habitant de la Normandie ou de la Beauce. Ce qui manque à nos populations rurales, ce n'est donc pas la science agricole, c'est de l'argent, ce sont les routes d'exploitation. Sans doute une instruction bien dirigée augmenterait l'intelligence productrice des Bretons, surtout s'ils y puisaient les principes de la comptabilité agricole, seul moyen d'arriver à la solution de ce grand et unique problème de l'agriculture : *tirer d'un sillon le plus grand produit possible, eu égard à sa position et à sa nature* [1] ; mais tant que leurs écoles n'auront

transformé en pâturages après un certain nombre de récoltes. Au surplus, les *jachères* sont loin d'être aussi funestes qu'on le prétend.

Nous avons, du reste, traité longuement toutes ces questions dans l'ouvrage intitulé, *Le Finistère en 1835*, et nous y renvoyons ceux qui voudraient connaître plus en détail l'état de l'agriculture en basse Bretagne.

(1) Peu d'agriculteurs se posent ce problème, qu'il est impossible de résoudre sans la comptabilité agricole. Il ne suffit pas de tirer un *bon* produit de sa terre, il faut, au moyen des comparaisons, s'assurer que l'on en tire *le produit le plus lucratif possible*. Il existe un grand nombre de branches d'industries, surtout en Bretagne, qui ne donnent au cultivateur que des bénéfices extrêmement faibles, et qu'il continue néanmoins par tradition, et parce qu'il n'a aucun moyen de s'apercevoir qu'elles lui profitent peu. La comptabilité agricole l'avertirait de cet inconvénient, et lui ferait éliminer toutes les productions désavantageuses pour en substituer d'autres plus profitables. Ainsi, par exemple, nos paysans, s'ils se rendaient compte par des chiffres de leurs opérations, diminueraient le nombre des vaches qu'ils élèvent, et reporteraient vers d'autres industries les capitaux qu'ils emploient à cette production, devenue ruineuse parce qu'elle a été exagérée.

été appropriées ni à leurs besoins ni à leur caractère ; tant que la loi aura la prétention de soumettre toutes les intelligences à une même nourriture, abstraction faite des lieux, des circonstances, et d'émanciper les générations comme on bat monnaie, d'après un module uniforme, l'instruction élémentaire sera sans résultat en Bretagne. Quant aux essais directs tentés pour améliorer notre culture, ce sont des plaisanteries trop usées pour avoir même le mérite d'être bouffonnes. Que les sociétés d'agriculture composées d'avocats et de quincailliers continuent à distribuer gratuitement des graines (comme elles l'ont déjà fait) pour encourager chez nous l'introduction du coton ou du mûrier ; que des bourgeois qui élèvent des pins de Riga sur leurs fenêtres, et sèment de la luzerne dans les compartiments de leurs parterres, écrivent des rapports dans le but d'éclairer des gens qui ne savent pas lire ; que des propriétaires même, faisant de l'agriculture en plates-bandes, obtiennent, avec six francs d'engrais, une betterave de la grosseur d'une citrouille, ce sont là d'innocents plaisirs que l'on peut laisser à d'honnêtes gens, électeurs, gardes nationaux et bien pensants ; mais notre agriculture n'a rien à y gagner, nos paysans rien à en apprendre. Si l'on veut faire adopter à ceux-ci quelques nouveautés utiles, il faut des actions, non des paroles. Que l'on exécute sous leurs yeux, ils regarderont longtemps, puis, si la chose est bonne et faisable pour eux, ils l'imiteront. C'est ainsi qu'il faut prêcher le progrès à ces hommes : par le silence et l'exemple.

Aussitôt après l'aire neuve, on s'occupa des mesures préparatoires pour la moisson. On acheva la grange, on apprêta les greniers, on augmenta le nombre des charrettes et des attelages ; on tua des porcs, et l'on alla

chercher la farine au moulin pour le *far* [1] et le pain des moissonneurs. Quoique hâtés par la surveillance du maître, tous ces préparatifs se faisaient lentement. Je ne retrouvais pas au Kurnic l'animation, le zèle joyeux que j'avais toujours remarqué dans les métairies à l'approche de l'*août*. Une sorte de nonchalance indifférente rendait longs les travaux les plus courts. Il était facile de reconnaître des gens déroutés, plus curieux de regarder un résultat que d'y aider. On sentait que ce n'étaient plus là des hommes intéressés à une œuvre dont ils avaient suivi toutes les phases, et travaillant pour leur compte ou pour des égaux, mais des mercenaires loués à l'heure pour une entreprise, en dehors de leurs habitudes, qui ne devait pas profiter à un paysan comme eux. Aussi toute cette spontanéité de bon vouloir, toute cette diligence intelligente et fraternelle dont je les avais vus ailleurs donner des preuves, avaient-elles disparu. J'en fus du reste peu surpris. J'avais pu observer déjà bien souvent cette lenteur paresseuse des journaliers, lorsqu'il s'agissait d'exécuter les ordres des bourgeois. Je savais que, loin de s'en faire un scrupule, ils la regardaient comme une sorte de devoir imposé par la tradition. Je n'ignorais pas que ce travail languissant et incomplet qu'ils avaient coutume de fournir aux *messieurs* était désigné dans leur langue par une expression spéciale, et que, par un reste d'habitude féodale, ils l'appelaient encore *labour tud gentil* (du travail pour gentilhomme). Je connaissais d'ailleurs assez leur caractère pour savoir combien ils étaient peu propres à devenir les instruments d'un grand établissement agricole, eux si amoureux de l'indépendance du chez soi, et qui préféraient la pauvreté d'une libre chaumière aux

(1) Sorte de pouding.

aisances d'une domesticité bourgeoise. S'ils pouvaient se résoudre à servir comme valets, ce n'était que chez des paysans, sur le pied d'égalité patriarcale des fermes bretonnes, et avec la permission de vivre de leur vie, d'avoir leurs membres et leurs pensées à eux, de mettre dans l'œuvre à laquelle ils prenaient part quelque chose de leur volonté, et de s'approprier jusqu'à un certain point le produit créé pour le maître, en y imprimant du moins leur cachet. Mais, dans une ferme modèle, rien de pareil ne pouvait avoir lieu. Il leur fallait obéir en aveugles à des ordres incompris; leur zèle était fixe et réglementaire; une comptabilité inflexible supputait chacun de leurs mouvements, et soupesait leur appétit au retour des champs. Le temps qu'ils devaient aux maîtres était exigé d'eux comme un impôt, non comme un prêt amical; ils ne pouvaient plus visiter les noces aux jours ouvrables, ni fréquenter les foires, sans se voir privés d'une partie de leurs salaires, car toutes leurs actions étaient chiffrées, et leur vie entière tenue en partie double. Ils étaient cerclés dans le programme de l'établissement. On leur imposait les outils dont ils devaient se servir, les méthodes qu'ils devaient suivre; on ne leur laissait rien d'eux. Ce n'étaient même plus des chasseurs, cherchant la proie pour le maître, mais la cherchant du moins à leur fantaisie; c'étaient des soldats manœuvrant à la parole d'un chef, sans connaître sa pensée. Dès lors, que leur importait la réussite ou l'insuccès? Ils n'étaient pour rien dans l'entreprise; ils n'y avaient rien mis de leur intelligence ni de leur âme; ils ne l'aimaient pas comme leur ouvrage.

Puis, il faut le dire, lors même que l'œuvre leur eût appartenu par la pensée et par l'action, ils n'auraient pu s'y intéresser. Il y a dans la nature du Breton quelque chose d'antipathique aux vastes entreprises. Il ne peut

pas disperser ainsi son activité sur un large espace; il aime à la resserrer, à concentrer toute son énergie sur un seul point. Il faut que ses deux mains et ses deux yeux puissent embrasser les deux bouts de sa tâche. Son esprit solide, mais peu élastique, ne sait point s'étendre en surface. Il ramasse toujours ses forces et n'a point l'art de les dédoubler pour les disperser au loin. Aussi est-il rare qu'il ne reste pas un peu au-dessous de ce qu'il peut, et l'édifice qu'il construit a toujours plus de base que de hauteur.

Cependant les préparatifs furent enfin achevés, et l'on fixa le jour pour commencer l'*août!* J'avais souvent vu des *batteries*, mais je n'avais jamais suivi avec attention tous les détails de la moisson. J'étais curieux d'observer de près cet acte important auquel nos paysans ont conservé une sorte de caractère religieux. Je savais déjà quelle vénération les Bretons, encore tout imprégnés du polythéisme druidique, témoignaient pour le grand mystère de la reproduction; mais j'avais surtout remarqué souvent le respect attentif avec lequel le blé était recueilli par eux. On eût dit que ce symbole de la vie terrestre avait conservé à leurs yeux quelque chose de sacré. Ils le moissonnaient avec une joie et un amour intimes; ils semblaient adorer, sous cette force matérielle, une bienfaisante divinité, et ce n'était jamais qu'avec des expressions saintes, douces et caressantes, qu'ils en parlaient. J'étais bien aise de voir de près cette singulière trace de paganisme, que le christianisme avait voilée, mais n'avait pu détruire. J'avais communiqué ma curiosité à ceux qui m'entouraient, si bien que nous fûmes tous levés dès l'aurore pour assister aux premiers travaux.

Quarante journaliers, environ, se trouvaient réunis. Ils étaient dans l'aire, vêtus d'un simple pantalon, et d'une

chemise de grosse toile fermée par une épinglette, les pieds nus, le bonnet grec posé sur le sommet de la tête, et la faucille sur le bras. Ils avaient tous perdu leur air d'indifférence nonchalante; ils étaient vifs, remuants, causeurs. Par habitude, et à leur insu, l'approche de la moisson les avait réintéressés. Leurs visages éclataient d'un zèle heureux, et leurs yeux lançaient de joyeux regards sur la plaine. Au signal donné, ils se dirigèrent vers la partie du défrichement par laquelle on devait commencer, et s'échelonnèrent à une certaine distance l'un de l'autre, sur une ligne qui embrassait un large espace. Là, il y eut un moment d'arrêt et comme de recueillement. Tout en passant légèrement sur leurs faucilles la pierre noire destinée à l'aiguiser, les moissonneurs se mirent à contempler, avec un sentiment pieux, les sillons couverts d'épis qui s'étendaient devant eux à perte de vue. Ils caressaient de l'œil ces vagues dorées, comme un marin aurait pu le faire de celles d'Océan. Je m'approchai d'un vieux paysan qui les considérait avec une attention toute particulière, et qui semblait tellement absorbé dans sa contemplation, qu'il avait laissé sa pipe s'éteindre entre ses dents.

— Eh bien, vieux père, lui dis-je, voilà une belle moisson du bon Dieu!

— Des écus en épis, monsieur, me répondit-il.

— Et pourtant, ajoutai-je, on n'a fait que jeter la semence dans le sable; il n'a fallu ni engrais, ni labourage, pour obtenir cette récolte.

Le vieux moissonneur sourit:

— C'est qu'ici, monsieur, la terre est jeune encore, me dit-il, elle donne sans compter. Quant elle aura pris de l'âge, elle deviendra *plus regardante*.

Dans ce moment, le propriétaire ordonna au chef des moissonneurs de commencer.

Ce chef était un jeune homme d'une taille moyenne, mais d'une force et d'une beauté remarquables. Ses membres, demi-nus, accusaient une vigueur qui s'exerce sans efforts, et dans tous ses mouvements se révélaient cette souplesse cadencée, cette puissance de muscles dont rien n'a encore émoussé l'élastique virilité. C'était à son adresse et à sa force connue qu'il devait l'honneur de conduire les travailleurs. Non que ce titre de chef lui eût été expressément conféré, ni qu'il l'eût réclamé ; il l'avait pris du consentement tacite de tous, comme son droit naturel, et sans même paraître y réfléchir, par la simple impulsion de ce sentiment d'autorité que donne une capacité incontestable et incontestée. Au moment où l'ordre de commencer fut donné, il leva sa faucille en jetant un cri joyeux, et il allait donner le premier coup, lorsqu'une réflexion subite sembla l'arrêter. Il se détourna, chercha des yeux le vieillard auquel j'avais parlé, s'avança vers lui à travers les moissonneurs immobiles, et se découvrant timidement en sa présence :

— Prenez la *menée* des coupeurs, mon père, dit-il d'une voix émue ; il n'est pas juste que les jeunes soient en avant et le vieux derrière.

Un sombre éclair de joie passa sur les traits bistrés du vieux paysan : sans rien répondre, il alla prendre la place de son fils, à la tête des ouvriers, et celui-ci prit la sienne aux derniers rangs. Le travail commença aussitôt. Il dura tout le jour, et ce fut seulement vers le soir que l'on se mit à transporter les gerbes dans l'aire.

Nous revenions, au soleil couchant, d'un autre point du défrichement, lorsque nous aperçûmes la première

charrette chargée d'épis qui s'avançait vers la maison. Elle marchait lentement à travers les sables, au bruit des clochettes des chevaux et des chants des moissonneurs. Un large drapeau tricolore flottait au sommet du chariot, et, sous ses plis mouvants, deux petites filles, à demi enfouies dans les gerbes, montraient, en riant, leurs têtes plus blondes que les épis. Nous nous arrêtâmes tous devant ce tableau charmant. Il était si riche de contrastes et de pensées, tant de rapprochements poétiques naissaient dans l'âme, à la vue de ce symbole du progrès s'avançant fièrement, à travers un terrain enlevé aux flots, avec des enfants pour défenseurs et des moissonneurs pour cortége, que nous fûmes tous saisis d'un même sentiment de ravissement.

— Ah! pourquoi n'avons-nous pas ici un grand peintre! s'écria la jeune femme que je conduisais.

— Les grands peintres sont à Paris ou à Rome, madame, lui répondis-je, parcourant les galeries, et fort occupés à copier Raphaël, Rubens ou Titien. Dieu est le seul maître dont ils se soucient peu d'étudier la manière, et dont ils ne fréquentent pas le musée.

Les jours suivants furent consacrés à battre le blé. Le vieux paysan qui avait pris la direction des moissonneurs à la place de son fils, la conserva. Quand les gerbes furent étalées sur l'aire avec soin, il y posa le pied et fit le signe de la croix en frappant quelques coups de son fléau; ce fut comme la prise de possession de *l'airée*. Les autres travailleurs se rangèrent aussitôt en rond. D'abord les fléaux s'élevèrent lentement et en désordre, ils tournèrent sur eux-mêmes, se balancèrent comme des valseurs prêts à partir et qui prennent le mouvement; puis, tout-à-coup, à un cri du chef, ils tombèrent ensemble, se relevèrent et se rabbattirent en cadence. D'abord, légère et

modérée, la *batterie* prit bientôt une allure plus vive ; elle grandit, s'anima, devint entraînante et effrénée. Les moissonneurs, emportés par une sorte d'ivresse nerveuse, bondissaient sur la paille retentissante, où leurs coups tombaient pressés comme une grêle d'été. La *bale* enlevée par le fléau jaillissait autour d'eux en légers tourbillons, et une ligne de sueur dessinait chaque muscle à travers leurs vêtements serrés. Par intervalles, ils semblaient céder à la fatigue, et le bruit régulier s'affaiblissait insensiblement, comme s'il se fût perdu dans le lointain ; mais alors, le chef jetait un cri particulier, mélange d'encouragement, de reproche, de commandement ; à l'instant, trente cris répondaient, et la *batterie*, semblable à un tonnerre qui s'approche, grossissait sa voix, s'étendait, se ranimait plus rapide, plus folle, plus furieuse. Je restai dans l'aire jusqu'au soir, contemplant le tableau animé que j'avais sous les yeux, et suivant avec une curiosité rêveuse toutes les scènes de ce poème champêtre.

Le battage continua le lendemain sans amener rien de nouveau ; mais le jour suivant, le soleil, qui avait jusqu'alors constamment brillé aux cieux, se voila de nuages, et une pluie fine et continue força les moissonneurs à abandonner leurs fléaux. On s'empressa de couvrir *l'airée*, et de ramasser dans la grange le blé déjà battu. Malheureusement ces opérations s'effectuaient lentement. La pluie devenait plus intense ; une partie de la récolte se trouva compromise. Le propriétaire déplorait amèrement l'impossibilité de se procurer les bras nécessaires pour hâter le travail et sauver ses grains, lorsque nous vîmes entrer dans l'aire un vieillard suivi de cinq jeunes gens armés de fourches et de rateaux. Il s'avança vers l'entrepreneur surpris, et découvrant ses cheveux blancs :

— J'ai su que vous faisiez l'*août*, maître, dit-il; en voyant la pluie, j'ai pensé que douze bras de plus ne vous feraient point de tort, et je suis venu avec mes enfants.

— Que Dieu vous bénisse, père, s'écria le propriétaire en tendant la main au paysan; mais je ne comptais pas sur ce service. Vous avez donc oublié notre procès et l'amende que je vous ai fait payer?

Le vieillard haussa les épaules en souriant :

— Jésus-Christ a été plus offensé que moi, répondit-il, et il a pardonné à ses bourreaux. D'ailleurs, il ne faut pas que les querelles des voisins diminuent le pain des pauvres gens. Celui qui laisse perdre le blé du bon Dieu n'est pas un chrétien. Nous allons rentrer votre récolte, et quand le soleil reviendra, vos batteurs nous feront place à côté d'eux, pour que nous les aidions à réparer le temps perdu.

Puis, sans écouter davantage les remercîments qu'on leur adressait, le vieux paysan et ses fils se joignirent aux moissonneurs, et travaillèrent jusqu'au soir. Ils revinrent encore le lendemain et les jours suivants. Enfin, quand les travaux furent achevés, ils se retirèrent sans vouloir rien accepter, comme ayant fait l'action la plus simple et la plus naturelle.

§. V. — L'automne. — L'ouragan. — Submersion du lais de mer.

La moisson était achevée. Un silence monotone régnait de nouveau dans le lais de mer dépouillé, et les vents d'octobre commençaient à faire tourbillonner les sables de la plaine. L'automne arrivait; non pas celui des vallées

avec ses feuilles tombantes, ses pâles rayées de soleil et ses dernières fleurs frileusement cachées dans les buissons; mais l'automne dépouillé de tout son cortége poétique, sombre et baigné de brumes froides; l'automne au ciel ardoisé, tout retentissant de murmures menaçants, et portant les naufrages dans ses pluvieuses nuées.

Nous avions été forcés d'interrompre nos promenades au clair de lune; nos soirées étaient devenues plus longues, plus inoccupées. La saison dans laquelle nous entrions est partout une saison mélancolique, mais, sur nos côtes, elle a quelque chose de particulièrement attristant. La nature prend alors je ne sais quel aspect repoussant et maladif; l'été a déjà emporté bien loin ses derniers beaux jours, et l'hiver ne revêt pas encore sa rudesse sublime. Des pluies continuelles vous retiennent prisonniers, sans que le froid rende le foyer agréable: tout est sans caractère et comme flottant entre deux saisons. Les habitudes mêmes se ressentent de cette incertitude; le temps des longues promenades est passé, celui des veillées n'est pas encore venu.

Pour échapper, autant que possible, à cette existence équivoque, nous voulûmes devancer l'hiver. Nous avions rallumé le foyer à la ferme, espérant y rappeler les conteurs; mais les habitudes traditionnelles étaient trop fermement établies chez ces populations pour que notre désir y pût rien changer. La première bûche des veillées ne devait être posée sur l'âtre que la nuit de la Toussaint; toutes nos tentatives ne purent faire devancer cette époque. Il fallut donc renoncer aux récits nationaux, et revenir au salon, où la musique, la lecture et une causerie languissante abrégeaient, à grand'peine, les pluvieuses soirées. Un de ces ennuis, qui se respirent dans l'air

comme la peste, s'était emparé de notre réunion. Un soir pourtant nous avions semblé nous ranimer, l'orage grondait au-dehors, mais la causerie circulait dans notre cercle plus gaie, plus turbulente et plus colorée ; nous nous trouvions tous dans une disposition heureuse. Un rayon de joie, venu je ne sais d'où, avait épanoui les cœurs. Le mot le plus indifférent excitait le rire, et une intimité affectueuse s'était établie, ce jour-là, entre les âmes les moins appareillées. Nous entourions un feu étincelant ; j'avais près de moi deux jeunes femmes qui me parlaient de leurs années de pension, et, sur mes genoux, deux petites filles à moitié endormies, dont les têtes blondes appuyées sur ma poitrine se berçaient au mouvement de ma respiration. Jamais je n'avais éprouvé plus de bien-être, plus de santé de cœur, plus de ce calme enivrant, qui fait sentir le mouvement de la vie sans le précipiter. Après avoir longtemps repassé nos souvenirs, nous nous mîmes à causer de l'avenir. Je parlai de mon prochain départ, de ma longue absence, du changement que le temps apporterait à tout ce qui nous entourait.

— Qui sait? disais-je, dans quinze ans, peut-être ces enfants qui dorment là sur mes genoux, devenues de rêveuses jeunes filles, amoureuses des étoiles et des chants du rossignol, verront arriver quelque soir, le long de vos dunes couvertes de sapin, un homme à cheveux gris qui contemplera, tout émerveillé, la plaine semée de bosquets naissants, de prés en fleurs, de sentiers verts ; et cet homme, qui aura vu rugir les flots là où les agneaux dormiront dans l'herbe, ce sera moi qui viendrai m'informer s'il y a encore au Kurnic quelqu'un qui sache mon nom, et admirer comment tout a fleuri et prospéré ici, tandis que je vieillissais ailleurs.

— Oh ! je voudrais être à ce jour, répondit la jeune

mère en battant des mains comme un enfant ; je voudrais voir mes filles accoudées à leur balcon entre des caisses de réséda et de géranium, et vous reconnaître de loin, descendant la colline qui ne serait plus alors une dune déserte. Oh ! quand cela arrivera-t-il ?

Pendant que nous causions ainsi, l'orage qui avait grondé tout le jour s'était accru, et les toits du Kurnic craquaient sous la tempête ; mais, isolés dans nos rêves, nous n'entendions rien.

— Je voudrais vieillir, reprit la jeune femme, pour voir cette triste campagne transformée comme vous le dites. Ce sera si beau quand notre oasis aura verdi, et que le Kurnic apparaîtra de loin comme une corbeille de verdure et de fleurs oubliée sur les grèves.

— Et un jour, ajoutai-je en riant, la mer emportera votre corbeille de fleurs, et votre maison flottera comme l'arche au milieu de l'Océan !

Je n'avais pas achevé ces fatales paroles, qu'un sifflement profond et déchirant se fit entendre au dehors ; les fenêtres du salon furent enfoncés par l'ouragan, une colonne de vent, mêlée de sable, entra dans l'appartement comme une trombe ; toutes les lumières s'éteignirent, et le feu, balayé de l'âtre, s'éparpilla de tous côtés.

Tout le monde s'était levé en poussant un cri : je courus à la fenêtre pour la refermer ; mais là un spectacle inattendu me tint immobile et sans voix.

La digue que l'on apercevait à une certaine distance, vis-à-vis même de la fenêtre, paraissait couronnée d'une ligne d'écume blanche. Aux deux extrémités, de hautes vagues s'élevaient incessamment, et, surmontant le parapet, se répandaient sur le môle en immenses cascades. A voir, au milieu de la nuit, ces grands flots blancs monter avec une agilité humaine le long du revêtement, et

escalader le mur d'appui, on eût dit une armée de fantômes s'élançant à l'assaut d'un rempart abandonné. A chaque instant, les vagues qui se précipitaient devenaient plus pressées; on entendait la digue pousser, sous leurs efforts, un mugissement caverneux, tandis que le bruit du ressac se faisait entendre à sa base, semblable à des décharges régulières de mousqueterie. Par intervalles, pourtant, l'orage se taisait, et la mer suspendait sa furie. Alors, il se faisait un silence solennel au milieu duquel on n'entendait que le bruissement sombre du flot sur les plages éloignées. Puis, tout-à-coup, comme à un signal donné, le vent poussait un hurlement plus horrible; toutes les anfractuosités du rivage, tous les récifs, tous les promontoires jetaient à la fois un cri plus haut, et la mer, entassant l'une sur l'autre ses vagues, croulait comme une montagne sur la digue mugissante.

J'avais eu à peine le temps d'appeler à moi l'entrepreneur, qui, debout à mes côtés, contemplait ce spectacle avec une terreur muette, lorsque nous vîmes tout-à-coup la digue fondre et disparaître par ses extrémités. Un cri nous échappa à tous deux en même temps; mais il n'était pas achevé que la vague arrivait au mur de la maison, et que son écume nous jaillissait au visage. Le défrichement était complètement submergé!

Vouloir peindre notre consternation serait inutile. Nous passâmes la nuit dans des angoisses déchirantes. Quand le jour vint, la marée s'était retirée et la plaine était à sec: mais les flots y avaient marqué leur passage. Fossés, douves, chemins, sillons, tout avait disparu. Le lais de mer ne présentait plus qu'une surface unie sur laquelle les vagues avaient laissé les traces de leurs ondulations. A voir cette grève, si semblable à toutes les grèves, il était impossible de croire que les flots eussent jamais cessé de

la baigner et que la main des hommes y eût touché. La grange aussi avait été minée par les eaux et s'était écroulée. Son toit, emporté par le vent, gisait à deux cents pas de là sur le sable comme la carcasse d'un navire naufragé. Les ménageries avaient mieux résisté, et l'on entendait sortir de leurs murs, troués mais debout, les mugissements lugubres des bestiaux. De distance en distance on apercevait des tonneaux brisés, des poutrelles à demi enfouies dans le sable, des monceaux de paille entremêlée d'algues marines.

Après avoir contemplé un instant ce désastre, nous nous dirigeâmes rapidement à travers les débris, vers la digue dont on apercevait au loin les ruines amoncelées. Au premier coup d'œil il était facile de reconnaître que tout espoir de réparer les ravages commis par la mer était perdu, et qu'une reconstruction même était devenue impossible. Les rocs servant à l'édification du môle avaient été entassés dans certains endroits, et formaient des récifs factices qui brisaient l'ancien alignement de la digue; ailleurs, la mer avait creusé dans le sable des crevasses profondes dans lesquelles bouillonnait l'onde salée. Nous nous arrêtâmes, frappés de stupeur devant ce bouleversement effrayant de l'Océan, qui s'étendait vis-à-vis, montrant à peine alors un reste de turbulence; on eût dit un combattant qu'avait fatigué une lutte prolongée et dont la colère rentrait au repos. Quelques longues vagues s'élevaient seules, çà et là, comme des veines gonflées d'un reste d'émotion. Nous voulûmes monter sur le promontoire pour mieux embrasser de l'œil tous les détails de cette catastrophe. En y arrivant, nous y rencontrâmes un assez grand nombre de paysans. Ils avaient entendu l'ouragan de la nuit, et ils accouraient pour voir qui avait été

le plus fort du *monsieur* ou de la mer. Je pus observer dans cette occasion tout ce que la nature a mis de tact instinctif dans les cœurs les plus grossiers. Au moment où nous parvînmes sur la dune, les Guysenistes qui y étaient rassemblés se livraient à une conversation bruyante; dès qu'ils nous aperçurent, ils se découvrirent; toutes les voix se turent en même temps, et ils se rangèrent pour nous laisser passer, les yeux baissés et dans une attitude pleine de décence grave. Je me tournai vers mon compagnon, qui, tout préoccupé de son malheur, remarquait peu ce qui nous entourait.

— Vous avez mal jugé ces hommes, lui dis-je; regardez-les : loin de montrer une insolente joie de votre ruine, ils y prennent part. Il y a une noble fibre d'humanité dans ces cœurs sauvages, et le cri des préjugés ne peut en étouffer la vibration. Demandez leurs services, si vous espérez que l'industrie humaine puisse réparer quelque chose à ce bouleversement; il n'en est point là un seul qui ne soit prêt à vous aider de ses bras et de sa volonté.

— Je le crois, me répondit-il, mais leurs secours me sont désormais inutiles : j'ai perdu mon enjeu; c'est assez, je ne veux pas recommencer la partie contre la mer, elle est trop forte pour moi.

Nous restâmes encore quelque temps sur le cap, contemplant la scène de désolation que nous avions sous les yeux, sans pouvoir nous rassasier de ce cruel spectacle.

Enfin, portant, nous reprîmes tristement et en silence le chemin du Kurnic. Avant d'y arriver, l'entrepreneur et moi, par un mouvement involontaire et simultané, nous nous détournâmes une dernière fois vers la mer: un homme était debout sur l'amas de ruines qui indiquait encore l'emplacement de la digue. Je le remarquai, et je crus le reconnaître.

— N'est-ce point le vieux Carfor que je vois là-bas ? demandai-je à mon compagnon.

— Lui-même, me répondit-il ; il vient sans doute jouir de l'accomplissement de ses prévisions et complimenter la mer sur sa victoire. Ce n'est pas seulement ma fortune qui s'est engloutie là cette nuit, monsieur, c'est la cause des innovations contre la routine qui a été jugée. Mon insuccès va devenir un argument irrésistible que l'on opposera à toutes les tentatives d'avancement : l'industrie est perdue dans ce pays pour longtemps.

— Mais non le progrès, pensai-je tout bas. Le bonheur de l'humanité ne dépend pas de quelques perfectionnements incomplets, inventés au bénéfice d'un petit nombre, c'est d'une loi nouvelle que les sociétés futures attendent leur salut.

Et regardant encore une fois le vieux Celte, qui, debout sur ces ruines, avait le visage tourné vers l'Océan, il me sembla voir le génie du passé foulant aux pieds les œuvres d'une civilisation caduque, et les regards plongés dans l'infini.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

DEUXIÈME PARTIE.

Poésies de la Bretagne.

(Suite).

§ II. — Saint Guillaume, comte de Poitou, drame breton en sept actes et en vers. . . . 1

§ III. — Les quatre fils Aymon. — Caractère de cette tragédie. — Jacques Riwal. — Une représentation des quatre fils Aymon à Lannion 26

CHAPITRE V. — DRAMES.

§ I. — Introduction. — Sainte Triffine. . . . 57

§ II. — Une réunion de poètes bretons au seizième siècle 61

§ III. — Tragédie de Sainte Triffine et de Kervoura 77

§ IV. — Les poètes bretons 105

§ V. — Conclusion 108

TROISIÈME PARTIE.

Industrie, commerce et agriculture de la Bretagne.

CHAPITRE I. — INDUSTRIE.

§ I. — Cause du peu d'importance de l'industrie en Bretagne. — Ouvriers du seizième siècle. — Caractère de l'ouvrier breton. — L'horloger de Paimpol 113

§ II. — L'ouvrier breton de nos jours. — Les pêcheurs. — Jahoua, le menuisier 135

§ III. — Aptitude des ouvriers bretons. — L'usine de M. Frimot. — La digue de Roscoff. — Keinec. — Nécessité de grands établissements industriels en Bretagne. 154

CHAPITRE II. — COMMERCE.

§ I. — Commerce des anciens Bretons. — Commerce des chevaux. — Michel le Normand et Bervic le Breton 162

§ II. — Races commerçantes de la Bretagne. — Le Roscovite. — Le Pillawer. 175

§ III. — Le matelot breton. — Marcof, capitaine du *Jean-Louis* 181

CHAPITRE III. — AGRICULTURE.

§ I. — Voyage au lais de mer du Kurnic. — Légende de Saint-Sezny. — La chapelle des noyés. 191

§ II. — La digue. — Carfor. — La pêche du goëmon. — Une soirée dans les sables . . . 201

§ III. — Une ferme bretonne. — Etienne et Yvonne. — La complainte du laboureur . . 215

§ IV. — L'aire neuve. — Les danses bretonnes. — L'agriculture. — La moisson. — La pluie pendant le battage 228

§ V. — L'automne. — L'ouragan. — Submersions du lais de mer 241

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

CLICHY. — Impr. de Maurice LOIGNON et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

3 2044 018 624 171

MAY 25 1880

DEC 2 1880

JAN 17 1881

APR 7 1882

MAY 5 1882

FEB 29 1884

NOV 6 1882

WIDENER

JAN 05 1993

FEB 7 1993

BOOK DUE

WIDENER

FEB 7 1993

BOOK DUE